

UNIVERSITÉ CHARLES DE PRAGUE

FACULTÉ DES LETTRES

INSTITUT D'ÉTUDES ROMANES

Břetislav Čermák

Joseph-Arthur de Gobineau : *Les Pléiades*

Joseph-Arthur de Gobineau : *Sons of Kings*

Mémoire de maîtrise

sous la direction de doc. PhDr. Aleš Pohorský, CSc.

Prague, 2009

**Je déclare avoir élaboré le présent travail indépendamment
et n'avoir utilisé que la littérature mentionnée ci-dessous.**

TABLE DES MATIÈRES

<u>Introduction</u>	1
<u>Premier chapitre : La naissance des Pléiades</u>	
1. <u>Une parallèle : L'Essai sur l'inégalité et Les Pléiades</u>	3
2. <u>Les races humaines vues par Gobineau</u>	7
<u>Les différences quantitatives</u>	8
<u>Les différences qualitatives</u>	11
3. <u>De l'égalité et des individus exceptionnels</u>	13
4. <u>La nationalité des Pléiades</u>	18
5. <u>De la vraie noblesse</u>	25
<u>Deuxième chapitre : La vie sociale des Pléiades</u>	
1. <u>Les Pléiades et la société</u>	29
2. <u>L'art de se connaître</u>	34
<u>Le sentiment de sa supériorité</u> <u>et la conscience de son imperfection</u>	34
<u>Remettre en question les idées reçues</u>	36
<u>L'introspection</u>	43
3. <u>La liberté des Pléiades et leur devoir (L'égoïsme des Pléiades)</u>	48
<u>Troisième chapitre : Le bonheur des Pléiades</u>	
1. <u>Les Pléiades sont un hymne au bonheur</u>	56
2. <u>Le bonheur, c'est l'amour</u>	61
3. <u>Les Pléiades sans amour</u>	64
4. <u>L'amour et les vertus ariennes</u>	66
5. <u>La notion de l'âme chez Gobineau</u>	69
6. <u>Le faux stoïcisme des Pléiades</u>	74

7. <u>De l'espoir</u>	80
 <u>Conclusion</u>	 85
<u>Résumé</u>	87
<u>Summary</u>	88
<u>Bibliographie</u>	89

INTRODUCTION

Joseph-Arthur de Gobineau attendait beaucoup de ses *Pléiades*. « Je vais avancer mon grand roman des Pléiades qui, avec l'aide de Dieu, sera ma gloire¹ », mande-t-il à sa sœur en 1872. Ses attentes seront déçues. Le roman, publié deux ans plus tard, n'est pas un succès de librairie – la première édition ne sera pas encore épuisée en 1919. Il serait difficile de trouver les vraies causes de l'échec qu'essuie cette œuvre géniale lors de sa parution. Nous ne pouvons, à ce propos, qu'émettre des hypothèses, ainsi que le fait, par exemple, Jean Gaulmier, qui estime que « ce roman était sans doute d'une trop haute qualité pour devenir vraiment populaire². »

La situation change cependant après la Grande Guerre ; le chef-d'œuvre oublié trouve enfin ses lecteurs, ses admirateurs. *Les Pléiades* se voient rééditer plusieurs fois. En 1923, la revue *Europe* publie un numéro spécial sur Gobineau, plusieurs articles y sont consacrés aux *Pléiades* ; en 1952, une enquête du *Figaro littéraire* placera *Les Pléiades* parmi les douze meilleurs romans français du XIX^e siècle. Dernière étape de la consécration : en 1982, l'œuvre littéraire de Gobineau est jugée digne d'être introduite, en partie, dans la Bibliothèque de la Pléiade de Gallimard ; *Les Pléiades* figurent sur la liste des textes choisis par l'éditeur.

Il serait toutefois exagéré de dire que *Les Pléiades* sont devenues célèbres ; en fait, rares sont ceux qui les ont lues. Dommage : ce roman est une œuvre complexe, la pensée et la personnalité de Gobineau s'y révèlent dans la diversité de tous leurs aspects.

L'histoire de l'épanouissement personnel de quelques individus brillants au milieu d'une société en pleine décadence représente, pour l'auteur, une occasion d'aborder, au sein d'une seule œuvre littéraire, tous ses thèmes favoris.

Les Pléiades, héros éponymes du roman, sont censées représenter l'élite de l'humanité. Observateurs lucides à l'esprit pénétrant, elles sont

¹ À sa sœur, 10 juin 1872. (*Comte de Gobineau, Mère Bénédicte de Gobineau : Correspondance 1872–1882*. Tome I. Édition établie par A. B. Duff. Paris : Mercure de France, 1958, p. 31).

² GOBINEAU, J.A. *Œuvres III*. Paris : Gallimard, 1987, p. 1007.

des juges sévères de la société ambiante. Elles la critiquent ; elles pestent contre la décadence générale et méditent sur les causes de celle-ci. Leur rôle dans le roman ne se limite cependant pas à cela : les fils de roi sont « des êtres qui vivent, qui souffrent, qui aiment, autant qu'ils pensent³. » Désireux d'explorer leurs potentialités et de se grandir, confrontés à des obstacles difficiles à surmonter, ils découvrent l'importance de l'amour et du bonheur individuel.

Le présent mémoire se propose d'étudier le roman de Gobineau en se concentrant sur la problématique de la prééminence des Pléiades.

Nous tâcherons de saisir la spécificité des Pléiades, de démontrer en quoi elles sont supérieures au reste des mortels, de dire ce qui les, aux yeux de Gobineau, met au-dessus de la plèbe.

Nous ne nous bornerons cependant pas à caractériser les Pléiades et à définir l'essence de leur supériorité, nous allons également examiner les circonstances qui, dans le roman, mettent en péril cette supériorité. Autrement dit, nous noterons quels dangers guettent les Pléiades, ce qui menace d'annuler ces personnages exceptionnels.

Nous étudierons, dans ce dessein, le roman de Gobineau sous trois aspects différents – notre analyse va s'opérer autour de trois thèmes. Ces thèmes sont les suivants : la naissance, le rapport entre l'individu et son milieu, le bonheur.

La division de la problématique en trois composantes se reflète dans la structure de notre mémoire :

Le premier chapitre, intitulé « La naissance des Pléiades », va traiter des théories raciales de Gobineau.

Le deuxième chapitre, intitulé « La vie sociale des Pléiades », examine l'influence du milieu sur l'évolution intellectuelle et affective des individus qui vivent dans ce milieu. Nous nous attacherons plus particulièrement à discerner la fonction que le contact avec autrui remplit dans la quête de sa propre individualité.

Dans le troisième chapitre, appelé « Le bonheur des Pléiades », nous étudierons le rôle que jouent, dans la vie des Pléiades, le bonheur et l'amour... heureux.

³ MORLAND, J. Gobineau romancier (Les Pléiades). *Mercur de France*, 1905, n° 189, 1^{er} mai 1905, p. 15.

PREMIER CHAPITRE

La naissance des Pléiades

1) Une parallèle : L'Essai sur l'inégalité et Les Pléiades

De nombreux critiques de Gobineau ont attiré l'attention sur le fait que son œuvre accuse une unité particulière : dans chacun de ses romans, ainsi que dans ses poèmes, mais aussi dans ses ouvrages prétendument savants retentit la plainte de l'auteur, son cri d'exaspération, de douleur, de désespoir. Dans chacune des œuvres de Gobineau se font sentir le dégoût, le mépris, la haine qu'inspirent à l'auteur la société dans laquelle il vivait et – plus généralement – le monde moderne.

Nous tenterons, dans ce premier chapitre, d'établir une parallèle entre deux œuvres majeures de Gobineau, dans lesquelles la misanthropie, le pessimisme et l'amertume de l'auteur atteignent leur apogée, à savoir *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) et *Les Pléiades* (1874). Le rapprochement pourrait, au premier abord, paraître bizarre, vu qu'il s'agit de mettre en rapport, d'un côté, un ouvrage qui se veut savant et qui a pour but – s'il faut en juger par le titre – de comparer les différentes races humaines, et de l'autre côté un roman (œuvre de fiction, donc) qui raconte l'histoire de plusieurs personnages qui se considèrent comme exceptionnels.

C'était pourtant l'auteur lui-même qui, dans l'*Avant-propos* de la deuxième édition de *l'Essai*⁴, affirme :

[...] ce livre est la base de tout ce que j'ai pu faire et ferai par la suite. Je l'ai, en quelque sorte, commencé dès mon enfance. C'est l'expression des instincts apportés par moi en naissant. J'ai été avide, dès le premier jour où j'ai réfléchi, et j'ai réfléchi de bonne heure, de me rendre compte de ma propre nature, parce que fortement saisi par cette maxime : « Connais-toi toi-même », je n'ai pas estimé que je pusse me connaître, sans savoir ce qu'était le milieu dans lequel je venais vivre et qui, en partie, m'attirait à lui par la sympathie la plus passionnée et la plus tendre, en partie me dégoûtait et me

⁴ La deuxième édition de *l'Essai* est posthume et paraît en 1884 ; le manuscrit de *l'Avant-propos* porte au dernier feuillet la date 18 juillet 1877.

remplissait de haine, de mépris et d'horreur. J'ai donc fait mon possible pour pénétrer de mon mieux dans l'analyse de ce qu'on appelle, d'une façon un peu plus générale qu'il ne faudrait, l'espèce humaine, et c'est cette étude qui m'a appris ce que je raconte ici⁵.

« Ce livre est la base de tout ce que j'ai pu faire et ferai par la suite. »
- Gobineau s'exprime clairement. L'*Essai* constitue, pour l'ensemble de ses écrits, une espèce de résumé ; autrement dit, Gobineau y expose ses théories, y esquisse ses visions personnelles, qu'il ne fera, par la suite, que développer dans ses œuvres ultérieures, y compris *Les Pléiades*. Sur le compte de ces dernières, Gobineau se prononcera, d'ailleurs, explicitement, quand il dira que *Les Pléiades sortent de l'Essai*⁶.

La citation, outre qu'elle nous autorise à chercher un lien entre les deux œuvres, nous apporte encore une information précieuse qui mérite d'être notée ici. Nous apprenons que les motifs pour lesquels Gobineau s'est mis à étudier les races humaines n'étaient pas (seulement) ceux d'un ethnologue passionné, mais (surtout) ceux d'un homme qui, souffrant de la médiocrité de son entourage, cherche à en comprendre les raisons. Il faut, en effet, voir, dans l'*Essai*, non pas une étude d'ethnologie, mais plutôt un ouvrage de philosophie de l'histoire. La théorie « ethnologique » énonçant la supériorité de la race blanche, théorie qui, si choquante et insoutenable qu'elle paraisse à l'homme d'aujourd'hui, n'était en rien originale à l'époque où Gobineau écrit⁷, ne sert, à l'auteur, que d'appui pour ses explications historiques ainsi que pour ses visions pessimistes de l'avenir de l'humanité. Dans l'*Essai*, Gobineau tente de prouver que le déclin du monde moderne occidental est dû au mélange de sang, qui entraîne des modifications irréversibles dans la composition raciale de notre société et, plus précisément, cause la disparition lente mais sensible des vertus ariennes dont se targuaient, originellement, les peuples blancs.

Le mélange de sang étant, selon Gobineau, inévitable, l'humanité marche infailliblement vers la décadence. La vision pessimiste de

⁵ GOBINEAU, J.A. *Œuvres I*. Paris : Gallimard, 1983, p. 1173.

⁶ « Mon livre des Races est ce que j'ai fait de mieux et il faut que cela soit comme cela, car les Pléiades en sortent [...] » (Lettre à Albert Sorel du 1^{er} mai 1874, citée par Gaulmier dans GOBINEAU, J.A. *Œuvres III*. Paris : Gallimard, 1987, p. XII).

⁷ Jean Boissel cite à ce propos, dans la *Notice* de l'*Essai sur l'inégalité*, une dizaine d'ouvrages, datant de la même époque que celui de Gobineau et faisant référence à la supériorité – présumée – de la race blanche.

l'écrivain est en contraste parfait avec les opinions dominantes de l'époque, chantant le progrès. Pour Gobineau, l'ère heureuse de l'humanité se trouve dans un passé lointain. Depuis, la *dégénération* (le terme va être expliqué plus tard) a progressé et apporté des effets néfastes. Gobineau ne donne du monde de son temps qu'une image désolante, et ne manque pas à lui assener un coup (sous forme d'une incise critique ou satirique) à chaque occasion qui s'offre.

Dans cette attitude Gobineau persiste dans *Les Pléiades*. Ayant conçu son roman comme une satire sociale⁸, Gobineau n'hésite pas à pester contre le monde de son temps, peuplé, selon lui, de brutes et d'imbéciles :

« Je voudrais [...] qu'au lieu de cette scène de repos nous puissions voir ici à plein, des yeux du corps, les royaumes du monde et leurs magnificences. Mais regardons-les des yeux de l'esprit. [...] Reconnaissez-vous la barbarie toute pleine, non pas cette barbarie juvénile, brave, hardie, pittoresque, heureuse, mais une sauvagerie louche, maussade, hargneuse, laide et qui tuera tout et ne créera rien ? Admirez, du moins, sa masse ! Sa masse, en effet, est énorme ; admirez la belle ordonnance de sa division en trois parties ; en tête, la tribu bariolée des imbéciles ! Ils mènent tout, portent les clés, ouvrent les portes, inventent les phrases, pleurent de s'être trompés, assurent qu'ils n'auraient jamais cru... Voici maintenant les drôles ! Ils sont partout, sur les flancs, sur le front, à la queue : ils courent, s'agitent, s'émeuvent, et leur unique affaire est d'empêcher rien de s'arranger ni de s'arrêter avant qu'ils ne soient assis eux-mêmes. [...]

« Et maintenant, voilà les brutes. Les imbéciles les ont déchaînés ; les drôles poussent leurs troupeaux innombrables. Vous me demandez ce que je fais de ce pandémonium, Laudon ? J'en fais ce qu'il est, l'hébetement, la destruction et la mort. [...]

-Je ne perçois [...] qu'un monde d'insectes de différentes espèces et de tailles diverses, armés de scies, de pinces, de tarières et d'autres instruments de ruine, attachés à jeter à terre mœurs, droits, lois, coutumes, ce que j'ai respecté, ce que j'ai aimé ; un

⁸ Maintes lettres de l'auteur en témoignent : « Ma grande affaire de ce moment, c'est mon roman des Pléiades. [...] C'est de une grande machine qui exprimera un point de vue général sur la société actuelle et sur les idées... non pas celles qu'elle a le plus communément, mais celles que la petite minorité peut avoir à son aspect. » (A Lytton, 1^{er} juillet 1872, lettre citée dans *Œuvres III*, p. 984).

« C'est un livre très long et que je ne pourrai publier maintenant, car je m'y abandonne absolument à mon sentiment vrai sur la société moderne, et ce n'est pas bon à dire à cette heure. » (A sa sœur, 11 mai 1873. *Comte de Gobineau, Mère Bénédicte de Gobineau : Correspondance 1872-1882*. Tome I. Édition établie par DUFF, A.B. Paris : Mer cure de France, 1958, p. 68).

« Il y a beaucoup de choses sur les affaires et les dispositions morales de la France et du temps que je vais me mettre à élaguer, car, malheureusement pour moi, je n'ai pas ma liberté et je ne peux pas tout dire. » (A don Pedro, 2 juin 1873, lettre citée par Riffaterre dans RIFFATERRE, M. *Le Style des Pléiades de Gobineau*. Genève : Librairie E. Droz ; Paris : Librairie Minard, 1957, p. 44).

monde qui brûle les villes, abat les cathédrales, ne veut plus de livres, ni de musique, ni de tableaux, et substitute à tout la pomme de terre, le bœuf saignant et le vin bleu. Voudriez-vous épargner cette tourbe, si vous teniez entre les mains un moyen sûr de la détruire⁹ ?

Nous voilà devant le même dégoût de ce qu'est devenu le monde, devant la même nostalgie du passé.

Cependant, une différence est à remarquer : alors que dans l'*Essai* c'est toujours l'auteur qui dénonce, qui critique, qui peste contre le monde tout entier, dans le roman, le narrateur (qu'il ne faut pas, lui non plus, d'ailleurs, confondre avec l'auteur) cède souvent la parole aux différents personnages, qui, dénonçant les tares du monde, s'efforcent de s'en isoler et de vivre indépendamment de lui et selon leurs propres préceptes. Rien qu'à force de recourir à ce procédé, l'auteur nous propose une image différente du monde : celle où, au milieu d'une décadence générale, brillent des individus exceptionnels qui, conscients de leur supériorité, chercheront à développer leurs talents et faire éclore tous les dons innés.

Les Pléiades apparaissent, à la lumière de ce constat, comme un prolongement de l'*Essai*. En effet, il existe, entre les deux œuvres, un rapport de complémentarité qu'il est bon de mettre ici en évidence.

Dans l'*Essai*, Gobineau tâche de démontrer que la décadence (incontestée par l'auteur et posée ainsi comme prémisse pour toute réflexion suivante) est causée par le mélange des races. Pour venir à bout de ses démonstrations, Gobineau ne peut pas se dispenser d'exposer les grandes caractéristiques des différentes races – et d'affirmer la supériorité de la race blanche. Mais là son étude s'arrête : à l'analyse des races, des peuples, des grands *types* humains.

En revanche, *Les Pléiades* montrent, sur l'exemple d'une demi-douzaine de personnages concrets, qu'indépendamment du milieu qui est en voie de décadence, il naît toujours des individus brillants, qui, ayant reçu dans leurs veines le bon sang, sont dotés de qualités précieuses, héritées des générations précédentes, absentes chez leurs contemporains.

Autrement dit, l'*Essai* nous montre la chute, lente mais irrémédiable, du monde, de la société, de la civilisation ; *Les Pléiades* nous présentent

⁹ *Œuvres III*, p. 18-19.

sept exceptions concrètes de personnes non affectées par la maladie, sept individus rescapés au naufrage¹⁰. Ainsi, le pessimisme de Gobineau (l'humanité fait naufrage) trouve, dans l'œuvre de ce même auteur, un certain contre-point sous forme de conviction que tous ne sont pas perdus... Cependant, ce constat ne constitue, pour l'écrivain, qu'une consolation anodine. Certes, des hommes remarquables, il y en aura toujours, mais il n'est pas dans le pouvoir de ces quelques individus de sauver les autres : « Je pense que l'honnête homme, l'homme qui se sent une âme, a plus que jamais le devoir impérieux de se replier sur soi-même, et, *ne pouvant sauver les autres*, de travailler à s'améliorer¹¹. »

Avant d'exposer comment l'auteur explique l'existence de ces êtres exceptionnels, il est nécessaire de faire une petite digression et préciser quelles différences Gobineau voit entre les races humaines et quels dangers, selon lui, leur mélange progressif engendre.

2) Les races humaines vues par Gobineau

Commençons par une citation de Claude Lévi-Strauss qui, parlant dans son ouvrage *Race et histoire* des théories raciales de Gobineau, écrit :

Il ne faut pas oublier que Gobineau, dont l'histoire a fait le père des théories racistes, ne concevait pourtant pas l'« inégalité des races humaines » de manière quantitative, mais qualitative : pour lui, les grandes races primitives qui formaient l'humanité à ses débuts – blanche, jaune, noire – n'étaient pas tellement inégales en valeur absolue que diverses dans leurs aptitudes particulières. La tare de la dégénérescence s'attachait pour lui au phénomène du métissage plutôt qu'à la position de chaque race dans une échelle de valeurs commune à toutes ; elle était donc destinée à frapper l'humanité tout entière, condamnée, sans distinction de race, à un métissage de plus en plus poussé¹².

¹⁰ « Je fais aussi un roman très développé intitulé Les Pléiades ayant pour but cette idée qu'il n'y a plus de classes, qu'il n'y a plus de peuples, mais seulement dans toute l'Europe quelques individualités, surnageant comme des débris sur un déluge. » (A Prokop-Osten, 7 octobre 1872, lettre citée par Riffaterre, p. 7).

¹¹ *Euvres III*, p. 203, c'est nous qui soulignons.

¹² LÉVI-STRAUSS, C. *Race et histoire*. Paris : Denoël, 1987, p. 9-10.

Disons d'emblée que nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec Lévi-Strauss en ce que nous ne croyons pas que Gobineau n'établisse pas une hiérarchie de races. Nous ne pensons pas non plus qu'il ne fasse pas de distinction entre les apports (positifs et surtout négatifs) du mélange de sang enregistrés respectivement chez les blancs, chez les noirs et chez les jaunes.

Pierre-Louis Rey y voit, ceci nous semble, bien plus clair, quand il remarque que les différences entre les races sont, chez Gobineau, et d'ordre qualitatif et d'ordre quantitatif – et non pas uniquement (ou surtout) d'ordre qualitatif, ainsi que l'interprète Lévi-Strauss.

Le système de Gobineau reflète bien son élitisme, dans son univers, il y aura toujours une distinction nette entre les grands et les petits, entre les forts et les faibles.

Les différences quantitatives

D'une part, les races, selon Gobineau, diffèrent en quantité, car la race blanche est, dit-il, supérieure aux deux autres, les blancs étant (du moins originairement), de tous les hommes, les plus forts, les plus beaux, les plus intelligents :

La race blanche possédait originairement le monopole de la beauté, de l'intelligence et de la force. A la suite de ses unions avec les autres variétés, il se rencontra des métis beaux sans être forts, forts sans être intelligents, intelligents avec beaucoup de laideur et de débilité¹³.

Par contre, les noirs représentent, pour Gobineau, la variété « la plus humble » qui « gît au bas de l'échelle » - « elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint¹⁴. »

Les jaunes, selon Gobineau, sans être aussi intelligents que les blancs, « sont supérieurs aux nègres¹⁵. » Une « compréhension assez facile de ce qui n'est ni trop élevé ni trop profond¹⁶ » les caractérise.

¹³ *Œuvres I*, p. 344.

¹⁴ *Œuvres I*, p. 339.

¹⁵ *Œuvres I*, p. 341. On voit bien que pour Gobineau, contrairement à ce qu'en dit Lévi-Strauss, il y a une échelle de valeurs commune à toutes les races – les races sont comparées – et hiérarchisées – par exemple selon le degré d'intelligence que leurs représentants accusent.

On comprendra que pour Gobineau, ce sont, logiquement, les blancs qui perdent le plus en se mélangeant avec les autres races, car ils ont tout simplement plus à perdre qu'à gagner dans l'échange mutuel... Faisant un constat doux-amer, où se marie la solidarité avec les petits et la condescendance, Gobineau résume les apports du métissage :

Je ne le nie pas : ce sont là de bons résultats. [...] Les races inférieures améliorées, ennoblies, sont autant de merveilles auxquelles il faut applaudir. Les petits ont été élevés. Malheureusement les grands, du même coup, ont été abaissés, et c'est un mal que rien ne compense ni ne répare¹⁷.

Le fait que la partie la plus précieuse de l'humanité languit et dépérit aurait des conséquences funestes pour cette humanité entière : à force d'affaiblir l'élément le plus fort de l'humanité (pour se renforcer elles-mêmes), les races inférieures épuisent progressivement la plus puissante source de beauté, de force et d'intelligence. Cette source tarie, l'humanité n'évoluera plus, elle sera condamnée à une triste décrépitude :

Si donc les mélanges sont, dans une certaine limite, favorables à la masse de l'humanité, la relèvent et l'ennoblissent, ce n'est qu'aux dépens de cette humanité même, puisqu'ils l'abaissent, l'énervent, et quand bien même on voudrait admettre que mieux vaut transformer en hommes médiocres des myriades d'êtres infirmes que de conserver des races de princes dont le sang, subdivisé, appauvri, frelaté, devient l'élément déshonoré d'une semblable métamorphose, il resterait encore ce malheur que les mélanges ne s'arrêtent pas ; que les hommes médiocres, tout à l'heure formés aux dépens de ce qui était grand, s'unissent à de nouvelles médiocrités [...] ¹⁸.

Dans *Les Pléiades*, nous trouvons les mêmes idées de hiérarchie, de solidarité et de condescendance. Mais cette fois-ci il n'est plus question des blancs, des noirs ou des jaunes en général, mais de plusieurs personnages exceptionnels qui, étant seuls porteurs de vertus ariennes, sont censés être supérieurs à la foule. Leur rôle dans le monde n'est pas le même que celui que les blancs avaient jadis : si les blancs avaient encore le pouvoir d'anoblir les variétés plus humbles qu'eux, les Pléiades d'aujourd'hui ne l'ont plus. La seule chose qui mérite leur effort est, désor-

¹⁶ *Œuvres I*, p. 341.

¹⁷ *Œuvres I*, p. 343.

¹⁸ *Œuvres I*, p. 344.

mais, de travailler sur eux-mêmes, comme le dit le prince Jean-Théodore :

Je pense que l'honnête homme, l'homme qui se sent une âme, a plus que jamais le devoir impérieux de se replier sur soi-même, et, *ne pouvant sauver les autres*, de travailler à s'améliorer¹⁹.

Une des raisons pour lesquelles toute tentative de sauver les autres est condamnée à l'échec est telle qu'il est impossible pour les Pléiades d'influencer réellement les gens ordinaires (les « non-Pléiades »). La communication n'est concevable qu'avec quelqu'un qui vous ressemble²⁰; or, les Pléiades – trop différentes – sont infailliblement repoussées par la société :

« D'où me viennent tant de distinctions, si fortes, si marquées, qui me mettent tellement à part de l'entourage, que cet entourage, assurément, me sent étranger à lui et ne m'en porte qu'une bienveillance des plus médiocres ? Evidemment de ce que je suis fils de roi, puisque la qualité royale a surtout cet effet de placer celui qui la possède, en dehors et au-dessus du gros des subordonnés, des sujets et des esclaves²¹. »

Les Pléiades sont trop différentes pour être acceptées et écoutées de la foule, qui les considère comme *étrangères* à elle. Tant que les différences qualitatives persistent, les différences quantitatives (la supériorité des Pléiades à l'égard des autres) ne disparaissent pas.

Nous arrivons au point de contact entre les différences d'ordre qualitatif et celles d'ordre quantitatif. C'était peut-être l'enchevêtrement des différences des deux types qui a amené Lévi-Strauss à dire que l'inégalité des races consiste, chez Gobineau, en différences d'ordre qualitatif.

Dans l'*Essai*, Gobineau montre clairement, encore que probablement à son insu, que la supériorité proclamée des blancs est, dans une certaine

¹⁹ *Œuvres III*, p. 203, c'est nous qui soulignons.

²⁰ Les Germaniques n'arrivaient à cultiver (c'est-à-dire à influencer) les tribus étrangères qu'au prix du mélange du sang qui faisait disparaître, lentement, les différences qualitatives (« La civilisation ne s'acquiert pas sans le mélange du sang » *Œuvres I*, p. 303). L'obstacle ne gisait pas tant dans l'infériorité intellectuelle de ces tribus, le problème consistait dans les différences d'ordre qualitatives, car « ce n'est pas seulement pour les sauvages que la civilisation est incommunicable, c'est aussi pour les peuples éclairés. » (*Œuvres I*, p. 304). « Les civilisations issues de races complètement étrangères l'une à l'autre ne peuvent que se toucher à la surface, ne se pénétrer jamais et s'excluent toujours. » (*Œuvres I*, p. 307).

²¹ *Œuvres III*, p. 16.

mesure, relative, puisqu'elle repose sur des comparaisons basées sur des critères (qualités) choisis (comme pertinents) par Gobineau. Comme, en outre, il n'incombe, dans l'*Essai*, qu'à Gobineau d'attribuer une valeur à chaque qualité qui lui sert de critère de comparaison, la hiérarchie, à laquelle les différentes comparaisons aboutissent, est le reflet de l'échelle de valeurs (de qualités) de Gobineau lui-même.

Ainsi, le fait que la race noire est, selon lui-même, *supérieure* à la race blanche quant à la sensualité²² ne l'empêche pas d'affirmer que dans l'ensemble, les noirs sont *inférieurs* aux blancs, car la sensualité est une qualité non prise en compte par Gobineau. C'est que Gobineau met à la place la plus haute, parmi les différentes qualités, celles, qu'il dit trouver uniquement chez les blancs et notamment chez les ariens : obstination, réflexion, domination de soi-même, ténacité etc. Et ce sera de ces qualités précisément qu'il dotera les Pléiades et qu'il cherchera en vain chez d'autres membres de la société, pour lesquels il ne trouve que des mots de mépris et de haine.

La hiérarchie des races n'est, donc, chez Gobineau, qu'un corollaire de la diversité qualitative. Dans les races supérieures, les *bonnes* qualités sont présentes dans une quantité supérieure, quant aux *mauvaises*, il les trouve, en abondance, plutôt chez les races dites inférieures. Et s'il arrive que des peuples blancs manifestent d'une certaine manière une de ces qualités mauvaises, c'est, pour Gobineau, une preuve de ce que le mélange de sang – et la dégénération – ont déjà progressé.

Les différences qualitatives

Tant que les races demeuraient pures, dit Gobineau, elles étaient dotées chacune de qualités différentes. Mais, progressivement, à force de mélanges, les races perdent leur spécificité : elles se rapprochent de plus en plus.

Les effets du métissage seraient, cette fois aussi, d'une part positifs, d'autre part négatifs.

²² « Pour terminer le tableau, j'ajoute que l'immense supériorité des blancs, dans le domaine entier de l'intelligence, s'associe à une infériorité non moins marquée dans l'intensité des sensations. Le blanc est beaucoup moins doué que le noir et que le jaune sous le rapport sensuel. » (*Œuvres I*, p. 342).

On peut noter certains effets positifs du mélange de sang, telle la naissance de l'art qui aurait été provoquée par la rencontre de la sensualité typique aux noirs et la contemplativité et la réflexion des blancs.

Cependant, les effets négatifs prévaudraient. Parmi les maux que le métissage engendrerait Gobineau évoque l'anarchie : selon lui, les ressortissants d'une race se ressemblent dans quasi tous les domaines (qu'il s'agisse des instincts, des désirs, du tempérament ou des propensions) à tel point, que

Plus une race se maintient pure, moins sa base sociale est attaquée, parce que la logique de la race demeure la même. Cependant il s'en faut que ce besoin de stabilité ait longtemps satisfaction. Avec les mélanges de sang, viennent les modifications dans les idées nationales ; avec ces modifications, un malaise qui exige des changements corrélatifs dans l'édifice²³.

Ainsi – et c'est en quoi Lévi-Strauss ne se trompe pas – le métissage est, selon Gobineau, dangereux indifféremment pour toutes les races humaines, car il s'agit de l'homogénéité d'un groupe qui est en jeu. Dans le passage où il explique le terme *dégénération* dont il se servira souvent, Gobineau parle de nations en générale :

Je pense donc que le mot *dégénéré*, s'appliquant à un peuple, doit signifier et signifie que ce peuple n'a plus la valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans ses veines le même sang, dont des alliages successifs ont graduellement modifié la valeur ; autrement dit, qu'avec le même nom, il n'a pas conservé la même race que ses fondateurs ; enfin, que l'homme de la décadence, celui qu'on appelle l'homme *dégénéré*, est un produit différent, au point de vue ethnique, du héros des grandes époques. Je veux bien qu'il possède quelque chose de son essence ; mais, plus il dégénère, plus ce quelque chose s'atténue. Les éléments hétérogènes qui prédominaient désormais en lui composent une nationalité toute nouvelle et bien malencontreuse dans son originalité ; il n'appartient à ceux qu'il dit encore être ses pères, qu'en ligne très collatérale. Il mourra définitivement, et sa civilisation avec lui, le jour où l'élément ethnique primordial se trouvera tellement subdivisé et noyé dans des apports des races étrangères, que la virtualité de cet élément n'exercera plus désormais d'action suffisante. Elle ne disparaîtra pas, sans doute, d'une manière absolue ; mais, dans la pratique, elle sera tellement combattue, tellement affaiblie, que sa force devien-

²³ *Œuvres I*, p. 223-224.

dra de moins en moins sensible, et c'est à ce moment que la dégénération pourra être considérée comme complète, et que tous ses effets apparaîtront²⁴.

On peut résumer deux dernières citations en disant que Gobineau prône l'homogénéité des groupes. Ce n'est, selon lui, qu'en demeurant composé d'éléments qui se ressemblent le plus que possible qu'une société peut évoluer d'une manière continue. Dans *Les Pléiades*, cette conviction revient, prononcée cette fois par le personnage de Wilfrid Nore : « Oui, Lanze, il n'est sage, il n'est bon, il n'est sain que de s'attacher à ce qui vous ressemble et de laisser aller le reste, comme indifférent, ennemi, ou dangereux²⁵. »

Deux remarques cependant à cette allégation que *Gobineau prône l'homogénéité des groupes*. Primo : il ne la prône pas vraiment dans le sens exact où on entend le mot prôner, c'est-à-dire recommander à appliquer, car il devrait d'abord croire qu'une telle application est possible. Or, le métissage est, selon Gobineau, un processus que *rien* ne saura plus entraver²⁶ : sa vision est pessimiste - l'humanité marche *infailliblement* vers la décadence...

Secundo : l'homogénéité s'installera, à la longue, à l'échelle planétaire. Seulement *cette* homogénéité - qui sera, somme toute, le seul fruit final d'un long, très long, processus de nivellement racial - n'est pour Gobineau qu'un autre nom pour *médiocrité*.

3) De l'égalité et des individus exceptionnels

On peut dire que Gobineau n'insiste sur les grandes différences qui séparent les trois races originelles que pour mieux mettre en évidence les

²⁴ *Œuvres I*, p. 162-163.

²⁵ *Œuvres III*, p. 20.

²⁶ Quant aux grands Etats (telle la France), ils ont justement cette caractéristique qu'ils font vivre, sur le même territoire, des peuples d'origines diverses qu'ils obligent, à force de centralisation progressive, à s'unifier, autrement dit à se mélanger.

L'espoir de Gobineau se porte alors aux petits Etats dont la population est issue d'un seul peuple... Hélas, ces petits Etats, trop faibles pour résister aux grandes puissances voisines, sont contraints de se connecter à elles : « Il ne croyait pas à l'avenir de sa principauté. Il savait que, tôt ou tard, dans une occasion ou dans une autre, à la suite d'un remaniement européen ou d'une négociation *inévitabile*, ses domaines iraient se fondre dans les territoires d'une grande monarchie voisine, et une telle conviction le dégoûtait des travaux de la puissance souveraine. » (*Œuvres III*, p. 197. C'est nous qui soulignons).

L'homogénéité n'est donc concevable qu'à une échelle encore plus petite : celle d'un petit groupe. L'idée (l'idéal) d'une Pléiade peut enfin naître...

effets du mélange du sang, du progressif nivellement qui se met en place et qui aboutira, à la longue, à une égalité absolue et parfaite. Ce sera donc une homogénéité regagnée, mais valable, cette fois-ci, non plus respectivement pour chaque race séparément, mais pour l'ensemble des humains - les théories de Gobineau nous amènent donc, in extremis, à l'abolition de toute classification raciale :

[...] la part de sang arian, subdivisée déjà tant de fois, qui existe encore dans nos contrées, et qui soutient seule l'édifice de notre société, s'achemine chaque jour vers les termes extrêmes de son absorption.

Ce résultat obtenu, s'ouvrira l'ère de l'unité. Le principe blanc, tenu en échec dans chaque homme en particulier, y sera vis-à-vis des deux autres dans le rapport de 1 à 2 [...] Cet état de fusion [...] ne sera que le *caput mortuum* d'une série infinie de mélanges, et par conséquent de flétrissures ; le dernier terme de la médiocrité dans tous les genres : médiocrité de force physique, médiocrité de beauté, médiocrité d'aptitudes intellectuelles, on peut presque dire néant. Ce triste héritage, chacun en possédera une portion égale ; nul motif n'existe pour que tel homme ait un lot plus riche que tel autre ; [...] les hommes se ressembleront tous. Leur taille, leurs traits, leurs habitudes corporelles, seront semblables. Ils auront même dose de forces physiques, directions pareilles dans les instincts, mesures analogues dans les facultés, et ce niveau général, encore une fois, sera de la plus révoltante humilité²⁷.

La médiocrité générale... Le pessimisme de l'écrivain est, il est vrai, assez noir. Mais - on l'a déjà dit - Gobineau est bien conscient de ce que ses visions sont celles d'un futur relativement éloigné. Et que de nos jours, on n'en est pas, avec l'unification raciale, encore là. Nonobstant, les premiers symptômes d'une maladie longue et douloureuse sont, selon Gobineau, déjà perceptibles : les nations ne sont plus homogènes :

Dans les individualités, on retrouve, çà et là, tel trait dominant qui rappelle d'une manière sûre que cette population a dans les veines du sang de toute provenance. Tel homme aura la chevelure du nègre, tel autre le faciès mongol ; celui-ci les yeux du Germain, celui-là la taille du Sémite, et ce seront tous des parents ! Voilà le phénomène offert par les grandes nations civilisées, et on l'observe surtout dans leurs ports de mer, leurs capitales et leurs colonies, lieux où les fusions s'accomplissent avec le plus de facilité. A Paris, à Londres, à Cadix, à Constantinople, on trouvera, sans sortir de

²⁷ *Œuvres I*, p. 1163-1164.

l'enceinte des murs, et en se bornant à l'observation de la population qui se dit indigène, des caractères appartenant à toutes les branches de l'humanité²⁸.

Quant aux races humaines, elles ne sont plus pures : notre époque ne voit, selon Gobineau, que des hybrides - chacun (ou presque) porte en soi des *atomes* de races diverses :

L'espèce blanche, considérée abstractivement, a désormais disparu de la face du monde. Après avoir passé l'âge des dieux, où elle était absolument pure ; l'âge des héros, où les mélanges étaient modérés de force et de nombre ; l'âge des noblesses, où des facultés, grandes encore, n'étaient plus renouvelées par des sources taries, elle s'est acheminée plus ou moins promptement, suivant les lieux, vers la confusion définitive de tous ses principes [...]. Partant, elle n'est plus maintenant représentée que par des hybrides²⁹ [...].

Un pareil état des choses exclut la possibilité de parler d'une nation ou d'une race supérieures aux autres. Les races et les nations ne sont plus suffisamment homogènes pour qu'on puisse émettre des jugements valables pour tous leurs membres. Si Gobineau se permet de catégoriser, de classer les hommes en fonction de leur origine, il le fait en « savant » persuadé de ce que la généralisation est un des procédés inhérents à l'approche scientifique.

Dans l'*Essai*, Gobineau remarque à plusieurs reprises que la valeur intellectuelle et morale des individus peuvent varier et varient sensiblement au sein de chacune des races et nations. Seulement, « eu égard au caractère scientifique de l'ouvrage », il ne s'attarde guère aux variables, il se borne à exposer les « règles générales » :

Je répète encore ici qu'il ne s'agit nullement de retomber dans une méthode malheureusement trop chère aux ethnologistes, et, pour le moins, ridicule. Je ne discute pas, comme eux, sur la valeur morale et intellectuelle des individus pris isolément.

Pour la valeur morale, je l'ai mise complètement hors de question quand j'ai constaté l'aptitude de toutes les familles humaines à reconnaître, dans un degré utile, les lumières du christianisme. Lorsqu'il s'agit du mérite intellectuel, je me refuse absolument à cette façon d'argumenter qui consiste à dire : Tout nègre est inepte, et ma principale raison pour m'en abstenir, c'est que je serais forcé de reconnaître, par com-

²⁸ *Œuvres I*, p. 284.

²⁹ *Œuvres I*, p. 1163.

pensation, que tout Européen est intelligent, et je me tiens à cent lieues d'un pareil paradoxe.

[...] Encore une fois, et cent fois, ce n'est pas sur le terrain étroit des individualités que je me place. Il me paraît trop indigne de la science de s'arrêter à de si futiles arguments. [...] Laissons donc ces puérilités, et comparons, non pas les hommes, mais les groupes³⁰.

Dans l'*Essai*, Gobineau nous propose donc, tout en étant conscient du schématisme de son approche, les grandes caractéristiques des races humaines. *Les Pléiades*, en revanche, commencent là où l'*Essai* s'arrête – aux individus. Si l'auteur persiste dans sa conviction que toute l'humanité *fait naufrage*, il ne se refuse pas pour autant de croire qu'il y a des individus brillants qui paraissent n'être aucunement affectés par la maladie qui fait dépérir le reste des hommes :

Tout ce que la société perd ne disparaît pas, mais se réfugie dans des existences individuelles. L'ensemble est petit, misérable, honteux, répugnant. L'être isolé s'élève, et, comme dans les ruines égyptiennes, au milieu d'amas de décombres, débris mutilés, méconnaissables, enceintes écrêtées, effondrées, souvent difficiles à restituer, il survit, il s'élance vers le ciel quelques colosses, des obélisques dont la hauteur maintient l'idée la plus noble, et peut-être même une idée supérieure à ce qu'était jadis le temple ou la ville nivelée à jamais, de même, les hommes isolés, mais plus remarquables, plus dignes de notre admiration que leurs devanciers ne le furent, contribuent à maintenir la notion de ce que doivent être les plus nobles et les plus sublimes créatures de Dieu³¹.

Il s'agit des Pléiades, fils de roi, créatures qui, par un miracle difficilement explicable, naissent avec un sang plus riche en atomes les plus précieux – atomes ariens, appelés aussi, dans le roman, *éléments nobles* ou *divins*.

Le principe de ce mystérieux *héritage génétique* avant la lettre est, au début du roman, commenté par les trois calendriers qui discutent sur ce qu'on devrait entendre par le terme *fils de roi* :

C'est celui qui a trouvé les qualités que vous avez dites, pendues à son cou dès le jour de sa naissance ; celui-là, incontestablement, par un lignage quelconque, a reçu du sang infusé dans ses veines les vertus supérieures, les mérites sacrés que l'on voit exister en lui, que le monde ambiant ne lui a pas communiqués. Où ce monde les eût-il

³⁰ *Œuvres I*, p. 312-313.

³¹ *Œuvres III*, p. 203-204.

pris quand il ne les a pas ? Où le nourrisson les eût-il saisis, puisque nulle part il ne les avait sous la main ? Quel lait de nourrice les lui eût donnés ? Existe-t-il de nourrices si sublimes ? Non ! Ce qu'il est sort d'une combinaison mystérieuse et native ; c'est une réunion complète en sa personne des éléments nobles, divins, si vous voulez, que des aïeux anciens possédaient en toute plénitude, et que les mélanges des générations suivantes avec d'indignes alliances avaient, pour un temps, déguisés, voilés, affaiblis, atténués, dissimulés, fait disparaître, mais qui, jamais morts, reparaissent soudain dans le fils de roi dont nous parlons.

-Bravo ! fit Nore.

-Vous m'inquiétez, interrompit Laudon. Ainsi [...], il y aurait, aujourd'hui, de par le monde, un certain nombre de personnes, hommes, femmes, enfants, de toutes nations possibles, dans l'individualité desquelles les atomes les plus précieux de leurs plus précieux ancêtres auraient réussi à se réunir, en expulsant ce que des intrusions fâcheuses y auraient apporté de mélanges stupéfiants ou énervants pendant des séries plus ou moins longues de générations précédentes, et il en résulterait qu'en fait, ces gens-là, dans quelque situation sociale que le Ciel les ait fait naître, seraient les vrais fils survivants des hommes de Rollon et voire des Amâles et des Mérowings ?

-Evidemment, répondit Nore, il en est comme vous le dites³².

Nous voyons que le concept des fils de roi se fonde sur la conviction que dans *toutes les parties du monde* peuvent naître des individus brillants, dans les veines desquels coule le sang riche en atomes les plus précieux. L'origine géographique de l'individu ne joue aucun rôle.

Selon Gobineau, même les Chinois ou les Coréens peuvent naître ariens (et aspirer au titre de Pléiade) - la formulation, dans sa version originelle, est explicite : « il y aurait, aujourd'hui, de par le monde, un certain nombre de personnes, hommes, femmes, enfants, *de toutes nations possibles, sans en exclure les Chinois ni les Coréens*, dans l'individualité desquelles les atomes les plus précieux de leurs plus précieux ancêtres auraient réussi à se réunir³³ ». Grâce au métissage universel, (presque) toutes les nations du monde ont les mêmes *ancêtres précieux*, à savoir les ariens. Les Chinois ne font pas figure d'exception :

[...] la Chine, à une époque postérieure aux premiers temps héroïques de l'Inde, a été civilisée par une nation immigrante de la race hindoue, kschattrya, arienne, blanche [...].

³² *Œuvres III*, p. 16-17.

³³ C'est Pierre-Louis Rey qui attire notre attention sur cette forme primitive de la phrase qu'on trouve dans le manuscrit du roman. Gobineau a fini par biffer la précision relative aux Asiatiques.

Ainsi, en Chine, comme en Égypte, à l'autre extrémité du monde asiatique, comme dans toutes les régions que nous avons déjà parcourues jusqu'ici, voilà un rameau blanc chargé par la Providence d'inventer une civilisation³⁴.

C'est ainsi qu'un Chinois, héritant *les atomes les plus précieux de ses plus précieux ancêtres*, naît arian.

4) **La nationalité des Pléiades**

Les Pléiades sont des individus brillants, des créatures exceptionnelles. Ces êtres d'élite naissent dans toutes les parties du monde - toutes les nations produisent leurs fils de roi. Encore reste-t-il à savoir si tous les fils de roi sont, aux yeux de l'écrivain, égaux.

Dans l'*Essai*, Gobineau ne se montre pas enclin à concéder que les individualités les plus brillantes de toutes les races et nations se valent. Dans le passage où il suggère l'infériorité des Hurons par rapport à des nations européennes, la comparaison des grands génies des peuples en question sert, à Gobineau, de moyen d'appuyer ses propos :

Ainsi, le cervelet du Huron contient en germe un esprit tout à fait semblable à celui de l'Anglais et du Français ! Pourquoi donc, dans le cours des siècles, n'a-t-il découvert ni l'imprimerie ni la vapeur ? Je serais en droit de lui demander, à ce Huron, s'il est égal à nos compatriotes, d'où il vient que les guerriers de sa tribu n'ont pas fourni de César ni de Charlemagne, et par quelle inexplicable négligence ses chanteurs et ses sorciers ne sont jamais devenus ni des Homères ni des Hippocrates³⁵ ?

Des individus brillants naîtraient donc partout dans le monde, mais ils seraient quand-même plus brillants à tel lieu qu'à tel autre, en fonction de la nation ou de la race desquelles ils ressortent ? Tel est, paraît-il, l'avis de l'écrivain :

³⁴ *Œuvres I*, p. 570-571.

Tous les peuples dotés d'une civilisation la doivent, selon Gobineau, aux blancs : « C'est là ce que nous apprend l'histoire. Elle nous montre que toute civilisation découle de la race blanche, qu'aucune ne peut exister sans le concours de cette race, et qu'aucune société n'est grande et brillante qu'à proportion qu'elle conserve plus longtemps le noble groupe qui l'a créée [...] ». (*Œuvres I*, p. 345).

³⁵ *Œuvres I*, p. 174.

Comparons, non pas les hommes, mais les groupes. C'est lorsqu'on aura bien reconnu de quoi ces derniers sont ou non capables, dans quelle limite s'exercent leurs facultés, à quelles hauteurs intellectuelles ils parviennent, et quelles autres nations les dominent depuis le commencement des temps historiques, que l'on sera, peut-être un jour, autorisé à entrer dans le détail, à rechercher pourquoi les grandes individualités de telle race sont inférieures aux beaux génies de telle autre³⁶.

Gobineau ne semble pas se libérer de ses préjugés (raciaux, nationaux) même quand il parle des Pléiades, lesquelles sont pourtant censées être des créatures *exceptionnelles*...

Pierre-Louis Rey attire l'attention sur le fait que c'est Wilfrid Nore, donc un Anglais, qui est – prétend Rey – la Pléiade la plus accomplie. Et l'Angleterre, Gobineau la considère presque comme un paradis, comme une île qui aurait su, de toutes les nations européennes, le mieux se préserver des apports du sang étranger et sa nation reste ainsi racialement relativement pure.

C'est en revanche Louis Laudon, un Français, qui, pour Rey, représente le membre le moins brillant de la Pléiade. Et la France – faut-il le dire ? – est la nation (la race) tellement affectée déjà par le mélange de sang qu'on ne peut même plus parler d'une race française :

De race persane, il n'en existe pas plus, dans le sens scientifique du mot, qu'il n'y a de race française, et de toutes les nations de l'Europe, nous sommes assurément celle chez qui le type est le plus effacé. C'est même cet effacement-là que nous prenons, au physique comme au moral, pour notre type. De même chez les Persans³⁷.

Il est significatif que chaque personnage du roman est, dès le début, classifié non seulement par sa qualité de fils de roi, mais aussi par sa nationalité.

Si la qualité de fils de roi confère au héros l'indépendance et la liberté d'esprit :

Je suis d'un tempérament hardi et généreux, étranger aux suggestions ordinaires des naturels communs. Mes goûts ne sont pas ceux de la mode ; je sens par moi-même et n'aime ni ne hais d'après les indications du journal. L'indépendance de mon esprit, la liberté la plus absolue dans mes opinions sont des privilèges inébranlables de ma

³⁶ *Œuvres I*, p. 313.

³⁷ Lettre à Tocqueville du 15 janvier 1856, citée par Rey in REY, P. L. *L'Univers romanesque de Gobineau*. Paris : Gallimard, 1981, p. 183.

noble origine ; le Ciel me les a conférés dans mon berceau, à la façon dont les fils de France recevaient le cordon bleu du Saint-Esprit, et tant que je vivrai, je les garderai³⁸.

sa nationalité, elle, représente toujours un cadre culturel dont le héros peine à se distancier. Louis Laudon, qui a passé toute sa vie à Paris, aura besoin de Nore pour devenir une Pléiade. Nore lui dessillera les yeux. Jusqu'à ce moment, il ne sera qu'un Français moyen de son temps...

Nore aurait pu être, lui aussi, un produit de son milieu, lui aussi, serait peut-être devenu un Anglais typique de son époque, s'il avait vécu pendant longtemps en Angleterre. Mais - et on ne peut le considérer que comme un grand avantage - il a passé sa jeunesse à Bagdad et ce n'est qu'à l'âge de vingt ans qu'il quitte l'Asie. En plus, en Asie, il se forge une idée fautive de ce qui est Angleterre ; fautive dans son idéalisme. Nourri des idées élevées proposées par des romans de chevalerie³⁹, il s'efforcera de suivre les modèles des grands Anglais du passé tels que cette littérature les lui présente, et, ainsi, en sa propre personne, dépassera largement la réalité anglaise actuelle⁴⁰...

Certains passages du roman, certains détails donnés par l'auteur laissent pourtant à comprendre que le lien entre la personnalité du héros et la nationalité de celui-ci est défini non seulement sur le plan culturel, mais aussi sur le plan « génétique ». Les Pléiades sont dotées, en matière

³⁸ *Œuvres III*, p. 15.

³⁹ « Je suis uniquement un produit des livres ; j'ai vécu dans eux et par eux. » (*Œuvres III*, p. 26).

⁴⁰ L'idéalisation de l'Angleterre en tant qu'île heureusement préservée du mélange de sang a ses limites : là aussi, Gobineau constate une décadence.

Il est significatif que Norton, le héros de *Akrivie Phrangopoulo*, après avoir visité l'Angleterre avec sa nouvelle épouse, se décide à s'installer définitivement à Naxos. Dans *Les Pléiades*, Wilfrid Nore éprouve une douloureuse déception lors de son débarquement en Angleterre : « Certes, quelque infatué que je fusse des mérites de l'Angleterre, je ne m'attendais pas précisément à saluer, en descendant du paquebot, Richard Cœur-de-Lion donnant le bras à Lord Cecil ; pourtant, j'étais moins préparé encore à contempler la décrépitude dont je découvris au bout de quelque temps les traces répugnantes. J'avais rêvé la vie politique ; l'aspect des choses me repoussa. » (*Œuvres III*, p. 42).

Le désenchantement est évident ; il s'agit pourtant de la même Angleterre dont Gobineau disait, dans son *Essai* : « Dans l'ensemble de l'histoire humaine, il y a peu de situations analogues à celle des populations de la Grande-Bretagne depuis le X^e siècle jusqu'à nos jours. On a vu ailleurs des masses ariennes ou arianisées apporter leur énergie au milieu des multitudes de compositions différentes et les douer de puissance en même temps qu'elles en recevaient une culture déjà grande, que leur génie se chargeait de développer dans un sens nouveau ; mais on n'a pas contemplé ces natures d'élite, concentrées en nombre supérieur sur un territoire étroit et ne recevant les immixtions de races plus perfectionnées par l'expérience, bien que subalternes par le rang, que suivant des quantités tout à fait médiocres. » (*Œuvres I*, p. 1075-1076. C'est nous qui soulignons).

psychologique notamment, de certaines qualités qui sont associées, dans l'univers de Gobineau, à la nation d'où respectivement telle ou telle Pléiade vient et qui représentent *le tempérament, la logique, les instincts* de cette nation. Chaque Pléiade est fils de roi, puisque elle a hérité d'atomes ariens. Mais elle est à chaque fois une réalisation concrète – version française, anglaise ou allemande – de ce modèle (concept) abstrait.

L'origine raciale (nationale) intervient sans doute comme un des facteurs dans le processus de formation du caractère de l'homme, elle n'est cependant pas le facteur unique. Elle ne prédétermine pas l'individualité de chacun de nous, une certaine liberté nous reste :

Le chemin que j'ai parcouru ne mène pas à un de ces promontoires escarpés où la terre s'arrête, mais bien à une de ces étroites prairies, où la route restant ouverte, l'individu hérite des résultats suprêmes de la race, de ses instincts bons ou mauvais, forts ou faibles, et se développe librement dans sa personnalité⁴¹.

L'extrait cité est tiré de l'*Avant-propos* de l'*Essai*, mais il s'agit ici d'un passage où l'auteur parle de *Ottar Jarl*. On voit bien que, dès qu'il quitte le domaine de la science – donc celui de la généralisation, catégorisation, classification –, Gobineau est prêt à admettre : au milieu même de ses prédispositions (qui nous limitent, nécessairement), on est libre, on est maître de son destin, de sa vie, de sa personnalité.

Le sang n'est pas tout. Les germes des vertus ariennes, reçus lors de la naissance sous forme des atomes ariens, ne sont justement que des germes. Une potentialité. Une condition nécessaire mais pas suffisante pour devenir une vraie Pléiade.

Pour Gobineau, on l'a vu, le sang joue un rôle primordial. Tous, même les Pléiades, ont des prédispositions innées. Ces prédispositions constituent des potentialités qu'on peut (oui ou non) développer plus tard à force de travail.

Les Pléiades sont des êtres exceptionnels, non pas parfaits. Chaque Pléiade a ses défauts, ses travers. Mais aussi, chaque Pléiade devrait se poser pour but de ses efforts de « travailler sur soi-même, élever ce

⁴¹ *Œuvres I*, p. 1174.

qu'on a de bon, rabaisser ce qu'on a de mauvais, étouffer ce qu'on a de pire, ou du moins l'enchaîner⁴². »

Logiquement : plus de défauts (innés) nécessitent plus de travail. Ainsi, un Français aura plus de travail à rendre qu'un Anglais. Mais est-il pour autant moins digne de notre estime ? Mérite-t-il moins le titre de Pléiade ?

Voici le mot : mériter le titre de Pléiade. Saurait-on appeler *Pléiade* quelqu'un qui, infatué de sa personne, content dans sa supériorité *potentielle*, virtuelle (définie par ces qualités innées), ne fait rien qui le place *effectivement* au-dessus de la plèbe ? Suffit-il de bien naître, de naître avec le sang qu'il faut, pour être Pléiade ? Autrement dit : est-ce qu'on naît Pléiade ou est-ce qu'on le devient ? Laudon semble nous proposer une réponse à cette dernière question en s'efforçant de résumer brièvement les mots de Jean-Théodore :

Travailler sur soi-même, élever ce qu'on a de bon, rabaisser ce qu'on a de mauvais, étouffer ce qu'on a de pire, ou du moins l'enchaîner ; voilà désormais le devoir et le seul devoir qui serve.

-En un mot, repartit Laudon, en regardant Nore avec un sourire, s'ingénier de façon à compter parmi les Pléiades ?

Nore fit un signe d'assentiment [...]⁴³.

L'investissement personnel de l'individu est donc nécessaire pour que celui-ci se hisse au rang des Pléiades.

Selon Jean-Théodore, non plus, il ne suffit pas que le bon sang coule dans vos veines pour que vous soyez ou deveniez vraiment *grand* : « On n'est pas grand, on ne le devient pas, quelque effort qu'on y fasse, quand on n'est pas heureux⁴⁴. »

Harriet, elle, finit par se rendre compte que c'était la souffrance qui lui a permis de faire réellement éclore toutes ses vertus.

Laudon patauge plus ou moins dans la médiocrité tant qu'il ne rencontre pas son ami Nore. De même, dans certaines conditions, une Pléiade peut déchoir de sa place supérieure: telle Liliane, qui risque, en épousant un Schorn plutôt médiocre, de galvauder sa propre éminence :

⁴² *Œuvres III*, p. 204.

⁴³ *Œuvres III*, p. 204.

⁴⁴ *Œuvres III*, p. 292.

Elle a tout ce qu'il lui faut, et un seul danger menace cette nature si délicate et si vive, c'est l'excès du bien et de la sécurité. Qu'elle s'endorme trop, et la Liliane que l'on a connue dans ces pages disparaîtra peu à peu sous la ménagère épaissie, comme il arrive aux fées de se fondre dans le brouillard du marécage. Mais, si elle continue comme elle est maintenant, pleine de dévouement pour ceux qu'elle aime, l'esprit ouvert aux grandes choses, pouvant admirer et haïr, la petite femme de l'officier obscur restera une des Pléiades, et il faut espérer qu'il en sera ainsi⁴⁵.

L'effort, le bonheur, la souffrance et un entourage propice sont autant de facteurs qui interviennent d'une façon plus ou moins directe dans l'évolution des personnages.

C'est ainsi que *filz de roi* n'est pas un synonyme de *Pléiade*. Le premier terme désigne celui qui, par sa naissance, compte parmi les descendants des grands rois germaniques du passé. Tandis que seuls ceux qui ont su faire épanouir tous les dons innés ont le droit au titre de *Pléiade*.

Celui, qui se profile, dès le début du roman, comme le personnage le moins proche du parfait, n'est pas forcément celui qui sera la Pléiade la moins accomplie. Seulement, il aura un plus long chemin à parcourir pour arriver au même but que ses confrères...

Selon Jacques Morland, il faudrait imputer la décision de Gobineau d'opter, en créant les personnages principaux de son roman, pour un Français, un Anglais, un Allemand et une Russe, à la visée satirique qu'il comptait donner à l'œuvre. A travers les héros, il serait plus facile de dénoncer les tares et les vices des grandes nations européennes⁴⁶.

Mais, tout compte fait, n'aurait-il pas pu arriver au même but avec des personnages d'origine chinoise ou coréenne ? N'aurait-il pas, au contraire, assené un plus grand coup aux civilisations occidentales en mettant leurs défauts en contraste avec l'incandescence des grands indi-

⁴⁵ *Œuvres III*, p. 280.

⁴⁶ « Dans ce milieu, qui résume tout un monde, le comte de Gobineau introduit des personnages qui [...] représentent [...] les principales civilisations modernes. » (MORLAND, J. Gobineau romancier (Les Pléiades). *Mercur de France*, 1905, n° 189, 1^{er} mai 1905, p. 9). « C'est ce Louis de Laudon qui représente le Français en face de ses deux compagnons. [...] Il semble que l'auteur a résumé dans le personnage de Laudon les travers, les ridicules et aussi quelques-unes des qualités des Français que sa carrière diplomatique l'obligeait à fréquenter. » (Ibid., p. 12. C'est nous qui soulignons).

vidus venus de l'autre bout du monde, d'un pays *qui ne compte pas parmi les principales civilisations modernes* ?

Au lieu de faire intervenir des Coréens et les Chinois, qui, pourtant, selon l'auteur lui-même, peuvent naître germaniques pure souche, Gobineau se contente de mettre en scène un Français, Louis Laudon, qui, provenant de la nation la plus dénigrée par l'auteur, servira de preuve que là même, au milieu de la décadence la plus évidente, naissent encore de grands hommes, de vrais arians.

Dans cette perspective, on peut reformuler l'allégation de Laudon en disant : « il y aurait, aujourd'hui, de par le monde, un certain nombre de personnes, hommes, femmes, enfants, *de toutes nations possibles, sans en exclure les [Français]*, dans l'individualité desquelles les atomes les plus précieux de leurs plus précieux ancêtres auraient réussi à se réunir ». C'est d'ailleurs la signification que donne P.-L. Rey au personnage de Laudon :

Le phénomène le plus étonnant du roman demeure pourtant la présence de Louis Laudon au sein des constellations. Même si les Gennevilliers illustrent lourdement les violentes charges accumulées contre les Français dans l'Essai et renforcées encore dans Ce qui est arrivé à la France en 1870, quelle nécessité poussait Gobineau à faire d'un citoyen d'une nation vouée aux gémonies le narrateur – introducteur de son roman et l'une des pièces maîtresses de sa démonstration ? Car même si le personnage suscite d'abord de nombreuses réserves, il apparaît, à la fin, presque aussi accompli que ses compagnons. L'exigence purement romanesque n'est pas à exclure. [...] Mais, de façon sans doute plus décisive, Gobineau ne pouvait se passer de laisser entendre qu'en France même subsistent quelques individus d'élite. Agir autrement eût été scier la branche sur laquelle était assis⁴⁷.

La branche en question est justement la conviction de Gobineau que n'importe où de par le monde, il naît de vrais descendants des anciens rois germaniques. Gobineau lui-même revendiquera le titre de descendant d'un des grands Arians : dans son *Histoire d'Ottar Jarl*, il tentera de prouver sa parenté avec le héros éponyme, un pirate norvégien.

Il se produit néanmoins, dans la pensée de Gobineau, un changement qui ne saurait nous échapper.

⁴⁷ Rey, op. cit., p. 208.

Un fils de roi peut naître à des gens absolument indignes⁴⁸, puisque *les éléments nobles*, qu'il a *reçus dans le sang*, ne lui étaient pas *communiqués* par son milieu (qui *ne les a pas*), mais donnés par une *combinaison mystérieuse et native*. Autrement dit, peu importe qui sont vos parents, il ne s'agit pas de l'hérédité banale, il s'agit d'un coup de hasard, voire d'un coup de magie, d'un mystère qui ne se produit que rarement et auquel il serait difficile de donner une explication quelconque.

Dans *Ottar Jarl*, au contraire, Gobineau s'appuie justement sur les lois de l'hérédité. Le fait de descendre d'un Norvégien est pour lui une preuve de ce que dans ses veines coule encore le sang germanique. Il a donc recours aux preuves là, où il lui aurait suffi de *se proclamer* fils de roi.

Le motif pour lequel Gobineau adopte une attitude différente dans *Ottar Jarl* est peut-être tel qu'il tâche de rendre sa proclamation de sa propre essence germanique plus crédible (via des preuves de transmission effective de sang germanique), donc plus facilement acceptable pour le public.

Les Pléiades, elles, n'ont point cette préoccupation : elles sentent leur propre supériorité et elles se l'expliquent parmi elles par une théorie qui présente comme absurde de vouloir prouver la noblesse par une descendance directe⁴⁹. Personne ne vient désapprouver cette théorie, personne ne conteste leur titre de fils de roi. Elles se soucient d'ailleurs si peu de l'avis de la foule qu'elles ne cherchent même pas à gagner son estime et son respect.

5) De la vraie noblesse

Nous avons jusqu'ici beaucoup insisté sur l'arianisme de Gobineau. Force est de constater, nonobstant, que dans le roman, on ne parle,

⁴⁸ « « Je suis fils de roi » ne veut donc nullement dire : « Mon père n'est pas négociant, militaire, écrivain, artiste, banquier, chaudronnier ou chef de gare... » Qui est-ce qui lui demande des nouvelles de son père, dont personne ne se soucie dans l'auditoire, intéressé uniquement par ce qu'il est lui-même ? » (*Œuvres III*, p. 15).

⁴⁹ La situation est tout autre dans *Akrivie Phrangopoulo*, où Norton est obligé de justifier de son origine familiale : « Je suis disposé, monsieur, répondit-il à M. Phrangopoulo avec la sécheresse convenable, à vous offrir sur ma famille et sur moi-même les renseignements que vous êtes en droit de me demander [...]. Cela dit, le commandant exposa brièvement sa position sociale, et la justifia par un passage du *Peerage and Baronetage of the United Kingdom of Great Britain and Ireland*. » (GOBINEAU, J.A. *Œuvres II*. Paris : Gallimard, 1983, p. 882).

finallement, que très peu du type blanc, des Ariens ou des Germaniques. En revanche, il est, à maints endroits, question de la noblesse.

Pour comprendre l'importance (la pertinence) de la qualité de fils de roi chez les trois calenders, il est nécessaire d'éclairer le lien qui existe entre les notions de race et de noblesse.

Alfred Dufréhou remarque que Gobineau reprend, dans son *Essai* (et, plus tard, dans *Les Pléiades*, lesquelles ne font que développer certaines théories exposées déjà dans l'*Essai*), les thèses du féodalisme du XVIII^e siècle. Ces thèses sont, chez Dufréhou, présentées de la façon suivante :

Au XVIII^e siècle, la noblesse vit s'élever au-dessus d'elle les classes prétendues inférieures : pour maintenir ses prérogatives, elle présenta ses titres historiques. Le comte de Boulainvilliers se fit le porte-parole de ses frères de caste. [...] Boulainvilliers disait : « Les vainqueurs, ce furent les Francs, et leurs descendants sont les nobles ; les vaincus, ce furent les Celtes et les Gallo-Romains, et leur postérité, c'est la bourgeoisie et le peuple. Les nobles doivent donc rester les seuls maîtres légitimes⁵⁰. »

Pour Gobineau, qui ne remet, à aucun moment, en question la prééminence des Germaniques⁵¹ (des Ariens), les nobles sont, par leur naissance, supérieurs aux autres, car leur essence ariane les élève au-dessus du vulgaire.

Les Ariens et les nobles représentent l'élite de l'humanité (les uns sur le plan racial, les autres d'abord sur le plan social). Les maux qui affligeront ces deux catégories élues auront des impacts néfastes sur tous : pour Gobineau, la décadence vient toujours via la dégénération des couches supérieures. L'humanité ne commence irrémédiablement à dépérir que quand elle est atteinte dans sa partie la plus forte, qui, seule, était capable de transmettre un peu de sa force aux autres parties de l'ensemble.

« Là où il n'y a plus d'aristocratie digne d'elle-même, un pays meurt⁵², » déclare Gobineau, et ajoute : « Nos nobles sont des sots, des

⁵⁰DUFRECHOU, A. *Gobineau*. Paris : Bloud, 1907, p. 25-26.

⁵¹ Pour Gobineau, « La race germanique était pourvue de toute l'énergie de la variété ariane. Il le fallait pour qu'elle pût remplir le rôle auquel elle était appelée. Après elle, l'espèce blanche n'avait plus rien à donner de puissant et d'actif : tout était dans son sein à peu près également souillé, épuisé, perdu. » *Œuvres I*, p. 1161.

⁵² A son père, 20 février 1839. Lettre citée in Rey, op. cit., p. 156.

lâches et des vaniteux⁵³. » Moyen de dire : la partie la plus précieuse de notre société est déjà atteinte. La supériorité effective des nobles appartient, malheureusement, déjà au passé.

A force de s'exposer, tout au cours de l'histoire, à d'*indignes alliances*⁵⁴, la noblesse perdait, progressivement, sa pureté raciale⁵⁵ et son sang s'appauvrisait de ce qu'il avait contenu de plus précieux (atomes arians, autrement dit éléments nobles).

Ainsi, la noblesse de nos temps n'a plus presque rien à voir avec la vraie noblesse primitive⁵⁶ : elle n'est plus ariane.

Si noble ne veut plus dire arian, on ne peut pas non plus attribuer automatiquement les vertus ariennes aux gentilshommes. On sera sensible au fait que, dans *Les Pléiades*, non seulement certains fils de roi viennent de famille roturière, mais aussi, les traits les plus durs sont réservés à des nobles (qu'il s'agisse de Gennevilliers ou du prince Maurice). Aurore, créature éthérée, est le fruit d'une mésalliance. Pourtant, elle est bien plus digne d'estime qu'un médiocre Gennevilliers, membre d'une famille ancienne.

On l'a déjà dit et on le répète : l'origine, la naissance, la nationalité, la noblesse, sont, finalement, très peu de chose pour Gobineau. S'il chante la supériorité de la race blanche, c'est en constatant que « l'espèce blanche, considérée abstractivement, a désormais disparu de la face

⁵³ Ibidem

⁵⁴ *Œuvres III*, p. 16.

⁵⁵ « La décomposition ethnique de la noblesse française avait commencé du jour où les leudes germaniques s'étaient alliés au sang des leudes gallo-romains », écrit Gobineau dans l'*Essai*. (*Œuvres I*, p. 1091).

⁵⁶ Notons que le Gobineau des *Souvenirs de voyage* semble, au contraire, croire encore en valeur de la noblesse – il doit y avoir, au moins dans certaines contrées du monde, des endroits où la noblesse savait se préserver des indignes liaisons : « Pour lui, il n'estimait que les vieilles familles, les gens de race noble, c'est-à-dire d'origine européenne [...] et il savait de science certaine qu'aucune mésalliance n'avait altéré la pureté du sang circulant dans ses veines. » (*Œuvres II*, p. 842).

Remarquons aussi que Phrangopoulo n'aurait pas marié sa fille à un roturier, non pas parce qu'il souhaitât, pour Akrivie, un époux riche (« Il avait fort bien remarqué qu'on ne lui avait pas dit un mot de sa fortune ; il voulut éclairer ce point, mais on ne parut pas y attacher beaucoup d'importance [...] » *Œuvres II*, p. 882), mais parce qu'un noble *doit* veiller attentivement sur les alliances de sa famille : « Mais je dois vous faire remarquer que ma fille n'a aucune dot, et pourtant *notre naissance nous impose certains devoirs dans nos alliances* et beaucoup de précautions. Je ne doute pas de votre mérite, je n'ai aucune espèce d'hésitation, vous le pouvez croire, quant à votre honneur ; mais je ne connais pas du tout votre respectable famille, et je serais peiné qu'il y eût dans sa condition passée tels obstacles à votre projet que toute ma bonne volonté ne pourrait vaincre. En un mot, monsieur, nous sommes des gentilshommes, et ma fille n'épousera qu'un homme de notre rang. » (*Œuvres II*, p. 882. C'est nous qui soulignons).

du monde⁵⁷. » S'il nomme les héros des *Pléiades* fils de roi, c'est en insistant sur le fait que leur noblesse « sort d'une combinaison mystérieuse et native » et qu'il faut la comprendre symboliquement.

On peut naître Chinois et pourtant être Arian ; on peut naître noble tout en venant d'une famille pauvre. L'apparence, pour Gobineau, ne correspond pas, forcément, à la vérité plus profonde :

-J'admets votre apologue, repartit Laudon ; je ne sais que trop à quel point mon œil droit me manque ; quant à être fils de roi, c'est une autre affaire, et je n'y trouve aucune apparence.

-Ceci provient, répondit Nore avec vivacité, de ce que vous n'examinez la question que d'un côté unique, et précisément le plus insignifiant. Donnez-vous la peine de descendre au fond des choses, je vous prie⁵⁸.

Ainsi, les personnages de Gobineau ne sont pas automatiquement considérés comme porteurs des vertus ariennes, lorsqu'ils sont nobles. En revanche, ils ont le droit de se nommer nobles, dès le moment où ils se trouvent des vertus ariennes. « L'optique semble renversée : la valeur personnelle fonde la valeur ethnique⁵⁹. »

⁵⁷ *Œuvres I*, p. 1163.

⁵⁸ *Œuvres II*, p. 14.

⁵⁹ Dufréhou, op. cit., p. 47.

R. Dreyfus parle, lui aussi, du renversement de l'optique de l'auteur : « Son optique semble renversée. Jadis, il faisait mouvoir devant nous les grandes entités ethniques et distribuait leur essence aux hommes nés de ces races. Mais à présent que tant de métisages, réalisés à l'excès dans l'humanité contemporaine, lui ont fait reconnaître l'impossibilité de contrôler l'œuvre du sang par les moyens rigoureux de l'analyse, c'est, au contraire, de la présence de certaines supériorités qu'il conclut, - par simple induction et bien fragile hypothèse, - à la survie des qualités de la race chez l'individu pourvu de ces supériorités. » (DREYFUS, R. *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*. Paris : Cahiers de la quinzaine, 1905, p. 291).

DEUXIÈME CHAPITRE

La vie sociale des Pléiades

1) Les Pléiades et la société

Les Pléiades sont un roman qui retrace l'histoire de l'épanouissement personnel de plusieurs personnages exceptionnels. Nous avons déjà dit que pour devenir une vraie Pléiade, il ne suffit pas d'être doué, grâce à sa naissance noble, de diverses qualités. Encore faut-il que ces qualités soient dignement développées ce qui n'est possible qu'à certaines conditions.

Dans ce chapitre nous étudierons de près une de ces conditions, l'entourage propice. Son importance est soulignée à maints endroits dans le roman, et notamment en relation avec le personnage de Louis de Laudon.

On pourrait remarquer que l'influence du milieu sur l'évolution intellectuelle et affective de celui qui vit dans ce milieu est un thème cher à Gobineau. Il apparaît déjà dans sa nouvelle *Mademoiselle Irnois* (1848) et sera développé plus tard, par exemple, dans ses *Souvenirs de voyage*⁶⁰ (1872). Et, encore plus tard, dans *Les Pléiades*.

Les Pléiades s'apparentent, quant on les compare aux deux autres œuvres citées, plutôt aux *Souvenirs de voyage*, et ceci pour au moins deux raisons.

Le premier point commun entre *Les Pléiades* et les *Souvenirs de voyage*, c'est le motif du voyage d'initiation. Comme les personnages des trois nouvelles des *Souvenirs*, les Pléiades arrivent, au début de l'histoire, dans un endroit qui ne leur est pas connu. Loin de leur patrie, éloignées également des gens de leur connaissance, elles découvrent un autre univers⁶¹ et, au fur et à mesure qu'elles se familiarisent avec lui (et

⁶⁰ Les *Souvenirs de voyage* sont un recueil de nouvelles contenant trois textes : *Le Mouchoir rouge*, *Akrivie Phrangopoulo* et *La Chasse au caribou*.

⁶¹ Tant que Laudon ne quitte pas sa France natale, son univers et son esprit resteront aussi bornés que ceux d'Emmelina, qui ne connaît que sa chambre : « Pour Emmelina, l'univers entier, c'était l'espace qui s'étendait de son fauteuil à la fenêtre de l'artisan, distance immense qu'en un élan passionné son désir franchissait vingt fois le jour, mais que sa volonté ne songeait pas, ne pouvait pas songer à détruire par les moyens matériels dont son pauvre esprit ne suffisait pas à lui révéler l'existence.

avec les gens qui habitent cet univers), leur vision du monde subit un changement profond⁶².

La seconde analogie concerne la nature des personnages : alors que mademoiselle Irnois n'est qu'une infirme quasi idiote, Norton, le personnage principal de *Akrivie Phrangopoulo*, pourrait sans doute aspirer au titre de Pléiade.

Dans *Mademoiselle Irnois*, l'auteur traite la même problématique de la relation entre le personnage et son milieu. A noter, néanmoins, qu'elle est considérée, cette fois-ci, d'un point de vue différent. Quand on compare *Mademoiselle Irnois* et *Les Pléiades*, on constate que, dans les deux cas, c'est au milieu qu'incombe le rôle de catalyseur ou inhibiteur du développement complexe du personnage. Seulement, tandis que Irnois incarne le type de malchanceuse qui, ayant passé toute sa vie au milieu de gens médiocres, sans talents ni ambitions, n'a jamais eu l'occasion d'exercer ses capacités innées, les Pléiades parviennent à trouver des compagnons qu'il leur faut. Elles arrivent à se créer un petit cénacle, un univers propre dans une société en pleine décadence et échappent, ainsi, au danger du ternissement progressif, qui les y menaçait.

Les Pléiades nous montrent, sur l'exemple de Louis Laudon, notamment, qu'en demeurant membre d'une société composée de brutes et d'imbéciles on court un grand risque : à force de vivre aux côtés de ces insectes, on finit par leur ressembler. Il est donc nécessaire de quitter la société, de s'isoler de la foule.

L'isolement ne doit cependant pas être absolu, car la solitude, si elle nous met à l'abri de l'influence nocive des autres, nous fait sombrer, en revanche, soit dans une passivité intellectuelle - c'est ce qui arrive à Irnois, passant une grande partie de la journée toute seule :

On ne viendra sans doute pas demander, maintenant, si Emmelina avait de l'esprit. Non, certes, elle n'en avait pas, la malheureuse fille ! ni rien qui ressemblât à l'agitation de l'intelligence. Qu'est-ce que l'esprit, sinon de savoir deviner et exprimer

Quand on lui proposa de quitter la maison paternelle et d'aller vivre ailleurs avec un être différent de tous ceux qui l'entouraient, elle ne fit pas réflexion que cet être pouvait être différent aussi de celui dont elle était possédée. Comment aurait-elle pu imaginer cela ? J'ai dit que c'était son univers. N'est-il pas évident que la création pour elle ne comptait qu'une seule personne ? » (*Œuvres I*, p. 117).

⁶² La radicalité du changement est en relation directe avec la capacité de (se) réfléchir du personnage. Ainsi, Cabarot, héros de *La Chasse au caribou*, a beau visiter le Nouveau monde, son esprit obtus ne lui permettra pas d'en tirer une leçon quelconque.

les rapports réels ou factices qui existent entre les choses ? L'esprit ne saurait se développer au milieu de la solitude [...]»⁶³.

soit dans une mélancolie qui ne nous profite guère plus (c'est ce qui menace Conrad Lanze) :

« Quel genre de vie menez-vous ici ? lui dit-il.

-Je ne vois personne et je travaille.

-C'est un mauvais système. La solitude produit la fièvre et la morosité ; ces deux dames, à leur tour, mettent au monde des fantômes. Qui jamais eut un tempérament plus vigoureux que Michel-Ange ? Il a fini par ne plus concevoir que des créatures écorchées, des titans lançant des coups de pied dans le vide et honnissant les spectateurs qui ne leur avaient jamais rien fait. J'aime mieux Raphaël et sa sociabilité, j'aime mieux la sérénité des maîtres du Moyen Âge ; ils ne s'isolaient pas comme des hiboux, et vous n'oseriez condamner Phidias et Praxitèle ; ceux-là passaient leur vie sous les portiques, dans le stade, aux gymnases ou sur la Voie Sacrée, causant et riant avec les philosophes [...]. Un livre qui n'est pas un manuel de jovialité a prononcé cet arrêt : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul⁶⁴. »

L'unique solution possible est dès lors de s'attacher à des personnes qui, étant, elles, semblables⁶⁵ à nous, c'est-à-dire supérieures au reste des mortels, sont seules dignes de notre attention. Former une Pléiade, voilà une des premières préoccupations des êtres d'élite :

« Vous avez raison, sans doute, Nore ; je ne saurais m'intéresser à la masse de ce qui s'appelle hommes. Je suppose que, dans le plan de la création, ces créatures ont une utilité, puisque je les y vois : elles nous gênent et nous les poussons. Mais je ne me figure et je ne vois rien de beau et de bon que sans elles. Le monde moral, enfin, est en tous points semblable à ce ciel étoilé dont s'arrondissent en ce moment les magnifiques profondeurs. Mon regard n'y découvre, n'y cherche, n'y veut voir que les êtres étincelants qui [...] se groupent intelligemment dans les espaces infinis, attirés, associés, par les lois d'une mystérieuse et irréfutable affinité. Je sais qu'en dehors de ces astres, l'atmosphère entière, sans en laisser libre et vacant un seul point, est remplie,

⁶³ *Œuvres I*, p. 87.

⁶⁴ *Œuvres III*, p. 135.

⁶⁵ Les fils de roi se ressemblent surtout dans leur volonté d'afficher leur individualité. Autrement dit, ce qui les unit, c'est la conscience d'être différents de tous les autres et la fierté qu'ils en ont: « Que vous êtes resté romanesque, Wilfrid ! -Romanesque ! Pourquoi ? Suis-je moins un homme parce que je vous semble différent du modèle sur lequel sont taillés mes contemporains ? [...] Je serais romanesque si, concevant mes désirs d'après une imitation puérile, j'y mêlais les choses de la vie commune [...], mais grâce au Ciel ! rien de semblable n'existe, et vous le savez bien ! [...] Je suis moi et non un autre, sentant à manière, comprenant les choses avec mon intelligence propre [...] » (*Œuvres III*, p. 131).

saturée d'existences invisibles à mes yeux. [...] De toutes ces forces ignobles ou mal-faisantes, je ne tiens nul compte ; mon regard, mon affection, mon respect, mon attendrissement, ma curiosité ne s'attachent qu'à ces êtres lumineux entrecroisant leurs pas dans les courbes célestes [...], cela seul est digne d'admiration et d'amitié, et je trouve bien naturelle et bien juste cette idée présente, toujours, dans tous les siècles, sous toutes les formes de sociétés, sous toutes les conditions d'existences et avec toutes les lois religieuses, à la pensée des honnêtes gens, des gens de conscience et de puissance, des hommes qui savaient penser et exécuter, et qui n'ont jamais manqué, en s'isolant de la foule, de se qualifier de Pléiade.

- [...] Oui, Lanze, il n'est sage, il n'est bon, il n'est sain que de s'attacher à ce qui vous ressemble et de laisser aller le reste, comme indifférent, ennemi, ou dangereux. On peut, à l'occasion, user de générosité avec ce reste, mais de générosité seulement⁶⁶.

Une Pléiade est censée, on l'a dit, rassembler des personnes qui se ressemblent. Autrement dit, les membres d'une Pléiade partagent certaines qualités – et diffèrent, l'un de l'autre, par des qualités qui ne sont pas communes à tous. (C'est d'ailleurs sur la diversité que repose le principe de l'enrichissement mutuel⁶⁷ qui préside aux fonctions que devrait remplir chaque réunion d'hommes, à fortiori une Pléiade).

Nous ne pouvons pas être d'accord avec Roger Vailland qui, dans sa préface au roman, prétend que « C'est sans doute leur perfection uniforme, qui empêche les « pléiades », les « fils de roi » de se distinguer les uns des autres, de s'opposer, d'entrer en conflit, d'être des *personnages*⁶⁸. » Non, vraiment, on ne peut pas nommer les différents héros du roman uniformes (ni parfaits, d'ailleurs).

Les caractères des héros ne sont pas uniformes : chacune des Pléiades a ses traits spécifiques (lesquels ne sont pas toujours vraiment positifs). Louis de Laudon est vaniteux et léger, Nore est réfléchi et obstiné, Tonska est inconstante, sujette à des pulsions intenses du moment etc.

Si, déjà, dans le tout premier chapitre du roman, Louis Laudon note dans son journal de voyage, en parlant des trois calenders : « Il n'était pas difficile de s'apercevoir que nous étions tous trois des poissons de la

⁶⁶ *Œuvres III*, p. 19-20.

⁶⁷ Cette diversité est relative - il s'agit d'une équilibre idoine entre les convergences et les divergences : trop de différences, on l'a vu, empêchent la communication ; d'autre part, la confrontation de deux entités trop similaires n'offre pas la possibilité d'une vraie évolution...

⁶⁸ GOBINEAU, J.A. *Les Pléiades*. Paris : Éditions Gallimard et Librairie Générale Française, 1960, p. 7-8.

même espèce *ou à peu près*⁶⁹ », dans le deuxième chapitre, il sera « attaché à Lanze en découvrant en lui une foule de *qualités étrangères à sa propre nature* et qui l'étonnaient⁷⁰. »

Chacune des Pléiades est un original⁷¹. C'est, au contraire, la foule, la société, qui est souvent présentée, par le narrateur, comme étant composée de créatures parfaitement interchangeables, vivant toutes suivant les mêmes schémas. Seuls les fils de rois savent se libérer ; eux, seuls, réussissent à sortir du cadre du commun :

C'est parce que, en prononçant cette parole magique : « Je suis fils de roi », le narrateur établit du premier mot, et sans avoir besoin de détailler sa pensée, qu'il est doué de qualités particulières, précieuses, en vertu desquelles il s'élève naturellement au-dessus du vulgaire. [...] Cela signifie : « Je suis d'un tempérament hardi et généreux, étranger aux suggestions ordinaires des naturels communs. Mes goûts ne sont pas ceux de la mode ; je sens par moi-même et n'aime ni ne hais d'après les indications du journal. L'indépendance de mon esprit, la liberté la plus absolue dans mes opinions sont des privilèges inébranlables de ma noble origine ; le Ciel me les a conférés dans mon berceau, à la façon dont les fils de France recevaient le cordon bleu du Saint-Esprit, et tant que je vivrai, je les garderai. Enfin, par une conséquence très logiquement issue de ces prémisses, je ne suis pas heureux de ce qui suffit à la plèbe, et je cherche dans les bijoux que le Ciel a mis à la portée des hommes d'autres bijoux que ceux dont elle s'affole⁷².

Notons que les « non-Pléiades » sont souvent désignées par un nom à sens collectif, tel que *plèbe*⁷³, *tribu*⁷⁴, *essaim*⁷⁵, *bande*, *masse*⁷⁶. Les fils de roi, par contre, sont individualisés ; il est à remarquer que Gobineau, recourant au terme *Pléiade*, le dépouille du *faux sens grégaire* (constel-

⁶⁹ *Œuvres III*, p. 11. C'est nous qui soulignons.

⁷⁰ *Œuvres III*, p. 13. C'est nous qui soulignons.

⁷¹ Wilfrid Nore le formule clairement : « Je suis moi et non un autre. » (*Œuvres III*, p. 131).

On peut aller jusqu'à dire que même si le roman est une ode à la grandeur, l'originalité et la sincérité sont des qualités qui sont appréciées encore davantage que la grandeur. Certaines fautes sont acceptables, pourvu qu'elles soient dûes au naturel du personnage : « Votre grand défaut, reprit Nore, est non de vous considérer comme impeccable, mais de vous parquer dans une sphère où vous croyez ne pouvoir commettre que ces sortes de fautes inoffensives pour la tranquillité et surtout pour le maintien de la situation d'un homme bien placé. *Vous n'avez pas eu tort si vous suiviez réellement les suggestions de votre tempérament* ; mais, à différents signes, je soupçonne que vous marchez simplement sur l'air de votre éducation. » (*Œuvres III*, p. 239. C'est nous qui soulignons).

⁷² *Œuvres III*, p. 15-16.

⁷³ *Œuvres III*, p. 15.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*, p. 19.

lation, groupe d'étoiles) et lui redonne son sens originel (un astre distinct⁷⁷).

On trouve dans le roman également des « non-Pléiades » individualisées, tels les Gennevilliers. Nonobstant, l'individualisation de ces personnages a ses limites. Certes, les Gennevilliers sont dotés chacun d'un nom et d'un titre de noblesse, mais le rôle du couple est de représenter toute une catégorie de personnes qui lui ressemblent parfaitement. L'accent est, chez les Gennevilliers, mis sur le fait qu'ils ne diffèrent guère de tous les gens de leur connaissance⁷⁸.

Les fils de rois ne s'unissent pas, en formant une Pléiade, pour se ressembler toujours davantage. Au contraire : la confrontation de leurs personnalités aboutit à l'affirmation de l'originalité de chacun d'entre eux. En se comparant avec autrui, un fils de roi arrive à démêler ses propres qualités⁷⁹ (qu'il développera par la suite) ainsi que les côtés négatifs de son caractère (dont il cherchera à minimiser les impacts sur son comportement et sur son action).

2) L'art de se connaître

Le sentiment de sa supériorité et la conscience de son imperfection

La première affirmation concernant la spécificité des Pléiades est de nature oppositive : en se proclamant fils de roi, on s'attribue des qualités

⁷⁷ « Le titre [...] paraît désigner une constellation, ou plutôt des astres épars (car chaque pléiade est un astre distinct et le terme, retrouvant son sens originel, s'est dépouillé du faux sens grégaire des Alexandrins) [...] ». (MOREAU, P. Les Pléiades ou le poème du Moi. In DUFF, A. B. ; GAULMIER, J. *Études gobiniennes 1968-1969*. Paris : Klincksieck, 1969, p. 169.

⁷⁸ « Gennevilliers ne blessait personne. Il ne se promenait que sur les grandes routes et ne signalait que les points connus de chacun. Sa femme éprouvait pour lui une sympathie affectueuse. Comme il soutenait couramment et en bons termes les opinions incontestées dans le milieu où il vivait, elle était persuadée de sa valeur et en était fière. Cette façon de réduire en axiomes bien construits ce qui était dans toutes les bouches, lui semblait de l'érudition, et elle s'estimait heureuse d'être unie à un homme qu'on ne contredisait pas. » (*Œuvres III*, p. 137).

« Les deux époux ne se gênaient pas ; ils ne se taquinaient pas. Ils avaient les mêmes goûts, les plus inoffensifs du monde. Faire des visites, en recevoir, être à Paris l'hiver, l'été dans quelque une de leurs terres, puis en voyage, ils n'imaginaient rien d'autre ; dès lors, ils se trouvaient bien ensemble, et se préféraient mutuellement à tous les hommes et à toutes les femmes de leur connaissance, qui, d'ailleurs, vivaient exactement comme eux, renfermés dans les mêmes horizons. » (*Œuvres III*, p. 137-138).

⁷⁹ Les valeurs n'existent, pour Gobineau, qu'en contraste réciproque. Ainsi, par exemple, Nore ne saura pleinement apprécier son trésor, à savoir Harriet, qu'après qu'il la compare à Liliane.

innées qu'on ne trouve point chez les autres. On a ce que les autres n'ont pas – et ce *quelque chose*, c'est la liberté d'esprit.

Les membres de la société ont tendance à accepter tout ce qui leur est présenté comme bon et désapprouver le reste. Incapables d'une vraie réflexion indépendante, dépourvus de sens critique, ils ne sauront jamais se rendre compte de leur nullité, de la médiocrité dans laquelle ils sombrent. Par un prolongement tout à fait logique, ils n'estiment pas les fils de roi qu'ils trouvent juste différents, donc étrangers à eux.

Les fils de roi, dans leur lucidité, sont bien conscients des tares de la société et s'aperçoivent de leur supériorité. Il ne faut cependant pas confondre le sentiment de supériorité des Pléiades avec le contentement de soi, typique, justement, pour les gens de la foule.

Les gens moyens, tels les Gennevilliers, se trouvent supérieurs, eux aussi. Mais, inaptes à juger sainement de leurs réelles capacités et qualités, ils ne se rendent pas compte de leurs défauts. Ainsi, ne voyant rien qu'ils puissent améliorer sur eux, ils se contentent du niveau auquel ils se trouvent et ne se hisseront, donc, jamais à un niveau supérieur. Le contentement de soi représente ainsi un obstacle insurmontable du perfectionnement.

Chez les Pléiades, au contraire, le sentiment de supériorité n'exclue pas la conscience de leurs défauts. Les Pléiades se sentent supérieures aux autres, puisqu'elles sont suffisamment lucides pour remarquer les vices et les défauts des autres. Mais la lucidité permet aux Pléiades de voir non seulement leur supériorité, mais aussi leur imperfection (leurs propres tares et défauts, donc). Toute leur énergie sera d'ailleurs employée dans la tâche de s'améliorer. Et il s'agira bien d'une tâche, car elles y voient non pas seulement un privilège des fils de roi, mais tout simplement leur devoir :

-Je pense que l'honnête homme, l'homme qui se sent une âme, a plus que jamais le devoir impérieux de se replier sur lui-même, et, ne pouvant sauver les autres, de travailler à s'améliorer. [...]

Travailler sur soi-même, élever ce qu'on a de bon, rabaisser ce qu'on a de mauvais, étouffer ce qu'on a de pire, ou du moins l'enchaîner ; voilà désormais le devoir et le seul devoir qui serve⁸⁰.

⁸⁰ *Œuvres III*, p. 204.

Jusqu'ici, on a insisté sur la nécessité de connaître (et reconnaître) ses défauts dans la voie de perfectionnement de soi. Il faut néanmoins souligner avec d'au moins autant d'insistance l'importance qu'a, pour les Pléiades, la conscience de leurs qualités : c'est elle qui fonde le sentiment du devoir qui mène à l'élévation progressive du fils de roi, laquelle n'est, somme toute, que la réalisation de ses potentiels. Si on ne se trouvait qu'un potentiel bien faible, on *se contenterait* de peu. Or, un fils de roi, dans son sentiment de supériorité, se trouve un potentiel fort et doit assumer, ainsi, une responsabilité (car qui dit devoir, dit responsabilité) bien plus grande. C'est à peu près ce que dit Conrad Lanze à Tonska quand celle-ci le prévient de son inconstance :

« Je remarque que, de tous les sujets d'entretien, celui qui vous entraîne davantage, c'est celui dans lequel vous vous accusez. Vous répétez volontiers, et je suis sûr que vous ne l'avez pas dit qu'à moi : « Je suis une coquette, prenez garde ! je suis fausse, je suis perfide ; ma nature variable recherche le mal pour le seul plaisir de nuire. » Vous vous êtes ainsi créé une sorte de justification commode de vos inspirations les pires, et mêmes, en définitive, une sorte d'orgueil d'une véracité dont le véritable mérite, à vos yeux, est, sans que vous vous en rendiez bien compte, d'autoriser tous les caprices et tous les écarts. [...]

Je préférerais que, dans le fond de votre conscience, vous vous répétiez sans cesse : « Je suis grande, je suis généreuse, je suis hardie, je suis fière, et étant tout cela, et parce que je le suis, je suis bonne⁸¹ !

Remettre en question les idées reçues

Dans le cas idéal, un fils de roi, conscient de ses défauts et de ses qualités, assumant la responsabilité qui pèse sur lui, emploie toute son énergie à s'améliorer. Or, les personnages du roman - il s'agit pourtant de fils de roi – peinent souvent à se reconnaître des défauts. C'est que, curieusement, quoique douées d'une parfaite indépendance de jugement⁸², les Pléiades sont, du moins au début du roman, dites n'être que très mal pourvues du sens critique :

⁸¹ *Œuvres III*, p. 193.

⁸² « L'indépendance de mon esprit, la liberté la plus absolue dans mes opinions sont des privilèges inébranlables de ma noble origine ; le Ciel me les a conférés dans mon berceau, [...] et tant que je vivrai, je les garderai. » *Œuvres III*, p. 15.

« Nous sommes trois calenders, fils de rois ; vous me désobligeriez sensiblement en hésitant à accepter cette vérité. Que nous soyons également borgnes de l'œil droit, c'est un fait malheureusement incontestable ; ma crainte est que nous soyons même complètement aveugles, et c'est ce que nous ne saurons d'une manière certaine que vers la fin de notre existence, pour peu que nous acquérions d'ailleurs le sens critique dont je vous vois jusqu'à cette heure, ainsi que moi-même, assez mal pourvus.

-J'admets votre apologue, repartit Laudon ; je ne sais que trop à quel point mon œil droit me manque [...]»⁸³.

Doit-on interpréter ces constatations comme l'expression de la lucidité⁸⁴ et du perfectionnisme des personnages ? Tout en restant profondément, inébranlablement persuadés de leur supériorité, ils seraient ainsi circonspectes quant à leurs décisions. Cette prudence les amènerait à ressasser, dans leur esprit, toujours les mêmes questions.

En effet, les fils de roi semblent se livrer constamment à une autoréflexion minutieuse ainsi qu'aux comparaisons avec les autres⁸⁵. Mais alors que les uns (Candeuil ou Wilfrid Nore) prétendent ne douter jamais du bien-fondé de leurs actions⁸⁶, les autres (Louis de Laudon, Tonska ou encore Liliane) vont, au fur et à mesure, changer complètement de mode de vie et de vision du monde⁸⁷.

Cela dit, il est impossible de ne pas s'apercevoir du fait que tous les héros du roman, y compris les hommes appartenant à la première catégorie des deux qu'on vient de distinguer, subissent un changement et, par là, évoluent.

⁸³ *Œuvres III*, p. 14.

⁸⁴ Leur lucidité s'apparente alors à celle de Socrate déclarant « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

⁸⁵ Jean Gaulmier écrira : « Les pléiades, qui seules, dans la hiérarchie des humains dressée par Nore au début du livre, ont droit à une existence individuelle, exposent tour à tour leur point de vue sur les autres, Nore sur Harriet, Harriet sur Nore, Lanze et Candeuil sur la comtesse Tonska, la comtesse Tonska sur Lanze et Candeuil, Jean-Théodore sur Aurore et Aurore sur Jean-Théodore. Ces personnages qui *réfléchissent* aux deux sens du mot – ils sont capables d'introspection intelligente et de comprendre l'autre en le reflétant – assurent au roman une série de mouvements relatifs dont la somme aboutit à une vérité absolue, celle de la vie elle-même. » (*Œuvres III*, p. 963).

⁸⁶ L'obstination de Wilfrid Nore côtoie l'aveuglement: « Je suis moi et non un autre, sentant à manière, comprenant les choses avec mon intelligence propre, et aussi incapable de renoncer à ce que j'ai voulu une fois, d'abandonner la poursuite de ce que j'ai désiré, *aussi incapable de me démontrer que j'ai eu tort que de renoncer une heure à respirer l'air !* » (*Œuvres III*, p. 131. C'est nous qui soulignons).

⁸⁷ « Sais-tu, Louis? Je suis, moi, un homme tout d'une pièce et je ne change pas, je ne plie pas, et...

-Et moi, répondit Laudon, si j'étais un homme tout d'une pièce, je serais dans ce moment dans le fumoir de mon club, en attendant de passer chez Flora Mac-Ivor. Tu me permettras de trouver que l'on gagne à ne pas s'obstiner sur une unique pensée. » (*Œuvres III*, p. 263).

C'est pourtant, de tous les personnages, Louis Laudon qui sera marqué le plus par la rencontre d'autres fils de roi. Et pour cause : c'est lui qui, très mal pourvu du sens critique (ce qu'il avoue lui-même), aura besoin de l'aide de la part de ses amis plus lucides pour se libérer des stéréotypes⁸⁸ que lui a conférés la société moyennant *l'éducation bourgeoise*. De ce point de vue là, son parcours vers la vraie indépendance d'esprit est le meilleur exemple pour montrer l'importance d'un bon entourage pour l'épanouissement personnel. Aussi est-ce lui qu'on prendra ici pour l'objet de notre analyse.

Louis de Laudon, tel qu'on le rencontre au début du roman dans le nord de l'Italie, est un homme jeune, peu expérimenté, mais qui a déjà adopté beaucoup de préjugés qui lui empêchent de juger sainement des choses du monde. Persuadé qu'il suffit de vivre à Paris pour connaître tout ce qui existe (on se rappellera sa phrase : « Je n'étais même jamais sorti de France ; à quoi bon ? Paris ne contient-il pas tout⁸⁹ ? »), il n'entreprend son voyage que pour pouvoir en parler à la femme adorée.

Mais le déplacement ne manque pas de produire, dans sa personnalité, des changements dont il s'aperçoit lui-même assez tôt :

Depuis quelques mois, je vis dans une atmosphère si différente de ce que j'ai connu et pratiqué, que je ne sais ce que je dois penser de rien. Je me fais l'effet d'une plante de serre chaude sortie de dessous ses vitrines ; elle aspire l'air libre, elle n'en meurt pas ; elle se développe autrement que les jardiniers ne l'avaient prévu, et elle serait peut-être capable de donner d'autres couleurs à ses fleurs et une autre saveur à ses fruits⁹⁰.

Le voyage en Italie a été pour le jeune homme la première occasion dans sa vie de quitter l'univers dans lequel il vivait jusqu'alors. Faute de comparaison, il n'imaginait pas qu'il puisse agir et penser autrement

⁸⁸ Si Laudon peine à se débarrasser des stéréotypes, c'est qu'il est Français. Les Français, bien plus que les Anglais, par exemple, ont tendance à centraliser, à unifier. Chez un Français, le sentiment d'appartenance à une culture est ainsi renforcé au détriment de l'épanouissement de sa propre individualité. Dans *Akrivie Phrangopoulo*, Gobineau note : « S'agit-il d'un navire de guerre français, l'appartement, accommodé sur un patron invariable comme l'infaillibilité administrative, est peint en blanc avec des baguettes dorées [...] et le mobilier est rouge [...]. Dans la marine anglaise, le goût individuel a plus de latitude. Les chambres des commandants ne sont pas toujours revêtues de la même couleur ; la volonté de l'habitant peut en décider [...]. (*Œuvres II*, p. 836-837).

⁸⁹ *Œuvres III*, p. 72.

⁹⁰ *Œuvres III*, p. 238-239.

qu'il ne le faisait. N'ayant connu que la France, il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'ailleurs, on puisse vivre d'une façon différente – et surtout d'une façon plus intéressante et meilleure⁹¹.

Malheureusement, son séjour en Italie tend vers sa fin et le jeune Français doit songer à son proche retour à Paris. Il ne l'attend pourtant pas avec appréhension – il paraît, au contraire, plutôt soulagé, croyant que tout rentrera dans l'ordre établi dès qu'il rejoindra ses amis⁹².

Or, rien de tel n'arrive. Il ne met que peu de temps pour se rendre compte de la nullité des Gennevilliers. Pour cela, il lui suffit de les *comparer* aux fils de rois (les vrais nobles)⁹³ :

Ses yeux n'étaient plus les mêmes. Décidément, il trouvait Lucie froide et composée, il la devinait despotique, il ne lui trouvait plus cette douceur, cette bonté dont il s'était tant infatué autrefois... Et Gennevilliers, qu'il comparait au prince, à Nore, à Conrad, à Coxe, au docteur Lanze, lui fit tout bonnement l'effet d'un sot prétentieux⁹⁴.

⁹¹ En cela, les opinions de Laudon correspondent parfaitement à celles des Gennevilliers, lesquels, « n'ayant nulle idée de ce qui se passait dans le monde en dehors du cercle restreint de ce qu'ils connaissaient, [...] ne doutaient pas qu'à l'exception de la France l'univers ne fût dans un état voisin de la sauvagerie. » (*Œuvres III*, p. 241).

Akrivie Phrangopoulo, personnage éponyme d'une des nouvelles des *Souvenirs de voyage*, n'ayant jamais quitté son île natale, vivra dans la même conviction : « Akrivie parut flattée que le gentilhomme anglais trouvât le pays à son gré ; comme elle n'en connaissait pas d'autre, elle était foncièrement convaincue que c'était le plus beau du monde et le plus aimable [...]. » (*Œuvres II*, p. 854).

⁹² « Je suis embarrassé du prince, de sa cousine, du duc, de vous, de tout ce que j'entends et de moi-même, avec cela je vais m'en aller, et je pense que si je veux continuer à être raisonnable et sensé comme je l'ai toujours été, il n'est vraiment pas trop tôt. [...] J'ai vécu ces derniers temps hors de ma sphère naturelle. Je vais y rentrer. Alors je me remettrai d'accord avec moi-même. J'ai pris congé du prince. Demain, je pars ; quand vous aurez de mes nouvelles, vous apprendrez que j'ai repris possession de mon sang-froid et, sans compliment, vous n'avez pas peu contribué à me le faire perdre. » *Œuvres III*, p. 239.

Wilfrid Nore, rencontrant Liliane, aura à affronter un orage pareil ; chez lui aussi, la stabilité ne sera regagnée qu'au moment où les deux variantes (Harriet, Liliane) entre lesquelles il est tiraillé, seront comparées entre elles, et Nore fera son choix.

⁹³ Wilfrid Nore, au contraire, à force de comparer Harriet avec Liliane, finira pas se raffermir dans son adoration de la première nommée : « Il ne m'a pas fallu beaucoup de peine pour découvrir qu'il y a bien des degrés pour descendre de mon Harriet jusqu'à cette délicieuse et séduisante enfant. [...] J'ai eu la plus grande occasion d'apprécier à quel point je reconnais la valeur du trésor qui m'est destiné ; je l'ai comparé à ce qui brille, à ce qui chatoie, à ce qui égare, et je vous assure qu'il m'en a paru bien autrement précieux. Jusqu'ici, je me suis laissé aller à vous chérir, un peu par habitude, un peu par souvenir d'une longue contradiction, un peu par plaisir d'exercer ma volonté, beaucoup par un attachement invincible et un amour le plus sérieux qui soit ; mais je ne m'étais pas mis en présence de cette question : Et si tu venais à être touché par une autre ? » *Œuvres III*, p. 259.

⁹⁴ *Œuvres III*, p. 241.

Laudon, grâce aux leçons de Norton, notamment, commence à se rendre compte qu'il a toujours marché *sur l'air de son éducation*⁹⁵ et que son sentiment d'authenticité n'était qu'une illusion.

Pour découvrir sa vraie personnalité, il devra s'isoler des Gennevilliers, emménager chez Candeuil. A Wilna, menant une vie simple qui lui laisse assez de temps et de calme pour ses réflexions, il se libérera définitivement de la grille qui jusqu'alors déformait sa vision du monde :

On m'avait donné une manière de vivre que j'avais revêtue docilement ; je la croyais la seule bonne. Heureusement pour moi, j'ai porté cet habit dans des endroits où il s'est déchiré, et j'en ai reconnu la mauvaise étoffe. Je l'ai donc rejeté. J'en cherche un autre ; en attendant, me voilà libre de ses compressions⁹⁶.

On voit bien que si Laudon est parvenu à s'avouer qu'il s'était, jusqu'alors, trompé sur soi-même, il n'est pour autant pas trouvé le chemin qu'il puisse dorénavant suivre. Ce n'est que petit à petit qu'il découvre ses capacités et ses penchants. S'il finit par se consacrer à l'étude comparée des langues, ce n'est qu'après avoir rencontré de diverses alternatives, ce que le narrateur commente en disant : « On ne sait jamais précisément à quoi l'on est propre quand on n'a pas essayé⁹⁷. »

On sera sensible au lien qui existe, chez Gobineau, entre l'expérience et la découverte du soi véritable. Laudon n'est pas conformiste parce qu'il soit incapable de voir juste et de comparer. Il n'accepte l'habit de stéréotypes qu'à défaut de choix. On l'a dit : faute de comparaison possible, il ne peut que croire que Paris contient tout. De même, ne connaissant que les Gennevilliers, il ne peut que croire que ce sont là les seuls gens dignes de son respect.

Le contact avec autrui, la possibilité de visiter de différents endroits ou d'essayer de divers métiers sont autant de moyens par lesquels un fils de roi peut rencontrer de nouvelles idées, de s'enrichir de nouvelles expériences. Et chaque nouvelle expérience ouvre au fils de roi un nouvel horizon.

⁹⁵ Nous reprenons les mots qu'adresse à Laudon son ami Nore : « Vous n'avez pas eu tort si vous suiviez réellement les suggestions de votre tempérament ; mais, à différents singes, je soupçonne que vous marchez simplement sur l'air de votre éducation. » *Œuvres III*, p. 239.

⁹⁶ *Œuvres III*, p. 264.

⁹⁷ *Œuvres III*, p. 268.

Plus variée est la palette des choses essayées, plus large est le choix qui s'offre au fils de roi.

L'indépendance d'esprit, le grand atout des fils de roi, ne trouve son application qu'en seconde phase du processus de trouvaille du soi véritable, la première phase étant l'élargissement de l'horizon...

A la lumière de cette constatation, il nous paraît juste d'interpréter la distinction que fait Gobineau entre *le sens critique* et *l'indépendance d'esprit* de la manière suivante :

- L'indépendance d'esprit, qualité innée chez les fils de roi et qu'ils ne perdront jamais, assure à ceux-ci la capacité de comparer, d'analyser.
- Le sens critique ne s'acquiert et ne s'aiguise qu'au fur et à mesure que les expériences viennent. Le fait de passer toute sa vie dans un endroit avec les mêmes personnes n'offrant aucun objet à comparer, le sens critique, souffrant de manque de nourriture, est infailliblement étouffé...

Cette distinction correspond d'ailleurs grosso modo à celle qu'on a déjà établie entre la notion de fils de roi et celle de Pléiade : virtualité versus son actualisation. Potentiel versus la réalisation⁹⁸.

Aussi artificielle que puisse nous paraître une telle distinction, c'est la seule qui, à notre sens, nous donne moyen de comprendre le système de Gobineau. Elle nous permet de comprendre comment Laudon, qui était jusqu'à ses vingt ans la dupe de la médiocrité de son entourage (les Gennevilliers) devient un jour lucide. Elle explique comment Laudon ne peut devenir soi-même qu'en entrant en contact avec les autres.

Entrer en contact avec les autres ne signifie nullement, pour Gobineau, se laisser, bon gré mal gré, influencer par eux. Rencontrer, ce n'est pas (automatiquement) accepter ; c'est seulement *essayer*. Si le fils de roi accepte par la suite ce qu'il a essayé, il s'agit alors d'un choix

⁹⁸ Emmelina Irnois serait une Pléiade étouffée en germe ?

Akrivie court le même risque, mais elle réussira à échapper au danger, grâce à son amant qui comprend où gît le problème : « Ainsi elle ne parlait de rien, elle ne savait rien, elle n'avait réfléchi à rien, et n'avait ce qui s'appelle de conversation sur rien. Cependant [...] Norton ne put réussir à la trouver sotte. [...] L'entretien le promenait non dans une plaine stérile, mais sur une terre inculte, ce qui est fort différent pour celui qui cherche à se rendre compte des ressources d'un pays. » (*Œuvres II*, p. 854).

conscient et motivé : il naît de l'intime conviction du fils de roi que cette chose nouvellement essayée vaut mieux que celles qu'il vénérât jusqu'alors⁹⁹. Un fils de roi étant d'esprit libre, il n'acceptera jamais que ce qui lui plaît vraiment (c'est-à-dire, ce qui lui plaît vraiment le plus de ce qu'il connaît).

Si Laudon a accepté les choses qui, au fond, ne correspondaient pas vraiment à son naturel, c'est qu'il n'avait pas essayé d'autres choses. Faute de choix (donc de comparaison possible), il ne pouvait voir leurs défauts. Mais, étant entré en contact avec d'autres variantes, progressivement, la liberté d'esprit aidant, son sens critique s'aiguissait et révélait les défauts qui, jusqu'alors, restaient à ses yeux invisibles.

Encore une fois, ce n'est pas la liberté d'esprit, c'est l'expérience (et les conseils en tant que l'expérience communiquée), le contact de différentes visions du monde, de différentes manières de vivre qui manquent à Laudon. Et, plus généralement, à tous les fils de roi.

⁹⁹ Le personnage gobinien est d'abord séduit par la nouveauté, l'inconnu, le mystérieux, le différent. Ainsi, Norton, le héros de *Akrivie Phrangopoulo*, sera ravi à l'aspect d'une fille de Naxos, si *différente* de toutes celles qu'il a connues jusqu'alors : « Maintenant, il se prenait à aimer une sorte de grande enfant, étrangère à ses habitudes, à ses admirations, à ses mœurs, à ses idées, et cela sans avoir de meilleure raison à se donner que, visiblement, elle était la complète antithèse de ce qui ne lui avait qu'à moitié plu jusqu'alors ; il en concluait qu'elle était née et faite pour lui. » (*Œuvres II*, p. 859).

De même, Lucie (un personnage de *La Chasse au caribou*) s'entichera de Cabert, rien que parce que celui-ci est différent des hommes de sa connaissance : « Comme Cabert ne ressemblait en aucun point aux hommes qu'elle avait pu voir jusqu'alors, il représentait pour elle, à un degré suprême, cette apparition de l'inconnu, toujours si puissante sur les imaginations féminines. Il était de taille médiocre, et elle ne connaissait que des géants ; sa figure un peu pâle, ses cheveux fins et rares, sa moustache à peine dessinée, ses favoris clairsemés donnaient à la jeune Irlandaise l'idée d'une délicatesse de nature qui lui sembla presque angélique [...]. Ce qui était fort, étant constamment sous ses yeux, lui paraissait vulgaire. Une nature mince et débile devait être le comble de la distinction. » (*Œuvres II*, p. 909-910).

Cependant, Norton, à la différence de Lucy, saura se méfier de la propension naturelle (et perfide) à être attiré par le nouveau et relativise son bouleversement : « Le jeune commandant se rendit compte de tout. Pendant sa promenade nocturne, il aperçut avec lucidité le point où il en était. Il se vit sollicité par des forces divergentes. Encore l'homme de la veille, déjà l'homme du lendemain, juge et arbitre entre les deux, tout ce qui lui appartenait d'énergie dans l'âme fut employé à ne pas hâter une solution. Car, se dit-il avec une certaine amertume, la carte que je suis disposé à jeter dans cette partie sera une carte décisive, et ces coups-là ne doivent pas se jouer sous les dangereuses influences d'une nuit sublime et d'un cœur troublé. » (*Œuvres II*, p. 860).

Pour revenir aux *Pléiades* : Laudon remettra en cause ses nouvelles opinions, adoptées aux côtés de Nore – il se croira aux prises d'un bouleversement dû au changement de milieu. Il se croira donc insusceptible de juger sainement les choses qui lui sont encore trop *nouvelles*. Comme Norton, il se gardera de hâter sa décision.

L'introspection

Pierre-Louis Rey ne se trompe pas, quand il dit que les conversations jouent, dans le roman, un rôle primordial. La discussion ouvre, pour chaque Pléiade, de nouveaux horizons, car elle présente une belle occasion de confronter ses opinions avec celles des autres¹⁰⁰. Cette confrontation, on peut la décomposer (un peu artificiellement, il est vrai) en deux composantes. Primo, celui qui parle est forcé de s'exprimer le plus clairement possible ; pour cela, il doit, dans son esprit, formuler ses pensées, ses désirs, les expliciter¹⁰¹. Secundo, il entend les pensées des autres, ce qui l'amène à relativiser son propre point de vue¹⁰².

Les deux mérites de la conversation apportent une contribution peu négligeable à la formation de la (future) Pléiade, car les deux l'obligent à affirmer son individualité.

Il faut, toutefois, dire que ces effets ne sont pas toujours évidents et ne se produisent pas toujours aussi infailliblement chez celui qui participe à une conversation. Prenons l'exemple de la comtesse Tonska. A plusieurs endroits du roman, le narrateur nous informe de ce qu'elle n'arrive que rarement à être sincère vis-à-vis d'elle-même et que le fait qu'elle parle avec un autre ne change, finalement, rien à l'affaire. Après sa conversation avec Gennevilliers :

Sophie Tonska croyait au pied de la lettre que tout ce qu'elle venait de raconter d'elle-même était rigoureusement vrai, et même qu'elle avait modestement diminué la magnanimité de ses actes et de ses paroles ! Si on fût venu lui lire un récit matériellement exact de son dernier entretien avec le prince de Burbach, récit attesté par quatre témoins et paraphé de deux notaires, elle l'aurait immédiatement argué de faux. [...] Mme Tonska n'était pas un philosophe, et elle se voyait comme il lui était agréable de se voir¹⁰³.

¹⁰⁰ Qui sont pour lui souvent complètement nouvelles: « Il trouva dans la situation à laquelle il assistait un sujet de réflexions telles que son esprit en fut vraiment modifié, et, sans qu'il s'en aperçût, il alla songer à de telles choses que, trois mois auparavant, il ne s'en serait jamais avisé. » (*Œuvres III*, p. 206).

¹⁰¹ C'est à quoi Aurore invite le prince Jean-Théodore en lui posant la question : « Qu'est-ce que tu appelles aimer ? As-tu été aimé dans ta vie ? Ce que telle et telle femme t'a donné, était-ce ce que tu appelles de l'amour ? Si je t'aimais ainsi que tu me le demandes, est-ce que tu voudrais de moi ? » (*Œuvres III*, p. 220).

¹⁰² Voir Tonska affirmant: « Monsieur de Gennevilliers, les démérites les plus graves chez autrui ne nous paraissent tels que parce qu'ils proviennent de causes dont on ne se rend jamais assez compte. » (*Œuvres III*, p. 149).

¹⁰³ *Œuvres III*, p. 156.

Il paraît qu'elle a besoin qu'on lui dise ce qu'elle pense vraiment pour qu'elle l'apprenne et le confirme¹⁰⁴ :

Ces paroles coïncidaient pour Mme Tonska avec ses propres réflexions. Il lui sembla que ce langage était la voix même de la Sophie intérieure qui, pour la première fois, saisissait le pouvoir réclamer tout haut contre celle du dehors¹⁰⁵.

Comment expliquer cette incapacité de voir clair en soi ? On peut, sans doute, l'imputer au tempérament quelque peu fougueux de la comtesse. L'introspection exige une concentration extrême ; c'est le règne de la raison et de la réflexion. C'est pourquoi ceux, qui sont en proie à un sentiment trop fort, ou qui sont distraits, y échouent¹⁰⁶. Tel Conrad Lanze :

« Me considérer moi-même ! Me connaître ! Démêler et juger ce qui se passe depuis deux mois dans mon triste individu ! Le pourrai-je ? Je l'ai essayé vingt fois, et vingt fois j'ai échoué devant la violence de ma souffrance¹⁰⁷. »

Ce qui est vrai pour la souffrance l'est également pour le bonheur : son abondance empêche celui qui en est inondé de se soumettre à une analyse : Jean-Théodore ne saurait répondre à la question d'Aurore, quand il est ivre de bonheur¹⁰⁸.

Il n'y a jusqu'à Wilfrid Nore, qui, dans un instant de faiblesse, ne succombe à sa sensibilité qui prendra le dessous sur la raison :

¹⁰⁴ Cependant, elle arrive à se rendre à l'évidence de la nullité des Gennevilliers toute seule : « Combien ce pauvre M. de Gennevilliers est charlatan, et, ce qui est le plus à sa charge, il l'est, le malheureux, sans le savoir ! C'est tout au plus, je gage, si, dans les minutes à demi lucides que lui accorde sa débilité de tempérament et d'esprit, il lui en passe dans la tête comme une révélation, pauvre fusée éteinte aussitôt sous une avalanche de phrases toujours prêtes, et qu'il n'a pas seulement le pauvre mérite d'inventer !... » (*Œuvres III*, p. 162).

Qui plus est, Tonska parvient à discerner sa propre incapacité d'être sincère : « Non, il ne faut pas me lancer sur cette belle route ! Je ne saurais plus comment m'en tirer, et, en somme, me voilà à bout de voie, mourant d'ennui, ne voyant plus à quoi me retenir, [...] passant ma vie à jouer les comédies les plus aventurées, parce que je comprends tout et ne réussis à être sincère dans rien ! » (*Œuvres III*, p. 162-163).

¹⁰⁵ *Œuvres III*, p. 193.

¹⁰⁶ Il est vrai, que « le personnage gobinien veut avant tout voir clair en lui-même au moment de ses plus violents désarrois », comme le remarque Jean Gaulmier (*Œuvres III*, p. 963-964). Mais il s'agit d'une aspiration, d'une tentative, que les personnages, fussent-ils des fils de roi, ne mènent pas toujours à bien.

¹⁰⁷ *Œuvres III*, p. 43.

¹⁰⁸ « Je suis tellement rempli de mon bonheur, s'écria le prince, que je ne saurais te répondre. » *Œuvres III*, p. 220.

Eût-il été bien aisé de se soustraire à la magie que vous exercez sur ce qui vous approche ? Je n'en sais rien ; il paraît que pour moi cela n'a pas été possible, car j'en ai éprouvé l'influence. Ma raison s'est un moment laissée aller à l'autorité que, sans le vouloir, sans le chercher, sans le savoir, vous preniez sur elle. Je n'ai pas couru vers vous ; je me suis endormi un moment, et ne veillant plus sur moi-même, une sympathie bien concevable, et que j'avoue sans aucun scrupule, m'a fait dériver vers vous¹⁰⁹.

L'aveu de sa faiblesse n'est pas, comme dans le cas de Mme Tonska, un prétexte pour chercher une justification de ses fautes ultérieures. Nore tente par elle d'expliquer sa faute antérieure. Nonobstant, dans les deux cas, le personnage fait, à notre sens, preuve de lâcheté en imputant la faute commise à un facteur extérieur, se trouvant hors du pouvoir de ce personnage.

La supériorité relative de Nore consiste à s'efforcer d'éviter la récidive. Ayant découvert la source de ses fautes, il veillera à se garder d'elle, en investissant toute son énergie à dominer ses passions :

Personne n'errait dans le parc, personne excepté Nore ; il marchait à grands pas. Il ne sentait point le froid. Il allait devant lui, absorbé, et, pendant plusieurs heures, il continua à arpenter rapidement les allées ouvertes dans toutes les directions. Son visage n'était point agité ; ses gestes n'étaient ni saccadés ni troublés ; il se recueillait, il se consultait, il se dirigeait, surtout, il se dominait, et si quelque conflit mettait aux prises ses instincts, ses fantaisies, ses passions, son imagination, son cœur, une force supérieure à tout, sa raison, subissait sans doute les poussées du combat, mais y résistait fortement et poursuivait sa route¹¹⁰.

Et lorsqu'il ne se sent pas la force de leur résister, il remet la décision importante à plus tard, car mieux vaut toujours s'avouer faible que commettre une faute :

Je ne vous répondrai pas ! Je ne suis pas sûr de moi. Si je déclarais à Liliane que je l'aime, je crois que je mentirais ; mais, si je vous disais que je ne l'aime pas, ce serait peut-être trop. Tout en moi est ébranlé ; je suis troublé ; je ne sais que conclure. Encore une fois, Harriet, laissez-moi du temps. Aujourd'hui, je suis incapable de rien décider, et certes, je ne déciderai rien¹¹¹.

¹⁰⁹ *Œuvres III*, p. 257.

¹¹⁰ *Œuvres III*, p. 251.

¹¹¹ *Œuvres III*, p. 248.

On voit bien que, dans ce dernier cas, l'aveu de sa propre faiblesse ne peut plus être traduit comme une volonté d'excuser ses fautes. Au contraire, Nore se montre être un homme digne de respect, parce que son action, son comportement accusent plus de responsabilité que d'orgueil¹¹².

Il peut donc arriver qu'un personnage, en proie à une émotion trop vive, ne soit pas, momentanément, apte à se considérer, à se réfléchir. Par compensation, il y aura, dans son entourage le plus proche, quelqu'un d'autre qui, justement parce qu'il regarde et voit tout un peu de recul, peut mieux discerner les vraies pensées de ce personnage troublé. C'est ce qui arrive à Tonska, qui a besoin d'être « analysée » par Lanze. Il en va de même avec Liliane qui apprend par un tiers le nom de celui qu'elle aime : « Vous aimez M. de Schorn, et, en vérité, vous n'avez jamais aimé que lui¹¹³ », lui dit Harriet.

Il est logique que, dans l'univers de Gobineau, où l'expérience est élevée au rang des vertus, c'est aussi l'âge qui force le respect. Par contre, la très jeune Liliane n'essuie, de la part du narrateur, que des mots d'une condescendance évidente :

Quelle jolie fleur ! Elle s'ouvre à la vie ! Le velouté juvénile recouvre toutes ses petites pensées écloses en bouquet ! Elle a mille idées ; les unes naissent et deviennent papillons, les autres bourdonnent comme de grosses mouches. Je cherche à savoir ce que ça pense, ces petits êtres-là ; mais comment deviner ? Ils ne se connaissent pas eux-mêmes. En réalité, ils croient penser, ils croient trouver, mais ils n'ont que des impressions qui leur arrivent toutes faites, vont, reviennent, changent, se transforment, et ils ne sont responsables ni de leurs joies, ni de leurs larmes, ni de leurs affections, ni de leurs dédains.

-Comme vous en parlez ! répondit Harriet, et elle sourit : on dirait, à vous entendre, qu'une jeune fille comme Liliane subit uniquement les influences du sang qui bleuit dans ses veines et rougit ses joues, et n'a en elle-même aucun moyen d'y résister.

-Je vous avoue, repartit Nore, que je ne crois pas qu'elle en ait beaucoup¹¹⁴.

¹¹² Nore marque ainsi un grand progrès: autrefois, dans son orgueil, il n'admettait même pas la possibilité qu'il se trompât jamais en quoi que soit : « Je suis moi et non un autre, sentant à manière, comprenant les choses avec mon intelligence propre, et aussi incapable de renoncer à ce que j'ai voulu une fois, d'abandonner la poursuite de ce que j'ai désiré, *aussi incapable de me démontrer que j'ai eu tort que de renoncer une heure à respirer l'air !* » *Œuvres III*, p. 131. C'est nous qui soulignons.

¹¹³ *Œuvres III*, p. 278.

¹¹⁴ *Œuvres III*, p. 223.

Si Liliane est, à la fin du roman, nommée Pléiade, c'est que « *bien qu'[elle soit] si jeune*, c'est de l'estime qu'[elle mérite]¹¹⁵. » Ce n'est cependant pas sur sa lucidité que cet estime est censée se baser, c'est sur la bonté, vers laquelle, paraît-il, elle est poussée par le sentiment de sa dignité : pour la décider à renoncer à son amour pour lui, Nore n'a qu'à piquer sa *fierté* : « Liliane, vous savez bien que vous n'aimez personne, vous êtes bien trop fière pour cela¹¹⁶... »

Liliane, inapte, dans son désarroi, à analyser ses propres sentiments, semble n'être guidée que justement par sa *fierté* :

Pour la fille du professeur, elle ne comprenait très bien ni ce qui lui arrivait, ni ce qu'elle ressentait, sauf un seul point. Elle avait peur de se montrer faible et sans orgueil. Le sentiment de sa dignité compromise dominait tous les autres. Elle ne voulait être méprisée de personne, ni d'Harriet, ni surtout de Nore. Elle aimait celui-ci : elle s'aimait davantage encore. Cette préoccupation suprême fait partie essentielle de l'esprit de conservation que ressent avant tout le premier âge¹¹⁷.

C'est encore sa *fierté* qui tirera Liliane de la douleur qui l'envahit après que Nore l'a abandonnée :

Liliane avait passé un moment pénible et éprouvé des tressaillements un peu douloureux lorsqu'elle avait reconnu que Nore ne l'aimait pas. Mais elle était à ce moment de la vie où ces sortes d'expériences n'altèrent pas réellement ceux qui les traversent. Sa *fierté* avait été mise en jeu de suite. [...] Quelques jours de larmes, quelques jours de mélancolie avaient épuisé son chagrin. Harriet s'était montrée si compatissante et si à propos confiante dans l'énergie et la générosité de sa petite amie, que celle-ci avait grandi dans sa propre estime en se faisant forte [...] ¹¹⁸.

Le manque de lucidité est, chez Liliane, compensé par sa *fierté*, qui la pousse à ne jamais blesser autrui et à veiller à paraître, aux yeux des autres (surtout de ceux qu'elle estime), dans la lumière la meilleure. Ainsi, Liliane, elle aussi, malgré sa jeunesse – et pourtant grâce à la *fierté* typique pour son bas âge – accomplit le devoir que se posent les fils de

¹¹⁵ « Je ne sais si vous faites grand cas de mon amitié, mais à dater de ce moment, Liliane, cette amitié-là vous suivra toujours ; vous êtes vraiment trop bonne pour Harriet...et *bien que vous soyez si jeune*, c'est de l'estime que vous méritez. » (*Œuvres III*, p. 253-254. C'est nous qui soulignons).

¹¹⁶ *Œuvres III*, p. 253.

¹¹⁷ *Œuvres III*, p. 254-255.

¹¹⁸ *Œuvres III*, p. 276. C'est nous qui soulignons.

roi, celui de « élever ce qu'on a de bon, rabaisser ce qu'on a de mauvais, étouffer ce qu'on a de pire, ou du moins l'enchaîner¹¹⁹. »

3) La liberté des Pléiades et leur devoir (L'égoïsme des Pléiades)

Les Pléiades, vivant en constant divorce avec la société de leur temps, ne cesseront jamais de proclamer leur liberté de penser et d'agir. Mais si, dans leur liberté intellectuelle, elles savent jeter un regard critique sur les convenances généralement acceptées et les réfuter, elles ont peine à leur trouver des substituts dignes de leur attention. Après avoir renoncé aux aspirations de la plèbe¹²⁰, les fils de roi devront formuler leurs propres ambitions. Ce ne sera pas une chose simple. Les Pléiades assument leur liberté, mais n'arrivent pas toujours à répondre à la question qui se pose : que faire avec cette liberté ?

Ainsi, la comtesse Tonska se reconnaît être douée de qualités diverses et souffre de ne pas savoir comment les faire valoir, où il serait bon de s'investir :

Il faut [...] que je vive, il faut que j'agisse ! Je ne suis pas une brute, je ne suis pas un être nul ; j'ai des idées, j'ai de l'énergie, j'ai des qualités de toutes sortes ! Mais, au nom du Ciel ! à quoi les dépenser ¹²¹ ?

Nous avons déjà parlé du cheminement de Louis Laudon. Celui-ci, après s'être débarrassé du joug des clichés de la société, aura du mal à trouver un emploi de ses journées. S'il reste, pendant un certain temps, chez Candeuil, ce n'est que parce qu'il n'a rien de meilleur à faire :

On m'avait donné une manière de vivre que j'avais revêtue docilement ; je la croyais la seule bonne. Heureusement pour moi, j'ai porté cet habit dans des endroits où il s'est déchiré, et j'en ai reconnu la mauvaise étoffe. Je l'ai donc rejeté. J'en cherche un autre ; en attendant, me voilà libre de ses compressions [...].

¹¹⁹ *Œuvres III*, p. 204.

¹²⁰ « Romanesque ! Pourquoi ? Suis-je moins un homme parce que je vous semble différent du modèle sur lequel sont taillés mes contemporains ? Qu'y a-t-il de commun entre eux et moi ? Romanesque ! Parce que je ne me soucie ni de leurs grandeurs, ni de leurs bassesses, ni de leurs distinctions, ni de leurs humiliations, ni de leurs élections, ni de leurs moyens de faire fortune, ni de leurs fortunes même, ni de leurs déboires ! » (*Œuvres III*, p. 131).

¹²¹ *Œuvres III*, p. 162.

-Et que comptes-tu faire de cette belle indépendance ?

-Si je le savais, j'aurais mon nouvel habit. Il n'est pas prêt ; somme toute, je suis avec toi, et, tant que tu ne me repousseras pas, j'y resterai, n'ayant rien d'aussi bon à faire¹²².

Candeuil, lui aussi, parlera de la liberté. C'est, pourtant, justement le destin de Candeuil qui nous montre le mieux que la prétendue liberté n'est pas si absolue qu'on pourrait le croire (si on en jugeait par la perplexité de Laudon).

Certes, Candeuil lui-même déclare qu'il n'a aucun devoir sur la terre, ce qu'il considère comme un grand avantage¹²³. Candeuil, en homme désabusé, fait table rase de sa vie et se reconnaît libre de toute attache.

Seulement, cette liberté n'est qu'un autre nom pour la solitude, le désespoir et le vide. Sa lucidité lui a permis de devenir libre (il n'était pas esclave des *convenances de ce monde*) ; cette même lucidité l'a empêché de devenir heureux : il savait exactement ce qu'il convoitait, mais en même temps était bien conscient de l'impossibilité de l'obtenir jamais¹²⁴.

En homme intègre, il aurait voulu consacrer sa vie à sa patrie. Or, dans son désespoir, il ne croit plus à l'avenir de son pays. Celui-ci ne lui inspire que le mépris et la haine:

J'ai encore ce malheur, ce grand malheur, de porter le mépris le plus absolu et la haine la plus franche à cette partie de l'Europe où je suis né. Il ne m'agréa pas de voir un peuple jadis si grand, désormais couché sur le sol, impotent, paralysé, à moitié pourri, se décomposant, livré aux niaiseries, aux misères, aux méchancetés, aux férociétés, aux lâchetés, aux défaillances d'une enfance sénile, et propre à rien, sauf à mourir, ce que je lui souhaite sincèrement, afin qu'il tombe hors des déshonneurs où il se vautre en ricanant d'imbécilité¹²⁵.

¹²² *Œuvres III*, p. 264.

¹²³ Comparant sa condition à celle de Marc-Aurèle : « Son grand malheur à lui, et qui m'est épargné à moi, de sorte que je suis comparativement heureux, était d'être empereur. Comme tel, il lui fallait passer sa vie dans les marais des Marcomans, tuant des gens plus honnêtes que ses soldats. [...] Si j'étais comme Marc-Aurèle, lié à un devoir positif, je l'accomplirais ; mais il n'en est rien, c'est ce qui me plaît. » (*Œuvres III*, p. 169-170).

¹²⁴ « Et voilà comme il mourut, pour avoir voulu trop bien une seule chose, et toujours cette chose, et rien que cette chose, devant l'évidente impuissance de l'obtenir jamais. » (*Œuvres III*, p. 270).

¹²⁵ *Œuvres III*, p. 168.

En homme épris, il aurait voulu gagner le cœur de la comtesse Tonska. Hélas, là non plus, aucune chance de réussite :

L'amour d'une femme m'aurait peut-être tenu lieu de ce qui me manque. Il est possible que le mysticisme d'un attachement dévoué remplace tout, tienne lieu de tout, et comble tous les vides. Je ne le saurai jamais. Vous ne pouvez pas m'aimer, et même vous ne pouvez pas aimer. Je ne me suis jamais senti amoureux que de vous ; mais le marbre, le marbre, voilà le grand obstacle ! L'écarter, le briser m'est impossible ! Je ne saurais m'abuser là-dessus. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudrait en revenir à l'abandon, à la solitude où je suis aujourd'hui ; vous conviendrez qu'un tel voyage à reculons n'est pas à commencer¹²⁶ !

Le grand malheur de Candeuil naît de son incapacité de renoncer aux rêves qui s'avèrent irréalisables. Il a beau parler du stoïcisme, du renoncement, de l'impassibilité. Sombrant dans un désespoir lucide, il souffrira. Son amour d'idéal, son goût d'absolu ne mourront jamais en lui. S'il est parvenu à se délivrer de ce qu'il n'estime pas, il n'a pour autant pas réussi à obtenir ce qu'il chérissait. L'espace du possible – la liberté – a ses bornes. Candeuil, trop exigeant, ne trouvera, dans cet espace du possible, rien qui le séduise. Ayant refusé l'une après l'autre toutes les carrières concevables, les trouvant toutes indignes, il finira par opter pour le néant. Et il a tort de le faire :

Il mourut, parce qu'il avait cru qu'à défaut de ce qu'on désire, on peut choisir le néant ; il mourut, parce qu'il se considéra comme un Dieu capable de vaincre toutes les révoltes de la chair et du sang, de l'intelligence et du cœur, et de les plier à n'avoir plus de consolations, et à ne pas même en chercher, parce que l'idéal leur était refusé. Enfin il mourut, parce qu'il passa fièrement à côté de la Médiocrité, méconnaissant que cette déesse est l'arbitre du monde, et tient dans ses mains les seuls biens qui puissent être obtenus¹²⁷.

Ce n'est que Jean-Théodore qui semble trouver la recette : il est nécessaire d'assumer un *devoir*¹²⁸. Un devoir qui soit *digne* de notre attention¹²⁹, mais qui, dans sa difficulté, soit en même temps *réalisable*¹³⁰. Il faut également que le *succès en dépende uniquement de nous*.

¹²⁶ *Œuvres III*, p. 169.

¹²⁷ *Œuvres III*, p. 270.

¹²⁸ Or, Candeuil se sent libre de toute obligation...

¹²⁹ C'est déjà la préoccupation première de Tonska.

La tâche que propose Jean-Théodore non seulement remplit tous ces critères, mais encore elle est la seule à avoir ce mérite : « Travailler sur soi-même, élever ce qu'on a de bon, rabaisser ce qu'on a de mauvais, étouffer ce qu'on a de pire, ou du moins l'enchaîner ; voilà désormais le devoir et *le seul* devoir qui serve¹³¹ », affirme le prince de Burbach.

Ainsi, le souci de s'améliorer constituera la première, sinon la seule préoccupation des Pléiades. *Ne pouvant sauver les autres*, les fils de roi concevront l'ambition égoïste de devenir des personnalités accomplies.

Il nous paraît à propos de citer un passage d'une lettre où son auteur, Diane de Guldencrone, fille de Gobineau, critique justement l'égoïsme des personnages du roman :

Je ne vois pas la moindre Pléiade – c'est-à-dire assemblée d'élite – dans tous ces fantoches-là. Ils ne font rien d'héroïque, ils n'ont pas même la notion du devoir : chacun court après sa chacune, dans le but de se satisfaire personnellement, comme si c'était pour ça que nous sommes créés et mis au monde¹³².

Disons d'emblée que nous ne pouvons pas être d'accord avec l'auteur de cette lettre. Et cela pour trois raisons.

Primo, si les Pléiades s'évertuent à trouver le bonheur (ou, pour employer l'expression de Guldencrone, à se satisfaire personnellement), c'est parce qu'un homme malheureux n'aura jamais la force d'atteindre les sphères supérieures : « On n'est pas grand, on ne le devient pas, quelque effort qu'on y fasse, quand on n'est pas heureux¹³³. »

Secundo, parce que les Pléiades, contrairement à ce que dit de Guldencrone, *ont* la notion du devoir. C'est d'ailleurs, en quelque sorte, par devoir qu'elles sont égoïstes.

Tertio, les Pléiades ne sont égoïstes, dans leurs ambitions, que par dépit. A défaut de pouvoir sauver les autres¹³⁴.

¹³⁰ Candeuil périra de ne pas pouvoir venir à bout de ses rêves. Tonska se vouera à Conrad Lanze, persuadée que c'est le bien suprême qu'elle puisse faire : « Je prétends devenir utile à qui m'aime, puisque *je ne peux rien de plus*. » (*Œuvres III*, p. 190. C'est nous qui soulignons).

¹³¹ *Œuvres III*, p. 204. C'est nous qui soulignons.

¹³² Diane de Guldencrone à Christine, lettre du 25 juin 1924, citée par J. Gaulmier dans *Œuvres III*, p. 967.

¹³³ *Œuvres III*, p. 292.

¹³⁴ Leur projet de s'améliorer n'est pas désormais *un* devoir qu'ils s'imposent ; c'est *le* devoir qu'il leur incombe.

On peut dire que Gobineau était profondément convaincu qu'à chaque race, à chaque nation, à chaque caste, il est assigné, sur la Terre, un rôle qu'elles ont à jouer, une tâche

Il faut néanmoins faire attention aux termes employés par Gobineau. *Les autres* veut dire ici les brutes et les imbéciles. Pour eux, les Pléiades ne peuvent, en effet, selon Gobineau, rien faire. Si on veut vivre *avec le monde et pour le monde*, on est forcé de *se transformer à son image*, c'est-à-dire de renoncer à sa propre grandeur et accepter la petitesse du monde¹³⁵.

La situation est toute différente à l'intérieur de la Pléiade : là, ses membres sont censés même s'enrichir mutuellement. Autrement dit, les fils de roi s'attribuent le pouvoir d'améliorer le sort des autres... pourvu que ceux autres soient, eux aussi, des fils de roi.

Chose étrange, mais qui, somme toute, donnera raison à Gulden-crone parlant de l'égoïsme, est que même quand ils se rendent compte de leur pouvoir de sauver les autres (fils de roi), les Pléiades semblent n'entreprendre la tâche qu'à titre de défi, tel un point de plus dans leur ascension personnelle. Voyons un peu comment cela marche sur l'exemple de la comtesse Tonska.

Celle-ci, se vouant au sculpteur Lanze, paraît être motivée, avant tout, par sa volonté de (se) prouver qu'elle est capable d'aimer :

Triste, horriblement triste, elle demeura pénétrée de son impuissance et de son humiliation, et possédée plus que jamais du désir de changer. Elle prit une plume et écrivit :

Mon ami,

Vous avez prédit juste encore deux fois. Je ne vauds rien, ni pour les autres, ni pour moi-même ; j'ai peur que vous ayez raison jusqu'au bout. Ainsi, jamais je n'aimerais

qu'elles ont à remplir. Ainsi, en parlant des Germaniques, il constate que « La race germanique était pourvue de toute l'énergie de la variété ariane. Il le fallait pour qu'elle pût remplir *le rôle auquel elle était appelée*. » (*Œuvres I*, p. 1161).

Les Pléiades, qui ne peuvent plus sauver les autres, auront pour devoir de travailler sur soi.

Mais ce ne sont pas seulement les grands qui ont un rôle prescrit : « Vous avez raison, sans doute, Nore ; je ne saurais m'intéresser à la masse de ce qui s'appelle hommes. Je suppose que, *dans le plan de la création, ces créatures ont une utilité*, puisque je les y vois : *elles nous gênent et nous les poussons*. » (*Œuvres III*, p. 19. C'est nous qui soulignons).

¹³⁵ « Il prend tout par les petits côtés, il n'a que de petits sentiments, une petite morale, une petite indignation, de petites règles, de petits principes. Si l'on veut vivre avec lui et pour lui, il faut se transformer à son image ; si l'on ne veut pas, eh bien ! qu'on passe à côté. Alors laissons-le rire ou pleurer, applaudir ou se fâcher, et marchons droit à ce que nous voulons, avec Dieu et notre conscience ! » (*Œuvres III*, p. 237).

personne, et la glace de mon imagination resterait figée autour de mon cœur ? Je veux lutter pourtant¹³⁶.

Si elle opte pour Conrad Lanze, c'est qu'elle voit en lui la pire victime de son inconstance¹³⁷. Si elle veut devenir sa confidente, c'est pour pouvoir ainsi réparer ses torts anciens et regagner l'estime de soi-même¹³⁸. Si elle motive Lanze à travailler comme il faut, elle ne le fait pas pour son amour du sculpteur, mais par son besoin d'être utile à celui qui l'aime, ce qui est, à ses yeux, la vertu la plus grande qu'elle puisse atteindre¹³⁹. En bref, elle n'aide Conrad que pour se prouver ses qualités :

Sa tâche était plus lourde qu'elle ne l'avait prévu. Mais pourtant elle ne voulait pas y renoncer. Ce n'était pas pour Conrad, d'abord, qu'elle l'avait entreprise, c'était pour son propre salut. Elle voulait sortir à tout prix de la route où les torts de son caractère et les défauts de son esprit l'avaient jusqu'alors engagée, et dont elle appréciait, avec un mépris mérité, les détestables rencontres. [...] elle avait souhaité de se replacer dans une atmosphère libre de tous ces brouillards, et n'avait trouvé d'autre chose à faire que de se dévouer à quelqu'un¹⁴⁰.

L'égoïsme, voire l'amour de soi interviennent donc même dans la vie en couple ? L'obsession d'entreprendre de grandes choses¹⁴¹ et le plaisir de réussite qui accompagne le succès éventuel seraient-ils les seuls motifs qui poussent les Pléiades à aider les autres ?

¹³⁶ *Œuvres III*, p. 163.

¹³⁷ « De toutes les victimes de mon inconsistance, aucune n'a tant souffert que vous, j'en suis sûre. C'est pour ce motif que je vous ai écrit. » *Œuvres III*, p. 189.

¹³⁸ « Je tâcherai de réparer mes torts, en étant la meilleure des amies. Ne me demandez rien de plus, n'exigez rien au-delà, et alors, vous pourrez, Conrad, vous pourrez me donner du calme, du repos, l'estime de moi-même. Je vous devrai tout. » Ibidem.

¹³⁹ « Il faut travailler beaucoup et bien ! En cela, je vous servirai. Je prétends devenir utile à qui m'aime, puisque je ne peux rien de plus. A dater d'aujourd'hui, confiez-moi ce qui vous touche, vous occupez, vous inquiète. Je serai dans votre vie comme un flambeau d'une douce lumière. Je veux vous devenir nécessaire. » *Œuvres III*, p. 190.

¹⁴⁰ *Œuvres III*, p. 229.

¹⁴¹ L'ambition et l'amour de grandes choses reviennent comme une rengaine dans toutes les œuvres de Gobineau :

Dans *Akrivie Phrangopoulo* : « Soit par réaction de la sympathie générale, soit que, peu à peu, elle se trouvât plus à son aise, Akrivie, en vérité, montrait à chaque instant aux yeux ou à l'imagination de Norton des grâces et des mérites de plus. [...] Elle n'allait pas chercher les petites choses ; elle courait au-devant des grandes [...]. » (*Œuvres II*, p. 873).

Dans *Les Pléiades* : « Nous aimons les grandes choses et, pour tout dire, l'héroïsme nous est familier. [...] Ce qui est grand nous plaît ; dès lors, quand nous aimons et plus nous aimons, plus notre penchant est invincible à y porter nos idoles afin de dresser leurs temples au milieu des splendeurs ! » (*Œuvres III*, p. 50).

La notion du devoir elle-même, n'est-elle pas juste un prétexte, un moyen de justifier les aspirations égoïstes des héros ? Il est à remarquer que Jean-Théodore, insistant sur l'importance du bonheur, mentionne, en relation avec le perfectionnement de soi, non pas le mot *devoir*, mais le mot *désir* :

On n'est pas grand, on ne le devient pas, quelque effort qu'on y fasse, quand on n'est pas heureux. [...] Le bonheur donne à l'âme l'équilibre [...] et ajoute à la puissance cette saveur vitale qui seule porte l'homme à agir. Faute de bonheur, l'inquiétude, le doute sont cramponnés sur leur esclave et lui ôtent, avec sa force, le *désir* même *de se grandir*¹⁴².

Il semble que ce soient plutôt les termes comme désir, plaisir, défi ou satisfaction qu'il faut employer pour définir la motivation des Pléiades. Tous les actes de solidarité ou d'aide paraissent être une occasion de faire valoir sa force et son talent, ou, du moins, de les exercer. La satisfaction de ses intérêts personnels est subordonnée à tout ; les Pléiades sont essentiellement égoïstes :

- Liliane renonce à l'amour de Nore pour *pouvoir être estimé* de Nore et de Harriet - acte d'égoïsme.
- Wilfrid, alors qu'il aurait pu se borner à déclarer son contentement du bonheur de Harriet, se délecte de *se nommer la cause de la félicité* de sa bien-aimée¹⁴³ - plaisir égoïste.
- Tonska demeure chez Conrad pour le soutenir, mais son motif est égoïste.
- Toutes les Pléiades sont fières d'être supérieures à la plèbe. Leur orgueil aristocratique trouve son expression dans d'innombrables comparaisons, mettant en opposition les Pléiades et la foule, auxquelles elles ne cessent d'avoir recours tout au long du roman. Pour justifier leur indifférence pour

¹⁴² *Œuvres III*, p. 292.

¹⁴³ *Œuvres III*, p. 135.

« les gens médiocres », il leur suffira d'alléguer l'impossibilité d'influer positivement sur le destin des autres...

- Après que Nore et Jean-Théodore affirment leur incapacité de sauver les autres, après qu'ils en concluent que leur devoir est désormais de travailler à s'améliorer, il ne restera au prince que de prétendre que rien de tel n'est possible, quand on n'est pas heureux. Ainsi, le Devoir des fils de roi est défini, entre autre, par la recherche du bonheur individuel.

Il faudra cependant nuancer les jugements qu'on vient d'exposer. Évitions de schématiser par trop : force est de dire que si aucune Pléiade n'agit pas par pure charité¹⁴⁴, elle n'agit pas non plus par pur égoïsme. Pourrait-on soupçonner Harriet, par exemple, d'agir pour ses propres intérêts ou par plaisir de se trouver grande, quand elle renonce au plus grand, au seul amour de sa vie ? Non : elle le fait pour ne pas gêner Nore. Aurore, elle, refuse le divorce, ne voulant blesser une princesse médiocre et généralement détestée, le seul obstacle qui la sépare du bonheur.

L'égoïsme des Pléiades est finalement limité par la recherche de grandeur et d'estime à laquelle elles se consacrent. Pour pouvoir se proclamer grand, on *ne doit pas* chercher à devenir heureux au détriment d'autrui. On *ne saurait pas*, d'ailleurs, être heureux au détriment d'autrui...

Si le bonheur est une des conditions nécessaires de la grandeur, le renoncement, lui, est une des preuves de la grandeur.

¹⁴⁴ La notion de la charité se recoupe, pour l'élitiste Gobineau, dans une certaine mesure, avec celle du gaspillage d'énergie.

TROISIÈME CHAPITRE

Le bonheur des Pléiades

1) Les Pléiades sont un hymne au bonheur

Nous avons jusqu'ici beaucoup insisté sur l'orientation satirique des *Pléiades*. Ce roman, conçu dès le début comme une critique ouverte de la société où l'auteur donne libre cours à son amertume et exprime dans toute son étendue sa rancune, va prendre toutefois, au fur et à mesure de sa rédaction, un autre cours. Ou, mieux dit, une tout autre dimension va être progressivement explorée par Gobineau, avec une ardeur qui, par son intensité, va du moins égaler la rage qui le pousse à exprimer son mépris hautain. De nombreux critiques de l'œuvre de Gobineau se sont bien aperçus de ce glissement, tandis qu'il paraît complètement échapper au romancier lui-même. En effet, Gobineau, tout occupé qu'il était de bien exposer son *sentiment vrai sur la société moderne*¹⁴⁵, semble ne prêter quasi aucune attention¹⁴⁶ à cette seconde dimension que prend son roman, celle du bonheur, de l'amour. R. Vailland ne manque pas de s'étonner de ce paradoxe : « Il aurait pu être amer. Il croit l'être. Il invective. Mais c'est dans cet instant même qu'il commence à écrire le plus extraordinaire hymne au bonheur qui ait jamais été écrit¹⁴⁷. »

Gobineau, au moment où il commence à composer *Les Pléiades*, est un homme déçu par la vie, blessé, indigné et désespéré. Son état d'esprit

¹⁴⁵ « J'ai commencé la troisième partie de mon roman des Pléiades. Je la finirai probablement cet été. C'est un livre très long et que je ne pourrai publier maintenant, car je m'y abandonne absolument à mon sentiment vrai sur la société moderne, et ce n'est pas bon à dire à cette heure. » (Lettre du 11 mai 1873. *Correspondance*, p. 68).

¹⁴⁶ Le roman terminé, Gobineau se plaindra à dépeindre le choc qu'il a produit dans les couches de la société que ses invectives visaient : « On a assez senti le soufflet violent que les Pléiades ont donné à quelques-uns, à beaucoup. Ce sont dans ce moment les Gennevilliers qui s'en fâchent le plus et j'en suis bien aise, c'est à eux que j'en veux davantage. Mais, en comparaison de ce qu'ils recevront dans les Voiles noirs et dans la Fleur d'or (c'est mon livre sur l'Italie du XVI^e siècle), il se trouvera que je les ai caressés. Grâce au ciel, le jour de la vengeance arrivera et, comme le Seigneur, je me la suis réservée. » (Lettre du 2 juin 1874. *Correspondance* p. 128). Il ne parlera guère (exception faite de quelques lignes adressées à Tocqueville qu'on va citer plus loin), en revanche, de ses théories du sentiment amoureux qui remplissent pourtant ses pages les mieux inspirées...

¹⁴⁷ GOBINEAU, J.A. *Les Pléiades*. Paris : Éditions Gallimard et Librairie Générale Française, 1960, p. 6.

d'alors se répercute dans le deuxième chapitre du premier livre où il épanche sa bile par l'intermédiaire des propos des trois calenders.

Petit à petit, l'atmosphère se radoucit ; les Pléiades – ou le narrateur – se permettent, de temps en temps, une pique, des bons mots sarcastiques, des remarques caustiques, mais on n'assiste plus à une véritable flagellation.

De plus en plus d'attention est accordée à l'amour.

On peut observer, dans le domaine de la critique littéraire, une tendance nette à chercher un motif du changement qui s'opère dans la conception du roman dans la vie réelle de l'auteur. La tradition veut notamment qu'on impute le radoucissement du ton au personnage de la comtesse de La Tour¹⁴⁸. Quoiqu'elle ait sa logique, une telle explication ne nous paraît pas pleinement satisfaisante. Il est à noter que l'avènement du thème de l'amour *heureux* dans *Les Pléiades* n'est aucunement lié à la rencontre de Gobineau et de la comtesse de La Tour : rappelons qu'au tout début du roman, un seul chapitre après avoir pesté avec dégoût et dédain contre *cette tourbe, cette vermine coassante qu'est l'humanité*, Wilfrid Nore trouve des mots qu'il faut pour peindre le ravissement qu'a provoqué chez lui Harriet, lors de leur première rencontre¹⁴⁹. Dans le chapitre suivant, ils s'aimeront déjà et il sera question de leur *engagement*¹⁵⁰. Gobineau, au moment où il évoque leur bonheur, ne connaît pas encore La Tour.

Le fait que le roman perd progressivement de son caractère pamphlétaire peut être plausiblement justifié, d'une part, par l'attitude qu'adoptent les Pléiades à l'égard de la société - c'est un mépris mêlé d'indifférence et de dégoût -, d'autre part par l'isolement : les Pléiades ne font pas vraiment partie de cette société, elles n'entrent pas en conflit avec elle¹⁵¹.

¹⁴⁸ Gobineau rencontre la comtesse à Stockholm où son époux exerce la fonction d'ambassadeur d'Italie. Progressivement, une intimité s'établit entre eux ; leur relation demeurera cependant, jusqu'à la fin, platonique.

¹⁴⁹ « Je me fondais dans une sorte de ravissement intérieur, qui m'ôtait toute force nerveuse. Je me serais assis à terre pour un mot ! J'aurais crié, j'aurais pleuré, j'aurais ri, j'aurais fait toutes les extravagances imaginables pour peu qu'on m'en eût prié. » (*Œuvres III*, p. 30).

¹⁵⁰ *Œuvres III*, p. 36.

¹⁵¹ Rey parle d'une multiplicité de mondes : « L'univers romanesque de Gobineau est un univers non problématique, puisque ses héros sont dotés d'un monde (chacun le sien) plutôt que confrontés au monde. » (Rey, op. cit., p. 323).

Quant à l'amour, il était toujours, chez Gobineau, considéré comme un sentiment noble par lequel un individu s'élève au-dessus de son entourage – mentionnons, à ce propos, *Mademoiselle Irnois* (1848). L'importance du rôle de l'amour croît, dans *Les Pléiades*, dans la même proportion que s'intensifie le désabusement social des personnages. Le passage est tracé d'avance : le roman raconte l'histoire de l'épanouissement de plusieurs personnages exceptionnels. Les fils de roi exécutent une montée qui commence dans le creux du ravin fangeux de la société en pleine décadence et se termine sur les *cimes du bonheur*.

Le roman a ainsi sa logique interne, indépendante de la vie personnelle de l'auteur. Si toutefois on était tenté de chercher des analogies entre les deux, on se heurterait vite à la difficulté de surmonter certaines disparités.

Les héros des *Pléiades*, tout en partageant les opinions de Gobineau quant à l'état pitoyable des civilisations modernes, arrivent au bonheur. En s'isolant de la société, dont on ne peut rien attendre de bon¹⁵², ils se séparent du Mal. Après avoir tiré une croix sur toutes les aspirations dont le succès dépend des drôles et des imbéciles, ils se vouent au perfectionnement de soi... et à l'amour. Deux choses qui, à elles seules, les comblent.

À l'instar de Gobineau, les Pléiades, tout au long de l'histoire, ne cessent de ressentir du mépris pour la société. Seulement, à la différence du romancier, chez elles, ce mépris aboutit à un positif renoncement aux affaires mondaines. Tandis que ce même mépris n'a jamais empêché Gobineau de convoiter les postes importants ou les récompenses prestigieuses¹⁵³. Il a eu beau déclarer, dans sa jeunesse, sa résolution de deve-

¹⁵² « Vous avez raison, sans doute, Nore ; je ne saurais m'intéresser à la masse de ce qui s'appelle hommes. Je suppose que, dans le plan de la création, ces créatures ont une utilité, puisque je les y vois : elles nous gênent et nous les poussons. Mais je ne me figure et je ne vois rien de beau et de bon que sans elles. » (*Œuvres III*, p. 19).

¹⁵³ On peut rappeler le désappointement de Gobineau désirant d'entrer à l'Académie : « J'ai renoncé de suite à l'Académie, parce qu'après m'avoir engagé fortement à m'y présenter, les illustres, je dis les chefs, montrent l'envie de ne me donner qu'un nombre de voix insuffisant pour entrer, suffisant pour m'allécher et me transformer ainsi en candidat perpétuel, ce qui, m'assure-t-on, tourne, suivant eux, à la plus grande gloire de l'Académie. Comme je crois que ce métier de sigisbée d'une si vieille coquette ne m'amuserait pas, je lâche prise tout d'abord. » (Lettre à J. Delpit du 13 décembre 1871, citée par dans GAULMIER, J. *Spectre de Gobineau*. Paris : Pauvert, 1965, p. 144).

nir poète à tout prix¹⁵⁴, la vie pratique et le besoin matériel lui apprennent à adopter une attitude moins romantique¹⁵⁵...

À son grand malheur, il n'a jamais disposé d'assez de moyens pour pouvoir se passer complètement des drôles et des imbéciles. À son plus grand malheur encore, ayant tant cherché à gagner l'estime des autres (qu'il dédaigne – curieux paradoxe...) et n'y arrivant jamais, il finit par s'aigrir.

Même après la rencontre de la comtesse de La Tour, Gobineau ne cessait pas de gémir, mû qu'il était du sentiment de l'échec total de ses efforts, et de l'exaspération que suscitait chez lui la vision du succès des imbéciles :

Un de mes amis me racontait que, sur les bords de la Plata, s'étendent des plages de boue profonde qui longent les deux rives à de longues distances ; les bœufs sauvages ou à demi, dévorés par la soif, se risquent sur ces fondrières, ils s'y enfoncent ; ils ne peuvent s'en dépêtrer, le soleil sèche la boue autour d'eux ; ils sont incrustés vivants dans une sorte de pierre et ils meurent de soif et de faim, en vue de l'eau d'un côté et des prairies de l'autre. Eh bien ! voilà un peu ce que nous sommes.

Toute la théologie du monde n'empêchera pas que j'ai aimé des gens qui me l'ont mal rendu ; que j'ai dix fois plus de talent et de valeur que la plus grande partie des hommes considérables de ma génération et que, malgré efforts, courage, patience, travail, je ne serai arrivé à rien. Je suis comme le bœuf de la Plata et [...] je me sens profondément lésé, injustement traité et tournant non pas au captif demandant grâce, mais au titan indigné¹⁵⁶.

Les Pléiades peuvent dès lors sembler être l'incarnation des rêves échoués de l'auteur. Pouvoir détester la société et ne pas être obligé de vivre à son sein, voilà le désir de Gobineau qui, dans sa vie réelle, ne sera malheureusement jamais exaucé¹⁵⁷. Gobineau se répare alors en créant les Pléiades...

¹⁵⁴ « Mon épée, brisée par l'époque, aura été remplacée par ma plume, et, libre comme l'air, sachant manger du pain et boire de l'eau joyeusement quand il le faut, mais sachant aussi défendre à tout prix mon indépendance, j'aurai fait mentir tout le monde et j'aurai réussi ; » écrit-il dans une lettre adressée à sa sœur, 12 janvier 1838. (Lettre citée par Gaulmier dans *Spectre de Gobineau*, p. 136).

¹⁵⁵ À Prokesch-Osten, 20 juin 1856 (lettre citée par Gaulmier dans *Spectre de Gobineau*, p. 136), il confie être « las de toutes les saletés, coquinerie et inepties dans lesquelles il faut nager. » Et il ajoute : « Ce qui me retient, c'est la question d'argent. »

¹⁵⁶ Lettre du 5 février 1874. (*Correspondance*, p. 101-102).

¹⁵⁷ On songe à Harriet et son « J'espère, il est vrai, que mon cœur s'est maintenu un peu en dehors des mesquineries de l'existence à laquelle j'ai dû me soumettre ; mais, pourtant, mes habitudes s'y sont pliées [...]. » (*Œuvres III*, p. 132).

Mais cette indépendance, cette possibilité de séparation ne représentent bien-sûr pas, aux yeux de Gobineau, le bonheur proprement dit. Ce serait fort peu de chose ; or, *bonheur*, quoique utilisé, par Gobineau, assez fréquemment, est un terme fort : *le bonheur, c'est beaucoup plus que le bonheur*. On peut même le considérer comme synonyme de *élan vital*¹⁵⁸ ; nombreux sont les personnages de Gobineau qui dépérissent (Jean-Théodore, Conrad Lanze), voire meurent (Candeuil, Emmelina¹⁵⁹, Omm-Djéhâne¹⁶⁰) faute de bonheur.

Les Pléiades sont un hymne au bonheur. En général, nous pouvons dire que la question du bonheur préoccupe Gobineau depuis toujours - le bonheur n'est-il pas un des thèmes majeurs des *Conseils de Rabelais*¹⁶¹ (1847) et de l'*Essai*¹⁶² (1853-1855) déjà ? Pourtant, dans aucune de ses œuvres antérieures, Gobineau n'a dépeint les états de félicité avec la même puissance évocatrice que dans *Les Pléiades*. Nulle part ailleurs, il n'a chanté les mérites du bonheur avec une chaleur aussi bouleversante.

¹⁵⁸ Dans *La Danseuse de Shamakha*, Gobineau rapprochera le bonheur à la force vitale : « Soit résultat des mœurs, soit délicatesse et faiblesse plus grandes de l'imagination et du cœur, il existe peu d'hommes aujourd'hui, dont le bonheur et la force vitale ne résident en dehors d'eux-mêmes, dans un autre être ou dans une chose. Presque chacun ressemble à l'embryon ; il reçoit ce qui le fait vivre d'un foyer de vie qui n'est pas le sien, et, si on l'en sépare mal à propos, il est douteux, sinon impossible qu'il subsiste à son aise. » (*Œuvres III*, p. 335). Dans *Les Pléiades*, Aurore développe une image presque identique en dissertant sur l'amour (soit le bonheur suprême chez et selon Gobineau) : « Moi aussi, je suis une plante amoureuse. Je vis, je respire pour l'amour. Chaque pensée que je reçois de lui me rend heureuse ! Je vivrai de lui et n'aurai rien que par lui ! » (*Œuvres III*, p. 288). L'amour et la vitalité sont mis en relation également par Jean-Théodore, un autre personnage des *Pléiades* : « Toute vitalité lui était odieuse, parce qu'il ne la concevait pas autrement que venant de l'amour et y retournant. » (*Œuvres III*, p. 299).

¹⁵⁹ Emmelina Irnois, l'héroïne de *Mademoiselle Irnois*.

¹⁶⁰ Omm-Djéhâne – l'héroïne de *La Danseuse de Shamakha*.

¹⁶¹ « Amoureux vous êtes ? amoureux restez donc et fou par-dessus le marché aussi longtemps que le feu durera ; à un homme de quarante ans qui fait des sottises, il n'y a pas à faire la part de l'incendie ; tout doit brûler. – Vous croyez donc, maître François, que je n'aurai plus grand bonheur dans ce monde ? – Je le crois et le jure, comme je suis certain que rien de ce que je vous déclare ne vous arrêtera. » (GOBINEAU, J.A. *Mademoiselle Irnois, Adélaïde et autres nouvelles*. Paris : Gallimard, 1985, p. 120).

¹⁶² Dans l'*Essai*, Gobineau se demande « si l'instinct des animaux, borné à un court ensemble de besoins, ne les rend pas plus heureux que cette raison avec laquelle notre humanité s'est trouvée nue sur la terre, et plus exposée cent fois que les autres espèces aux souffrances que peuvent causer l'air, le soleil, la neige et la pluie conjurés. Pauvre humanité ! elle n'est jamais parvenue à inventer un moyen de vêtir tout le monde et de mettre tout le monde à l'abri de la soif et de la faim. Certes le moindre des sauvages en sait plus long que les animaux ; mais les animaux connaissent ce qui leur est utile, et nous l'ignorons. Ils s'y tiennent, et nous ne le pouvons garder, quand parfois nous l'avons découvert. Ils sont toujours, en temps normal, assurés, par leurs instincts, de trouver le nécessaire. Nous, nous voyons de nombreuses hordes qui, depuis le commencement des siècles, n'ont pu sortir d'un état précaire et souffreteux. En tant qu'il n'est question que du bien-être terrestre, nous n'avons de mieux que les animaux, rien de mieux qu'un horizon plus étendu à parcourir, mais fini et borné comme le leur. » (*Œuvres I*, p. 296-297).

Cela veut-il dire que Gobineau, au moment où il compose *Les Pléiades*, est un homme moins malheureux que le Gobineau de l'*Essai* ? Rien n'est moins sûr.

Jean-Théodore entonne, vers la fin du roman, une belle ode au bonheur : « Le bonheur donne à l'âme l'équilibre [...]. Il comble le plus béant, le plus épouvantable de tous les gouffres, et ajoute à la puissance cette saveur vitale qui seule porte l'homme à agir. »

Il le fait au moment où il souffre le plus.

2) Le bonheur, c'est l'amour

Le bonheur a, dans *Les Pléiades* comme dans bien des autres œuvres de Gobineau, une forme bien précise : l'amour. Les fils de roi ne vivent des moments d'*extase* absolue, de *félicité*, de vrai *bonheur*, que lorsqu'ils jouissent de leur *amour* (*heureux*)¹⁶³.

Le monde ambiant ne leur offrant guère d'occasions de faire valoir leurs qualités, de s'épanouir¹⁶⁴, l'amour représentera pour eux un des

¹⁶³ « Je n'étais pas content ; j'aurais désiré aller crier par la ville que je me mariais, et, quant à des oppositions ou à des résistances, ou même à des défenses, il ne manquait que cela pour me faire dépasser le comble de la joie ! [...] Que j'aurais eu d'attrait à raconter ma félicité à la terre entière ! Mais mon serment me retenait vis-à-vis des hommes sans exception. Alors je le dis aux arbres, aux plantes, aux chevaux, à mes chiens, aux étoiles, aux étoiles surtout, et j'aurais voulu pouvoir sangloter de bonheur sur le cou de la lune. » (*Œuvres III*, p. 37).

« La pauvre fille se sentait envahie par un bonheur qu'elle n'eût jamais cru possible. C'était une sensation puissante, forte, ravissante, assurément la même que celle dont les demi-dieux étaient pénétrés, quand, saisis par l'aigle céleste de l'Olympe, ils voyaient devant eux l'éternelle Jeunesse leur verser l'ambrosie : le breuvage sacré, en coulant dans leurs veines, divinisait leur être. Être aimée ! quel mot pour une âme vivante ! » (*Œuvres III*, p. 132).

« Je suis tellement rempli de mon bonheur [...] que je ne saurais te répondre. Crois-moi seulement : puisque tu m'aimes, n'importe de quelle façon, tout est bien, tout est bon ! Je n'attends rien d'autre, je ne veux rien d'autre. J'ai assez avec cela. » (*Œuvres III*, p. 220).

« « Ne sois pas malheureux ! Non, ne le sois plus jamais ! Viens, je t'aime ! » On ne saurait dire que ce qui entra dans l'âme de Conrad, lorsqu'il entendit ces mots, fut une véritable félicité. Peu s'en fallut que, comme don Pierre de Luna, il ne tombât foudroyé. La nature humaine n'est pas de force à subir, sans plier, les grands contrastes. Conrad ne pouvait d'un coup sortir de l'abîme de misères où il s'était vu roulant de nouveau, et se trouver porté sur des cimes que sa résignation elle-même ne lui permettait pas de chercher à apercevoir. Il y était pourtant ! Ce jour-là, il se le disait, mais il ne le concevait pas. Il lui fallut quelque temps pour entrer dans la plénitude de son salut. Pour Sophie, elle se trouvait transportée dans le bonheur. » (*Œuvres III*, p. 273).

« « Mon Dieu ! que tout est beau ici ! » s'écriait l'amant à chacun de ses pas dans ces lieux animés par celle qui était son univers. La lumière intérieure de son âme, brillante et limpide, semait partout l'éclat des diamants. Quelle félicité commença pour cet homme [...] ! » (*Œuvres III*, p. 301-302).

¹⁶⁴ « L'amour permet en effet aux qualités aryennes de s'épanouir dans un monde qui leur donne trop peu l'occasion de s'exprimer. » (Rey, op. cit., p. 365).

grands « problèmes » de leur vie. Il fait son entrée sur la scène, en tant que la préoccupation dominante – sinon unique – des héros, dans les tout premiers chapitres du roman. Chacun des trois calenders, en racontant l'histoire de sa vie, ne fait rien d'autre que présenter aux deux autres la femme aimée, décrire les circonstances de sa rencontre avec elle et nommer les causes de leur séparation. Et toute l'histoire suivante de chaque personnage sera tout simplement un cheminement vers l'amour. Une majeure partie des efforts de chaque fils de roi sera accordée à la conquête du cœur de la femme aimée ; l'intrigue, pour ceux, qui sont déjà assurés d'être aimés de retour, se résumera en divers obstacles que leur amour rencontrera et en tentatives de surmonter ces obstacles.

Les Pléiades n'ont, en effet, que deux préoccupations sérieuses. Leur attention est tournée d'une part vers soi-même – on doit se perfectionner – et d'autre part vers autrui – on se voue à quelqu'un.

Tandis que l'amour représente, pour les Pléiades, la relation privilégiée entre deux êtres¹⁶⁵, les imbéciles se révèlent inaptes à éprouver ce sentiment. Cette distinction paraît être de prime importance – elle reflète l'hérarchie que Gobineau établit entre les créatures humaines¹⁶⁶. Comme le remarque, très justement, Rey, chaque personnage sera désormais jugé à cette aune : est-il ou non capable d'aimer¹⁶⁷ ?

L'amour est cependant plus encore, pour les Pléiades, qu'une noble passion dont elles seules sont susceptibles. L'amour constitue un lien humain qui fonde un rapport de solidarité, d'interdépendance entre les amants tel que toute action de l'un aura une répercussion sur la vie de l'autre. Wilfrid Nore se rend compte de ce fait, quand il dit :

Être heureux, ce n'est pas grand-chose, mais sentir qu'on est la félicité de ceux qu'on aime ! Être assuré que ce qu'ils veulent, c'est vous, et que vous leur êtes tout !... Quelles machines bizarres que les hommes ! Ils ont l'air d'autant de boîtes fermées et isolées, et il n'est pas un sentiment en eux qui ne soit cramponné à l'intérieur de

¹⁶⁵ « Ainsi l'amour représente-t-il pour Gobineau, au moment même où il dépasse la théorie des races pour accéder à un individualisme presque exclusif, la relation privilégiée qui nous unit à l'autre. » (Rey, op. cit., p. 317).

¹⁶⁶ « L'essentiel, pour l'auteur des Pléiades, réside dans l'aptitude des êtres à aimer et dans leur capacité à démêler leurs vrais sentiments. » (Rey, op. cit., p. 296).

¹⁶⁷ « « On se tromperait si on allait croire qu'il existât ici l'amour », précise-t-on à propos du couple Gennevilliers, comme s'il allait de soi que ce fût l'aune à laquelle on dût, toutes affaires cessantes, mesurer les personnages du moment où ils font leur entrée dans le roman. » (Rey, op. cit., p. 362).

quelqu'un d'autre. Si je me cassais le cou ou me laissais choir dans la rivière, je ne tuerais pas que moi seul¹⁶⁸ !

Nous avons interprété, dans le chapitre précédent, la joie de Nore *d'être la félicité de sa bien-aimée* comme un plaisir purement égoïste. Pour rendre justice à l'Anglais, nous croyons maintenant de notre devoir d'ajouter que ce plaisir est, chez lui, accompagné du sentiment de responsabilité.

Le problème de l'interdépendance des êtres est plus sérieux qu'on ne le croirait peut-être : le fait de se sentir responsable des autres confère un sens à tout effort particulier, ainsi qu'à la vie entière de chacun : Nore, de même que Jean-Théodore, sait qu'il ne peut pas mourir sans que sa disparition détruise le bonheur de celle qu'il aime. Pareillement, en agissant comme il faut, il peut rendre heureuse sa bien-aimée.

Nous abordons ici de nouveau la question de la motivation des Pléiades. Agit-on bien pour se sentir mieux ? Pour plaire aux autres, pour mériter leur estime ou gagner leur amour ? Ou bien c'est l'inverse qui est vrai et c'est un dévouement désintéressé qu'on porte à quelqu'un qui nous pousse aux bonnes actions ?

Des deux préoccupations principales des Pléiades, laquelle est finalement la plus importante ? L'amour ou le souci de se perfectionner ? Tonska et Jean-Théodore apportent chacun une réponse différente. Le prince met la tâche de se perfectionner au-dessus du bonheur (c'est-à-dire de l'amour heureux) : il ne conçoit ce dernier que comme un moyen de réussir dans le premier¹⁶⁹. Tonska, au contraire, considère le travail sur soi comme une partie intégrante d'une vie en couple : pour mériter l'amour d'autrui, on doit veiller à s'accomplir progressivement¹⁷⁰.

¹⁶⁸ *Œuvres III*, p. 135.

¹⁶⁹ « C'est une doctrine fière et digne d'un homme brave que de proclamer le pouvoir de se développer soi-même dans le sens de ses propres qualités en supprimant, ou du moins en amortissant sensiblement ses défauts. Je l'ai professée, je la professe encore, et je tiens pour incontestable que, dans le jeu ordinaire des facultés morales, on reste toujours maître de faire beaucoup de soi-même. Cependant, j'ai oublié un point. [...] On n'est pas heureux, on ne le devient pas, quelque effort qu'on y fasse, quand on n'est pas heureux. [...] Le bonheur donne à l'âme l'équilibre ; cette énergie manque là où il n'existe pas. Il comble le plus béant, le plus épouvantable de tous les gouffres, et ajoute à la puissance cette saveur vitale qui seule porte l'homme à agir. Faute de bonheur, l'inquiétude, le doute, sont cramponnés sur leur esclave et lui ôtent, avec sa force, le désir même de se grandir. » (*Œuvres III*, p. 292).

¹⁷⁰ « Chaque fois que j'ai voulu, avec les ménagements de l'affection la plus méconnue mais la plus fidèle, vous amener devant la vérité, vous avez fermé les yeux davantage et affiché, avec moi, des airs de supériorité et essayé des railleries dont je ne m'offense

3) Les Pléiades sans amour

Les trois calenders, qui se rencontrent au tout début du roman, sont des êtres solitaires qui errent dans le monde¹⁷¹. Plusieurs mois après, ils formeront une Pléiade à la cour de Burbach, au foyer du docteur Lanze. Chaque fils de roi est alors, enfin, entouré de personnes dignes de son estime, de son attention et de son affection. La vie de chacun d'entre eux n'est cependant pas complète tant qu'il n'a pas rencontré (et conquis) la femme de sa vie. La relation entre deux amants est d'une nature bien différente de l'amitié, plus profonde. L'amour constitue le lien le plus intime qui unit deux âmes faites l'une pour l'autre : il y a l'idée de l'exclusivité chez Gobineau ; Wilfrid Nore et Harriet en offrent la meilleure illustration. Après trois semaines passées en compagnie de Harriet, pendant lesquelles le lecteur assiste à une fusion progressive des personnalités des deux amants¹⁷², Nore est obligé de quitter celle qui, désormais, fait partie de son être. Sans elle, il vit comme un somnambule, son souvenir domine tout¹⁷³. Il sait que s'il n'obtient d'elle de l'épouser, il ne sera jamais heureux¹⁷⁴. Son amour est pour lui le seul point sûr et stable sur lequel il peut compter dans le monde entier :

plus désormais. Vous n'avez nul sujet de m'accuser de jouer à la Maintenon, puisque je vous quitte pour ne jamais vous revoir. [...] Faites donc un effort ; rentrez en vous-même ; changez de système, renvoyez les laquais, qui vous servent de ministres, et faites en sorte que, bientôt, du fond de mon exil, je puisse apprendre que l'homme qui m'a intéressé pendant quelques jours, n'était pas indigne de tous points du sentiment que j'abdique à cette heure ! » (*Euvres III*, p.88-89).

¹⁷¹ Nore confie à ses deux confrères : « Harriet me conseillait, dans ses lettres, de m'attacher à une occupation suivie et elle me proposa même plusieurs partis à prendre. Jusqu'à présent, je ne me suis pas décidé. [...] J'avais rêvé la vie politique ; l'aspect des choses me repoussa. Je ne suis pas d'un âge à avoir pris un parti définitif ; pourtant, je me sens peu entraîné : il faudra du temps pour me résoudre ; en attendant, je voyage. » (*Euvres III*, p. 42).

¹⁷² « Harriet ! Je la mêlais à ma vie ; elle s'y prêtait de plein cœur. Je ne m'aperçus pas alors, mais j'ai bien reconnu depuis, que ses sentiments, ses croyances me pénétraient par chaque pore, et s'emparaient si bien de moi que je ne m'en suis jamais délivré. Dans les matières les plus délicates et le plus essentielles, elle me donnait, presque à mon insu, des lumières qui me les faisaient voir, juger et décider pour toujours, comme jamais je n'y fusse parvenu de moi-même ; en un mot, elle prit sur moi une autorité sans limite [...]. » (*Euvres III*, p. 38).

¹⁷³ « À dater de ce moment, je ne sais plus ce que j'ai fait : j'ai agi comme un somnambule. [...] Ne croyez pas que le souvenir d'Harriet se voilât le moins du monde. Il dominait tout ; elle était trop maîtresse de mon âme, de mon esprit ; elle se retrouvait trop dans mes pensées, comme dans mes idées, pour qu'une préoccupation quelconque pût me détacher d'elle un instant. » (*Euvres III*, p. 40).

¹⁷⁴ « Moi, je n'ai jamais aimé que vous, songé qu'à vous. Depuis des années, je vous ai quittée ; j'ai regardé par le monde si je trouverais une autre femme prête à me donner seulement la moitié de ce que j'ai vu et désiré en vous. Je l'ai cherchée de bonne fois, je ne l'ai pas rencontrée ; je sais qu'elle n'existe pas, cette nature si désireuse de la

C'est pour moi comme l'arche sainte était pour les Hébreux. Les générations des croyants mouraient successivement autour d'elle ; la maison divine, proménée partout au milieu des tentes voyageuses, dans les déserts, remise au hasard dans les cabanes, voyait autour d'elle changer les paysages ; oui ! mais elle, elle ne changeait pas, et, un jour, elle se trouva placée dans le plus beau temple, qui fût jamais ! Eh bien ! Harriet, vous êtes assurée maintenant qu'il en est de même pour vous ! Mon arche sainte, à moi, c'est l'affection que je vous porte. Je l'ai conservée toujours, je l'ai toujours vénérée ; elle m'a dirigé dans tout : c'est l'étoile de ma vie. Je veux me reposer à jamais sous ses rayons, la plus douce, la plus caressante des lumières¹⁷⁵ !

Harriet, à elle seule, inonde sa vie de lumière et redonne à Nore la confiance en existence d'une beauté et d'une bonté dans ce monde :

Ce que je lui dois surtout, c'est d'avoir eu pour première expérience qu'il existe des cœurs dévoués et des âmes héroïques. Les rencontres hideuses ou viles où je me suis heurté ensuite n'ont jamais prévalu contre cette conviction acquise ; c'est celle-ci qui projette sur mon existence la lumière principale ; Harriet m'a rassuré pour tout ; elle m'a donné de la confiance pour tout¹⁷⁶.

Toutes les Pléiades trouveront leur âme sœur et parviendront au bonheur – à l'unique espèce de bonheur qu'on puisse atteindre dans un monde dont la reine se nomme Médiocrité, et où chaque tentative est soit vouée d'avance à l'échec¹⁷⁷, soit réalisable exclusivement au prix des concessions qu'un fils de roi doit refuser de faire¹⁷⁸.

Toutes... sauf Laudon et Candeuil. Ces deux ne connaîtront pas l'amour heureux et la porte du bonheur leur demeurera ainsi fermée.

mienne et qui peut me faire monter à l'unique espèce de bonheur créée pour moi. » (*Œuvres III*, p. 130).

¹⁷⁵ *Œuvres III*, p. 130-131.

¹⁷⁶ *Œuvres III*, p. 42.

¹⁷⁷ Jean-Théodore finit par abdiquer son trône. Le pouvoir d'un roi n'est qu'illusoire : « Puis, qu'est-ce qu'un prince devant les soucis de l'existence commune ? Le plus désarmé des êtres. » (*Œuvres III*, p. 90). Tout le pouvoir appartient aux faibles : « Chaque temps a ses problèmes ; le nôtre est de placer en haut ce qui autrefois était en bas ; de confier la force aux faibles, et de dénouer ou, suivant ce que je vois dans tes yeux, de prétendre dénouer les situations malaisées avec des calembours. Que veux-tu ? Il faut se résigner [...]. » (*Œuvres III*, p. 95).

¹⁷⁸ Le monde « prend tout par les petits côtés, il n'a que de petits sentiments, une petite morale, une petite indignation, de petites règles, de petits principes. Si l'on veut vivre avec lui et pour lui, il faut se transformer à son image ; si l'on ne veut pas, eh bien ! qu'on passe à côté. » (*Œuvres III*, p. 273).

Laudon est, il est vrai, pris d'une *passion scientifique*¹⁷⁹. Mais ladite passion pâlit totalement auprès de l'engouement ardent qu'à pour la science p. ex. Mirza-Kassem, un personnage de *L'Illustre Magicien*¹⁸⁰. Laudon, malgré les leçons de Nore, semble garder quelque chose de son *élégance* originelle¹⁸¹ ; on commence, au fur et à mesure, à douter de sa capacité de s'enthousiasmer vraiment, de se donner corps et âme. Le seul amour de sa vie¹⁸² – Lucie de Gennevilliers – se révèle être un faux amour¹⁸³ que Laudon abandonne sans le moindre regret¹⁸⁴.

Le cas de Candeuil est complètement différent. Nous l'étudierons en détail dans un chapitre spécial.

4) L'amour et les vertus arianes

« L'amour a bien des formes¹⁸⁵, » écrit Gobineau dans *Les Pléiades*¹⁸⁶. Il précise par la suite : « il peut être calme, il peut être ivre ; il peut s'adresser au cœur, il peut ne tenir compte que de la beauté ;

¹⁷⁹ « Le jugement assez froid de Laudon, son imagination chercheuse et contenue, sa sensibilité vraie mais peu portée aux extravagances, son esprit d'examen, étaient des bases sur lesquelles la passion scientifique trouvait à se mettre à l'aise. » (*Œuvres III*, p. 268).

¹⁸⁰ « Je ne sais pas si l'amour passionné peut jamais accepter qu'une autre passion soit pour lui une digne rivale ; mais, s'il en est une à laquelle il soit disposé à accorder, ou du moins à laisser prendre ce titre sans s'indigner par trop, il semble que ce doit être celle-là même qui étreignait Kassem dans ses bras convulsifs. Exaltation pour exaltation, frénésie pour frénésie, celle de l'une vaut celle de l'autre ; il y a, de part et d'autre, autant d'abnégation, autant de discernement, peut-être autant d'aveuglement ; et si l'amour peut se vanter d'emporter au-dessus des vulgarités de la terre l'âme qu'il transporte dans les plaines azurées du désir, sa rivale, celle-là précisément qui tenait l'âme de Kassem en même temps que l'amour, a le droit de répondre d'une manière assurée qu'elle n'exerce pas un pouvoir dirigé vers des buts moins sublimes. » (*Œuvres III*, p. 395).

¹⁸¹ « La vie élégante ne donne pas seulement à l'intelligence cette netteté, cette précision, cette sûreté de jugement dont les gens du monde ont seuls l'usage, elle fournit surtout les moyens d'apprécier les choses à leur valeur véritable et de ne rien surfaire. C'est par là qu'on ôte aux passions ce qu'elles ont d'aveugle et d'entraînant. » (*Œuvres III*, p. 70).

¹⁸² « De bonne foi, je n'ai jamais aimé que Lucie. » (*Œuvres III*, p. 7).

¹⁸³ « Ses yeux n'étaient plus les mêmes. Décidément, il trouvait Lucie froide et composée, il la devinait despotique, il ne lui trouvait plus cette douceur, cette bonté dont il s'était tant infatué autrefois... [...] Chaque jour, chaque heure, chaque observation enlevait quelque chose à l'auréole dont Laudon avait enveloppé Lucie. » (*Œuvres III*, p. 241).

¹⁸⁴ « Lorsque après avoir vécu avec ce dernier et s'être laissé gagner à ses opinions et à celles du prince, il avait éprouvé que Lucie ne correspondait plus à ce qu'il admirait, il s'était éloigné d'elle, sans regret, n'ayant plus rien qui occupât son imagination et fit marcher son esprit. » (*Œuvres III*, p. 261).

¹⁸⁵ *Œuvres III*, p. 252.

¹⁸⁶ Dans *Les Conseils de Rabelais* : « Je vous entends [...] ; mais, de votre côté, n'avez-vous jamais entendu dire ou connu par expérience personnelle qu'il est des amours d'espèces bien différentes ? » (*Mademoiselle Irnois, Adélaïde et autres nouvelles*, p. 117).

quelquefois, c'est un sentiment solide et sérieux ; mais quand vient un caprice, tout est troublé : il devient tempête¹⁸⁷. » En effet, le roman offre une belle palette de diverses formes de l'amour que les personnages s'appliqueront à distinguer¹⁸⁸. Comme le remarque P.-L. Rey¹⁸⁹, les Pléiades ne se contentent pas de démêler si elles aiment¹⁹⁰, elles tâcheront de caractériser la nature du sentiment qu'elles éprouvent¹⁹¹ et par là préciser la catégorie à laquelle il appartient¹⁹².

Une forme d'amour échappe, malgré le souci évident de complexité, à l'analyse rigoureuse des personnages et du narrateur. L'amour charnel. Les attraites des sens n'ont quasi aucune importance, le contact physique des amants n'est pas évoqué¹⁹³ : « L'amour des Pléiades est un pur sentiment par lequel on s'élève, comme dans l'Astrée, sans qu'une basse espérance vous anime¹⁹⁴. »

D'où vient ce refus catégorique de Gobineau de parler de la sensualité, des plaisirs amoureux ? Rey croit en trouver les racines dans l'obsession de la décadence de l'humanité qui hante l'auteur : c'est en effet le contact sexuel qu'on trouve à l'origine du métissage des races. Les Ariens, peu enclins à se mélanger avec les tribus étrangères, finissent par succomber à la séduction physique des races inférieures. L'amour phy-

¹⁸⁷ *Œuvres III*, p. 252.

¹⁸⁸ « Un attrait n'est pas une passion, un attendrissement n'est pas une attache [...]. » (*Œuvres III*, p. 259).

¹⁸⁹ « La conquête de la lucidité permet aux personnages de Gobineau non seulement de démêler s'ils aiment, mais de définir la qualité d'amour qu'ils éprouvent. » (Rey, op. cit., p. 309).

¹⁹⁰ Ce premier pas déjà s'avère difficile pour Laudon qui vit longtemps dans l'illusion d'aimer.

¹⁹¹ « Contemplez-vous. Interrogez franchement vos sentiments, vos mobiles, et demandez-vous ce que signifie votre passion. Etes-vous certain qu'il ne s'y mêle pas quelque dose de vanité ? » (*Œuvres III*, p. 177).

¹⁹² « Je n'avais jamais aimé personne, car je ne saurais plus appeler de ce mot, maintenant que je sais trop bien ce que c'est, la sympathie, l'entraînement qui ont pu me porter vers telle ou telle femme. » (*Œuvres III*, p. 176).

¹⁹³ Dans la scène la plus érotique du roman, ce sont les yeux des amants qui s'embrassent : « Le sang bourdonnait dans mes oreilles ; si j'avais voulu me lever, je n'aurais pu ; toutes mes forces s'étaient enfuies dans mon cœur, abandonnant mes membres. Ce que je sais, c'est que je la regardais et elle me regardait aussi ; je ne pourrais dire à quel moment nos yeux se rencontrèrent ; mais ce que je sais trop, c'est qu'une fois réunis, ils se saisirent, ils s'embrassèrent, ils ne se séparèrent plus ! C'était à la fois un bonheur vif et une douleur poignante ; j'étais pris par les yeux, comme peut l'être, par les pieds, un animal pris dans un piège ; seulement, je ne voulais pas me dégager, et je tombai brisé et meurtri [...]. » (*Œuvres III*, p. 54).

¹⁹⁴ Rey, op. cit., p. 337.

sique devient alors le symbole même de la dégénération, de la décadence, de la mort¹⁹⁵.

L'union charnelle, cependant, si elle n'est pas explicitement évoquée par le narrateur, est du moins sous-entendue par le contexte : un enfant naît de l'amour de Jean-Théodore et d'Aurore. De même, le narrateur n'omet pas de mentionner la progéniture en imaginant l'avenir de Harriet¹⁹⁶.

Ce ne sont donc pas les rapports sexuels en tant que tels qui sont récusés ; la procréation ne concourt pas forcément à la décadence, elle peut également servir à la (re)production des fils de roi. Ce que Gobineau évite de peindre, paraît-il, c'est le plaisir que le contact physique peut procurer.

Le matérialisme brut qui, selon Gobineau, caractérise les noirs, que les instincts pousseraient irrésistiblement à dévorer, consommer, jouir¹⁹⁷, se trouve à l'opposé de l'idéalisme des Arians. Les fils de roi ne se soucient point de l'argent, pourquoi devraient-ils rechercher le plaisir sexuel ? Leurs aspirations sont autrement sublimes ; Laudon, la Pléiade la moins accomplie, finira par se consacrer à la science.

On remarquera, chez Gobineau, une dichotomie nettement tranchée, qui oppose *matière* et *esprit*. Cette opposition peu originale s'opère sur le même critère qui servira à Gobineau pour délimiter les catégories des hommes. D'un côté, il y aura les *fils de roi*, qui consacreront leurs efforts à cultiver leurs qualités morales, de l'autre côté, nous trouverons la masse des *brutes*, un monde d'*insectes* qui « ne veut plus de livres, ni de musique, ni de tableaux, et substitue à tout la pomme de terre, le bœuf saignant et le vin bleu¹⁹⁸. »

¹⁹⁵ « D'une certaine façon, nous mourons parce que nous aimons. » (Rey, op. cit., p. 338).

¹⁹⁶ « Qu'elle soit bénie, elle, et que son mari et ses enfants le soient de même ! » (*Œuvres III*, p. 260).

¹⁹⁷ « Ce que [le nègre] souhaite, c'est manger, manger avec excès, avec fureur ; il n'y a pas de répugnante charogne indigne de s'engloutir dans son estomac. Il en est de même pour les odeurs, et sa sensualité s'accommode non seulement des plus grossières, mais des plus odieuses. » (*Œuvres I*, p. 340).

¹⁹⁸ « Je ne perçois, en effet, qu'un monde d'insectes de différentes espèces et de tailles diverses, armés de scies, de pinces, de tarières et d'autres instruments de ruine, attachés à jeter à terre mœurs, droits, lois, coutumes, ce que j'ai respecté, ce que j'ai aimé ; un monde qui brûle les villes, abat les cathédrales, ne veut plus de livres, ni de musique, ni de tableaux, et substitue à tout la pomme de terre, le bœuf saignant et le vin bleu. » (*Œuvres III*, p. 18-19).

Il est significatif que Gobineau, pour désigner la catégorie inférieure des hommes, a recours à des termes qui relèvent du monde des animaux – *brutes, insectes, vermine, reptiles*¹⁹⁹. Dans l'*Essai*, le même procédé était employé par l'auteur, et dans le même but : reconnaître chez les noirs des traits d'animalité bien prononcés²⁰⁰, c'est les rabaisser en les reléguant dans une catégorie qui n'a que peu à voir avec les hommes. Apparentés aux animaux, les noirs – et les *brutes* – se verront dénier l'humanité²⁰¹ et, partant, toutes les qualités et sentiments nobles. Il ne leur restera que les besoins primaires et les instincts, dont l'instinct sexuel ; le sexe est alors la seule forme de l'amour dont ils sont susceptibles²⁰².

Les brutes sont donc considérées à l'égal des animaux, comme des animaux. Corollaire d'une telle approche : les représentants de cette catégorie sont dits dépourvus d'intelligence, de responsabilité et d'âme : « En ce qui me concerne, prêtez-moi pour un instant les foudres de Jupiter ; je n'anéantirai que ce qu'il faudra de la masse irresponsable des brutes. Elle n'est pas faite pour rien discerner ; je ne lui reconnais pas d'âme, et ce n'est pas sa faute quand on ne la contient pas²⁰³. »

5) La notion de l'âme chez Gobineau

Les fils de roi sont les seules créatures dotées d'une âme – c'est-à-dire les seuls vrais humains. Les autres n'ont d'homme que l'apparence :

¹⁹⁹ « Non, une telle bande ne mérite pas de vivre ; non, cette vermine coassante ne peut exister et laisser le monde vivre ordonné à côté d'elle. Les époques grandioses et florissantes furent celles où de pareils reptiles ne rampaient pas sur les marches du pouvoir. » (*Œuvres III*, p. 19).

²⁰⁰ « La variété mélanienne est la plus humble et gît au bas de l'échelle. Le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée, dès l'instant de la conception. Elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. » (*Œuvres I*, p. 339).

²⁰¹ Lanza n'agrée le terme *hommes* qu'avec une restriction sous-entendue : « Vous avez raison, sans doute, Nore ; je ne saurais m'intéresser à la masse de ce qui s'appelle hommes. » (*Œuvres III*, p. 19. C'est nous qui soulignons). Lui, il préfère employer des termes plus généraux : « Je suppose que, dans le plan de la création, ces créatures ont une utilité [...]. » (*Œuvres III*, p. 19. C'est nous qui soulignons). Quant à Nore, il utilise d'emblée des termes animaliers.

²⁰² Rappelons ce que remarque Stendhal au sujet des sauvages dans son fameux traité *De l'amour* : « L'amour est le miracle de la civilisation. On ne trouve qu'un amour physique et des plus grossiers chez les peuples sauvages ou trop barbares [...]. » (STENDHAL. *De l'amour*. Paris: Garnier – Flammarion, 1965, p. 86).

²⁰³ *Œuvres III*, p. 19.

ce sont des *anthropoïdes*²⁰⁴. Ce dernier terme recouvre chez Gobineau plusieurs catégories des êtres. Jusqu'ici, nous n'avons parlé que des brutes ; entre les brutes et les fils de roi – qui sont les deux extrêmes de l'échelle – il existe pourtant bien des catégories intermédiaires qui diffèrent, l'une de l'autre, par le degré d'intelligence que leurs représentants accusent. Les Pléiades ne sont pas les seules à être aptes à lancer des projets, à les réaliser en surmontant des obstacles les plus divers : Henry de Gennevilliers, par exemple, *maire de son village*²⁰⁵, homme engagé qui *passa sa vie à chercher la solution des problèmes sociaux, s'inquiète des statistiques, d'économie politique, d'institutions charitables*²⁰⁶, ce Gennevilliers qui *organise des sociétés d'ouvriers pour l'instruction des basses classes, favorise les lavoirs, les ouvriers et les caisses d'épargne*²⁰⁷ est, sans aucun doute, un homme intelligent. En tant que tel, il a, nonobstant, une chose en commun avec les brutes qui *ne sont faites pour rien discerner* : lui non plus, il n'a pas d'âme.

L'intelligence, l'acuité de l'esprit et la justesse de l'observation, tout prises qu'elles soient par Gobineau, ne sont pas, à elles seules, le signe distinctif des Pléiades. La différence essentielle réside en âme. Aussi nous paraît-il de première importance de bien circonscrire la conception gobinienne de l'âme. Sans cela, notre caractéristique des Pléiades en tant que types littéraires et humains resterait vague et incomplète.

La tâche serait facile, si, dans *Les Pléiades*, l'auteur nous proposait une définition de ce terme. Or, rien de tel, paraît-il²⁰⁸. Faute de disposer d'une définition, nous prendrons pour le point de départ la distinction déjà mentionnée entre l'intelligence et la possession d'une âme – à force de comparer, d'un côté, les créatures intelligentes mais dépourvues d'âme et, de l'autre, un personnage qui, dénué complètement de capacité réflexive, domine son entourage par la seule vertu d'avoir une âme,

²⁰⁴ Gobineau caractérise ainsi les « sans-âme » dans une lettre adressée à sa sœur : « Quant à reconnaître une âme à tous ces messieurs auxquels j'ai affaire, le prince Ernest, Symphorien Franier et les Gennevilliers, jamais de la vie, compte là-dessus. Je t'accorderai scientifiquement que ce sont des anthropoïdes, des hommes jamais. » (Lettre du 2 juin 1874. *Correspondance*, p. 128-129).

²⁰⁵ *Œuvres III*, p. 137.

²⁰⁶ *Œuvres III*, p. 136.

²⁰⁷ *Œuvres III*, p. 136.

²⁰⁸ Nous nous appuyons ici sur l'étude de l'ensemble des occurrences des mots *âme* et *âmes* dans le roman. La liste exhaustive des occurrences de ces expressions peut aisément être établie moyennant une recherche textuelle effectuée par l'intermédiaire du logiciel proposé par le site du FRANTEXT.

peut-être arriverons-nous à discerner les contours du concept qui nous intéresse.

Henry de Gennevilliers peut bien servir de prototype de la première catégorie, quant à la seconde, il faudra remonter, dans l'œuvre de Gobi-neau, pour trouver un représentant idéal : nous prendrons pour parangon mademoiselle Irnois.

Emmelina Irnois, qui n'est qu'une pauvre infirme quasi idiote qui ne réfléchit jamais à rien²⁰⁹, est un être qui a une âme. Elle ne l'avait cependant pas toujours : c'est l'amour qui la lui donne :

[...] même l'amour ne pouvait pas se vanter de lui donner de l'esprit. Il ne lui ap-
prit ni la ruse ni la réflexion ; mais il lui découvrit [...] le secret d'avoir une volonté,
celui de désirer quelque chose, celui de trouver en elle-même un ardent plaisir. Non, ce
ne fut pas de l'esprit que l'Amour lui donna. [...] Il lui donna une âme²¹⁰.

Ainsi, l'*âme* est mise en rapport avec l'*amour* – et avec la *volonté*, le *fait de désirer*, le sentiment d'un *plaisir ardent*.

Gennevilliers, pour son compte, vit avec sa femme dans une union tranquille exempte d'amour :

[...] on se tromperait si l'on allait croire qu'il existât ici de l'amour. Jamais rien de
semblable ne s'était montré chez eux, ni avant ni depuis leur mariage. [...] Les deux é-
poux ne se gênaient pas ; ils ne se taquinaient pas. [...] La passion, l'empportement, le
trop en quoi que ce fût, on ne savait ce que c'était dans cette vertueuse maison, et l'a-
mour c'est du trop²¹¹ !

Cette vie simple – et ennuyeuse²¹² – ne rend pas les Gennevilliers heu-
reux, mais ils s'y accoutument. Lucie, il est vrai, souffre de la monotonie
de l'existence qu'elle mène²¹³, mais elle n' imagine rien de meilleur. Et
elle a peut-être raison de n'espérer rien au-dessus de ce qu'elle vit : elle

²⁰⁹ Contrairement aux Pléiades, Irnois ne s'appliquera pas à *se considérer, se consulter, se diriger, se réfléchir* : « Emmelina ne cherchait en aucune façon à se rendre compte du comment et du pourquoi de ce qui se passait en elle. » (*Œuvres I*, p. 115).

²¹⁰ *Œuvres I*, p. 115.

²¹¹ *Œuvres III*, p. 137-138.

²¹² « En revanche, il faut aussi l'avouer, on s'ennuyait quelquefois. Ordinairement, on languissait [...]. » (*Œuvres III*, p. 138).

²¹³ « Comme les femmes ont un sentiment plus délicat que leurs époux, elles subissent plus complètement aussi les conséquences de cette situation. Lucie s'ennuyait donc spécialement, et, sans y rien comprendre, souffrait du vide dans lequel elle était plongée. » (*Œuvres III*, p. 139).

n'est pas, paraît-il, susceptible de ressentir une vraie passion, un sentiment authentique, sincère et profond²¹⁴.

« Quelque chose de fort et de bruyant doit être mêlé à la vie, si l'on veut qu'elle ne devienne pas atone²¹⁵. » Alors que l'amour assaillit littéralement non seulement Emmelina, mais aussi Jean-Théodore, Candeuil, Conrad ou Don Pierre de Luna, les écrase²¹⁶, les entraîne jusqu'au bord de la folie²¹⁷, les Gennevilliers ne seront jamais touchés par quoi que ce soit. La terre pourrait, voudrait-on dire, trembler sous leurs pieds, ils n'en seraient pas dérangés : ils n'ont pas d'âme dont les fibres en transmettraient les vibrations²¹⁸.

L'amour a donné à Irnois une *âme* ; en tombant amoureuse, Emmelina s'est découvert le secret de *vouloir* quelque chose.

Les Gennevilliers, qui comptent parmi les « sans-âme », n'aiment pas, et ne désirent pas. A la rigueur, on peut dire qu'ils *veulent sans vouloir*²¹⁹. Ils adaptent leurs rêves à la réalité et, surtout, savent renoncer à ce qui s'avère inatteignable. Ainsi, ils n'ont que de *petits désirs* – ni trop élevés, ni trop ardents. Leur idée du bonheur se limite à une vie comode, que rien ne dérange. Ils tournent toutes leurs pensées à ce qui sert, à ce qui est utile. L'emportement, l'enthousiasme leur sont parfaitement inconnus. En cela, ils rappellent, à celui qui a lu l'*Essai*, la race jaune, que Gobineau y a caractérisée en les termes suivants :

Des désirs faibles, une volonté plutôt obstinée qu'extrême [...]. En toutes choses, tendances à la médiocrité ; compréhension assez facile de ce qui n'est ni trop élevé ni trop profond ; amour de l'utile [...]. Les jaunes sont des gens pratiques dans le sens étroit du mot. Ils ne rêvent pas, [...] mais sont capables d'apprécier et d'adopter ce qui

²¹⁴ « Elle n'éprouvait d'enthousiasme pour rien et n'admettait guère un pareil état de l'âme. » (*Œuvres III*, p. 139. C'est nous qui soulignons).

²¹⁵ *Œuvres III*, p. 138.

²¹⁶ « Je n'estimais pas beaucoup l'amour, je l'avoue, et le regardais même comme une de ces faiblesses auxquelles on a tort de céder ; j'appelais lâches ceux qui le font. Peut-être n'avais-je pas tort ; seulement ceux que j'appelais les lâches, je les méprisais. Maintenant, le lâche par excellence, c'est moi, et je me plains profondément, et ne me méprise pas plus pour ma prostration, que je ne ferais un pauvre homme tombé écrasé sous le poids d'une roche. » (*Œuvres III*, p. 176).

²¹⁷ « Qu'est-ce que je fais ? qu'est-ce que je pense ? mon Dieu ! qu'est-ce que je veux ? [...] Où suis-je ? Suis-je moi-même ? Suis-je fou ? [...] Non ! je suis malade, j'ai la fièvre, j'ai des visions. » (*Œuvres III*, p. 180).

²¹⁸ L'âme se compose, bien entendu, de fibres : « Son âme, si souvent martyrisée, ne conservait pas une seule fibre qui vibrât encore [...]. » (*Œuvres III*, p. 153).

²¹⁹ « Il ne croyait pas précisément ces choses-là crûment [...]. Il les espérait, il y travaillait, il y tendait ; c'est encore un mot moderne pour exprimer qu'on veut une chose sans la vouloir, parce qu'elle est impossible. » (*Œuvres III*, p. 136).

sert. Leurs désirs se bornent à vivre le plus doucement et le plus commodément possible. [...] C'est une populace et une petite bourgeoisie que tout civilisateur désirerait choisir pour base de sa société ; ce n'est cependant pas de quoi créer cette société ni lui donner du nerf, de la beauté et de l'action²²⁰.

Les Pléiades se profilent comme l'antithèse de ce type : elles seront, toutes, prises d'une passion qui les dévorera ; elles ne savent ni renoncer à ce qu'elles ont voulu une fois²²¹, ni modérer une flamme qui les consume²²².

Leur humanité, symbolisée par l'*âme*, se définit, maintenant, nous pouvons le dire, justement par cette aptitude à éprouver une passion, un sentiment profond et authentique. *Avoir une âme* veut dire, pour Gobineau, *avoir une volonté*.

Si les noirs (sur le compte desquels Gobineau n'omet pas, dans *l'Essai*, de remarquer qu'*ils rappellent le singe*²²³ et que *certain anthropologues* leur attribuent une origine différente de celle des blancs ou des jaunes²²⁴) dissemblent en quelque chose des brutes – et ressemblent, alors, aux humains – c'est précisément en l'intensité de leurs *désirs*, en la puissance de leur *volonté* :

Ce n'est cependant pas une brute pure et simple, que ce nègre [...]. Si ces facultés pensantes sont médiocres ou même nulles, il possède dans le désir, et par suite dans la volonté, une intensité souvent terrible²²⁵.

Les sentiments, les passions, l'enthousiasme sont présentés comme autant des traits typiquement, voire exclusivement humains également par Nore. Les Français, qui, selon lui, se sont posé pour objectif de com-

²²⁰ *Œuvres I*, p. 340-341.

²²¹ Nore se déclare « incapable de renoncer à ce [qu'il a] voulu une fois, d'abandonner la poursuite de ce [qu'il a] désiré [...] ». (*Œuvres III*, p. 131).

²²² Candeuil, il est vrai, préconise la sobriété émotionnelle. (« Si j'ai un conseil à te donner, ferme ton cœur. [...] il faut le traiter comme ces sources turbulentes sourdant aux pieds des puissantes montagnes. Tant qu'on les laisse libres, elles ne font guère que du mal. » *Œuvres III*, p. 264). Il le fait, cependant, en homme qui se montre incapable de suivre ses propres conseils : ne mourra-t-il pas « pour avoir voulu trop bien une seule chose, et toujours cette chose, et rien que cette chose, devant l'évidente impuissance de l'obtenir jamais » ? (*Œuvres III*, p. 270).

²²³ *Œuvres I*, p. 241.

²²⁴ « Rien donc qui semble plus raisonnable que de déclarer les familles dont l'humanité se compose aussi étrangères l'une à l'autre, que le sont, entre eux, les animaux d'espèces différentes. » (*Œuvres I*, p. 242).

²²⁵ *Œuvres I*, p. 339-340.

battre les grandes passions – tâche dans laquelle ils remportent de beaux succès – , finissent par se changer en une sorte de robots :

Je remarque que le grand pivot de l'existence française roule sur la peur d'être attrapé ; attrapé par les hommes, attrapé par les sentiments, attrapé par les passions. En un mot, vous voulez tous être de subtils personnages auxquels personne ni rien au monde ne saurait en faire accroire. A cet effet, vous trouvez fort à propos d'enlever à l'enfance sa candeur, à la jeunesse sa confiance, à l'âge fait son enthousiasme, et comme, naturellement, étant gens d'esprit et d'exécution, vous réussissez dans la tâche que vous avez entreprise, tout ce qui est humain dans votre âme se trouve arraché, flétri ou mutilé, et fait place à une sorte de sagesse en métal de composition dont on ne saurait dire au juste si c'est de l'alfénide ou du similor²²⁶.

Le fait de ne pas être sujet aux désirs, de ne pas être pris d'une passion quelconque, de ne devenir jamais esclave d'aucune obsession, a, en soi, quelque chose d'effrayant, de pervers. Les stoïciens même, dont la philosophie consistait à guérir l'homme de ses passions, ne manquaient pas d'établir une distinction entre l'absence des passions, synonyme de la sagesse, et *la mauvaise absence des passions, que nous rencontrons chez l'homme dur que rien ne touche*²²⁷.

Pour Gobineau, il n'y a qu'une seule sorte d'*absence de passion* : celle d'un homme dur. Celle d'un homme stérile. Tonska, pour pouvoir aspirer au titre de Pléiade, doit d'abord se découvrir la capacité d'aimer. Tant que ses passions ne marchent pas²²⁸, elle n'a qu'une âme qui est, en quelque sorte, « hors d'usage ».

6) Le faux stoïcisme des Pléiades

De même qu'il n'y a, pour Gobineau, qu'une sorte d'*absence de passion*, de même il n'est pour lui qu'une sorte de *passion* : passion a-

²²⁶ *Œuvres III*, p. 78.

²²⁷ « [Les Stoïciens] disent que le sage est sans passion parce qu'il est exempt de toute chute, cette absence de passion diffère de la mauvaise absence de passion que nous rencontrons chez l'homme dur que rien ne touche. » (Diogène Laërce, VII/117, traduit et cité par J. Brun dans BRUN, J. *Les Stoïciens*. Paris : PUF, 1966, p. 109).

²²⁸ « Vous êtes loin [...] d'être une personne ordinaire ; vous êtes une personne stérile. Les grandes qualités dont votre âme est pourvue ressemblent à ce prince des *Mille et Une Nuits*, homme jusqu'à la ceinture, et de là, marbre jusqu'aux pieds. Il était donc incapable de marcher ! Vos passions ne marchent pas. Je le répète, vous n'aimerez jamais personne et n'aurez jamais que des débuts. » (*Œuvres III*, p. 168).

moureuse. Dédaignant la gloire, le pouvoir et l'argent²²⁹, les différentes Pléiades s'accommodent relativement bien avec la pauvreté (c'est le cas de Harriet) ou l'impossibilité de réaliser leurs ambitions politiques (Jean-Théodore). En revanche, elles pâtiront (Harriet, Jean-Théodore) voire mourront (Candeuil) faute d'amour heureux.

De tous les exemples proposés par Gobineau, c'est sans doute Candeuil qui illustre le mieux cette règle : se méfiant d'abord, à défaut d'expérience propre, d'accorder à l'amour une place privilégiée, il espère s'en passer. Comme il a vécu, jusqu'alors, en solitude, rien ne changera pour lui. Du moins, c'est ce qu'il croit :

L'amour d'une femme m'aurait peut-être tenu lieu de ce qui me manque. Il est possible que le mysticisme d'un attachement dévoué remplace tout, tienne lieu de tout, et comble tous les vides. Je ne le saurai jamais. Vous ne pouvez pas m'aimer, et même vous ne pouvez pas aimer. Je ne me suis jamais senti amoureux que de vous ; mais le marbre, le marbre, voilà le grand obstacle ! L'écarter, le briser m'est impossible ! Je ne saurais m'abuser là-dessus. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudrait en revenir à l'abandon, à la solitude où je suis aujourd'hui ; vous conviendrez qu'un tel voyage à reculons n'est pas à commencer²³⁰ !

Or, il se trompe cruellement quand il croit qu'une vie sans amour, pour celui qui en est susceptible – et l'a déjà ressenti –, est possible. Ayant renoncé à l'amour de Tonska, le seul bonheur potentiel de sa vie, il meurt après avoir langui longuement.

Nous avons employé le verbe *renoncer*. Il convient de préciser ce que nous entendons par ce terme. Distinguons d'abord deux acceptions que ce mot peut prendre²³¹ : ou bien *renoncer* veut dire *ne plus espérer*, *ne plus compter sur*, ou bien il est synonyme de *ne plus vouloir*. Il est essentiel de faire la distinction : sans elle, il nous serait impossible de comprendre la souffrance de Candeuil.

Candeuil, jugeant Tonska incapable de ressentir de l'amour pour quiconque²³², se décide à partir pour toujours. Sophie n'arrive pas à le dissuader de son plan ; il est profondément convaincu du bien-fondé de sa

²²⁹ Candeuil l'exprimera clairement : « Ma fortune, je ne sais qu'en faire. » (*Œuvres III*, p. 170).

²³⁰ *Œuvres III*, p. 169.

²³¹ Confer, par exemple, *Le Trésor de la langue française*.

²³² « Vous ne pouvez pas m'aimer, et même vous ne pouvez pas aimer. » (*Œuvres III*, p. 169).

résolution. C'est pourquoi il rejette la proposition de Tonska de rester auprès d'elle, pendant un certain temps, à titre d'épreuve :

Je n'ai pas besoin d'épreuve, répondit-il, je sais ce qu'il faut savoir, et j'aurais tort de ne pas m'y tenir. En admettant, permettez-moi de vous le remontrer, que de certains sentiments féminins, mis en jeu par ce que ma situation peut avoir d'insolite, me rendissent assez intéressant pour vous porter à des impressions favorables, rien ne durerait et je deviendrais bientôt trop malheureux²³³.

Il fuit la femme aimée pour s'épargner une souffrance qui serait inutile. N'ayant, selon lui, *aucun espoir* de gagner le cœur de Tonska, il part pour Wilna. Il envisage d'y vivre tranquille, en solitude, loin de tout, se passant de tout²³⁴. Quelle naïveté !

Il ne se passera pas de Tonska, qu'il n'a jamais cessé d'aimer. L'évidence de l'impossibilité d'arriver jamais au but à amené Candeuil à arrêter de déployer tout effort qui l'en rapprochât ; elle n'a pas étouffé le désir.

Ainsi, *renoncer* veut dire, dans le cas de Candeuil, uniquement *ne plus espérer*. Il ne cessera jamais de désirer, d'aimer, de vouloir ; ses ultimes paroles le prouvent bien : « Que veux-tu, lui dit tendrement Laudon en se penchant sur lui. - Sophie », murmura-t-il, et il expira²³⁵. »

Et, pour rassurer le lecteur hésitant, Gobineau n'omet pas d'ajouter : « Et voilà comme il mourut, pour avoir voulu trop bien une seule chose, et toujours cette chose, et rien que cette chose, devant l'évidente impuissance de l'obtenir jamais²³⁶. »

L'insistance avec laquelle Gobineau revient sur le fait que Candeuil aime toujours traduit bien l'importance qu'il attachait au caractère inguérissable de cette maladie qu'est l'amour²³⁷. La passion – la vraie – résiste à tout. A la raison, à la volonté²³⁸.

²³³ *Œuvres III*, p. 171.

²³⁴ « Je vivrai tranquille, sans les ennuis des déconvenues, sans les distractions écœurantes des à-peu-près dont je m'éloigne. Je vénère les brahmanes accoutumés à mener leur existence sous les ombrages d'une forêt perdue en se passant de tout. » (*Œuvres III*, p. 171).

²³⁵ *Œuvres III*, p. 270.

²³⁶ *Œuvres III*, p. 270.

²³⁷ En réponse à une lettre de Prokesch-Osten qui dit ne pouvoir que considérer Lanze comme un malade, Gobineau écrira : « Vous prononcez le mot de *maladie* ; c'est parfaitement exact ; un amour comme ceux-là est une maladie, une maladie terrible, telle que les Grecs étonnés l'appelaient *sacrée* et *divine* parce qu'elle était comme incompréhensible, mais c'est la maladie des âmes fortes et la montrer chez les imbéciles,

Avant de quitter Tonska, Candeuil a professé le stoïcisme²³⁹. Il ne suivra jamais vraiment les préceptes des stoïciens. La version du stoïcisme pratiquée par Candeuil tient plus du culte arian de l'honneur que du renoncement stoïcien.

Le stoïcisme se voulait être une philosophie pratique. Il se posait pour objectif de débarrasser l'homme de la souffrance inutile. Les stoïciens s'efforçaient de démontrer à l'homme que les objets de ses passions sont indignes de son attention, car sans valeur réelle²⁴⁰, que ses désirs sont absurdes et insensés, que le seul bien véritable est une vie vertueuse et que le seul moyen de parvenir à la félicité consiste en acquiescement tranquille à l'ordre des choses. Le bonheur se confond, dans la philosophie stoïcienne, avec la sagesse et la piété. En désirant l'impossible ou l'inatteignable, l'homme se révolte contre l'ordre des choses, établi par la Sagesse suprême. Au contraire, le sage, ne remettant pas en question les intentions des dieux, accepte sans souffrir tout ce qui lui arrive et est heureux de pouvoir remplir la destinée qui lui est assignée. Il est en pouvoir de chacun de devenir heureux : ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont. Toutes les passions naissent d'un jugement erroné. C'est pourquoi l'homme, s'il est sage, est capable non pas de les combattre, mais les

c'est ce que l'histoire ne peut pas faire. Je l'ai donnée aux *Pléiades* ; ai-je eu tort ? » (A Prokesch-Osten, 28 avril 1874, lettre citée par Gaulmier dans *Œuvres III*, p. 944).

²³⁸ Le combat entre la passion amoureuse et la volonté est magistralement dépeint dans *L'Illustre Magicien* : Kassem, poursuivi du souvenir de sa bien-aimée, se rappelle les paroles d'un sage pour cuirasser son cœur : « Les passions humaines, ainsi s'était exprimé le sage, ne sont nullement si fortes, ni si dures à briser, que le commun des hommes se l'imagine. Inépuisables dans leur essence, elles n'ont qu'un semblant de puissance, et, quand on met violemment le pied dessus, elles gémissent d'abord, puis se taisent, et, comme des ombres qu'elles sont, finissent bientôt par s'anéantir devant la volonté inexorable. Qui en doute ? Les âmes faibles [...] » (*Œuvres III*, p. 390). C'est cependant l'amour qui sort vainqueur du combat : « Le jeune homme avait beau se débattre, il était pris, il était repris. Il avait cru que ce n'était rien que d'aimer Arynèh et de la quitter. Mais l'amour s'était joué de lui. Il se répétait : « La passion n'est rien : qu'on la regarde en face, et elle tombe ! » Il la regardait bien en face ; elle ne tombait pas ; elle le maîtrisait, et c'était lui qui se sentait faiblir, faiblir, faiblir, et qui se prosternait. Il voulait la chasser ; mais qui était le maître en lui-même ? L'amour ou lui ? C'était l'amour ! » (*Œuvres III*, p. 391-392).

²³⁹ « Je conclus qu'il reste l'homme, et s'il a eu la force de regarder sa propre volonté en face, et de la trouver solide, on est en droit d'affirmer qu'il possède quelque peu. – Et quoi, je vous prie ? – Le stoïcisme. » (*Œuvres III*, p. 169).

²⁴⁰ Les stoïciens, à la différence de Candeuil, *renoncent* dans le sens de *cesser de vouloir* : ayant compris la futilité des choses convoitées, ils ne les désirent plus.

faire tout simplement disparaître. L'amour – une des passions – est ainsi un *désir qui ne trouble pas les sages*²⁴¹.

Candeuil n'est pas un stoïcien : il aime et aimera toujours. La raison n'a pas le moindre empire sur ses sentiments. Face à l'impossible, Candeuil se montrera sage en *reconnaissant* que toute tentative éventuelle d'obtenir ce qu'il veut serait d'avance vouée à l'échec. Mais il ne cesse pas d'aimer Tonska – et par là, déjà, il s'éloigne de l'idéal des stoïciens.

S'il s'éloigne de l'idéal des stoïciens, il se rapproche au contraire de l'idéal de Gobineau. Alors que les stoïciens « condamnent » l'amour, Gobineau le vénère. La passion amoureuse représentant, chez Gobineau, le signe distinctif des êtres d'élite, Candeuil, en cessant d'aimer, se serait exclu de leur nombre.

Candeuil n'est pas sage, il est grand, il est héroïque²⁴².

La grandeur de Candeuil vient de ce qu'il se domine sans cesser de ressentir²⁴³. Son héroïsme consiste à supporter la souffrance sans se plaindre²⁴⁴. Son comportement pourrait être caractérisé par des termes tels que *courage, dignité, honneur*. La souffrance de Candeuil ressemble en effet à l'abnégation douloureuse – et silencieuse - que s'impose Harriet pour l'amour de Nore et en relation avec laquelle justement les termes *dignité* et *honneur* sont évoqués :

Pas un mot, pas un monosyllabe, pas une plainte, pas un geste ne trahirent à aucun moment la torture de la martyre. Elle ne perdit rien de sa *dignité*. [...] C'était une fille saxonne, faite pour vaincre elle-même et les autres, et elle le faisait ; non sans souffrir, sans réclamer, se plaindre en elle-même, sans éprouver la cuisson de tous les piquants

²⁴¹ Diogène Laërce, VII/113, traduit et cité par J. Brun dans BRUN, J. *Les Stoïciens*. Paris : PUF, 1966, p. 99.

²⁴² Le sage ne souffre pas ; Candeuil, héroïque, supporte en souffrant.

²⁴³ « [...] elle prit en estime et presque en vénération cette nature résolue qui parvenait à se dominer sans cesser de ressentir [...] » (*Œuvres III*, p. 172).

²⁴⁴ Le seul acte qui traduit la souffrance de Candeuil est la feuille blanche envoyée à de très rares intervalles à Tonska : « Non, il ne lui écrivit jamais, mais une fois par an, à peu près, à des époques indéterminées, elle recevait une lettre absolument blanche. Elle reconnaissait sur l'adresse l'écriture de l'absent. Elle lui demanda avec supplication de lui expliquer cette fantaisie. Il ne le fit pas. Elle se persuada alors que cette page blanche, envoyée si rarement, était le sacrifice unique que le philosophe accordait à la nature humaine succombante ; elle crut que lorsqu'il était à bout et que la tristesse le dominait, ou, du moins, le gagnait trop, il s'accordait d'une main avare mais pourtant contrainte, le pauvre plaisir de tracer les lettres de son nom. » (*Œuvres III*, p. 172).

de l'imagination en révolte, mais sans faiblir une seconde dans sa résolution de ne pas rendre autrui témoin de ses défaillances²⁴⁵.

Pauvre, pauvre Harriet ! [...] Combien l'amour lui était nécessaire ! Comme il l'eût relevée, consolée, guérie ! Elle l'avait brisé sous les doigts de la raison et de l'honneur²⁴⁶.

C'est cependant dans la correspondance de Gobineau qu'on trouve la formulation la plus claire concernant la *conduite convenable* d'un homme confronté à l'inévitable : « On ne choisit ni son sort ni ses chagrins. Mais on les porte parce que l'honneur est de les porter²⁴⁷, » écrit-il à sa fille.

Il est à remarquer que Gobineau range les chagrins (chagrins en général, non seulement les tourments amoureux !) au nombre des réalités qui ne dépendent pas de nous (on ne les « choisit » pas) – en cela, justement, il s'écarte de l'attitude stoïcienne (« Tout est opinion, et l'opinion dépend de toi. Fais disparaître, quand il te plaît, l'opinion²⁴⁸ »).

Il paraît, en effet, que pour Gobineau, les émotions et la réflexion relèvent de deux sphères différentes et séparées. Les sentiments peuvent, il est vrai, obscurcir, voiler l'esprit²⁴⁹, mais la raison, pour sa part, est incapable d'exercer la moindre prise sur les sentiments. Cette conviction amène Gobineau à douter de ce que la philosophie stoïcienne puisse jamais être mise en pratique avec succès ; dans une lettre adressée à sa sœur, Gobineau parle du stoïcisme sur un ton de persiflage :

Tous les bons auteurs, Marphurius, Corybantus Aureola, Sulpicius Sura et autres, nous apprennent que les stoïciens supprimaient la douleur par cette seule opération qu'ils la niaient. Voilà des gens qui avaient trouvé là un bon moyen, et je suis en admiration qu'ayant reçu une poutre sur la tête de la hauteur de quarante-deux pieds, il leur suffisait de nier l'effet de la multiplication du carré des distances par celui de la pesanteur, de nier la poutre et de nier l'escarbouillement de leur cervelle, pour se porter le mieux du monde et même aller jouer à la fossette, comme l'enfant du Médecin malgré

²⁴⁵ *Œuvres III*, p. 113. C'est nous qui soulignons.

²⁴⁶ *Œuvres III*, p. 114. C'est nous qui soulignons.

²⁴⁷ A Diane, 15 mars 1878, lettre citée par Gaulmier dans *Spectre de Gobineau*, p. 15.

²⁴⁸ Marc-Aurèle: *Pensées*, Livre XII / XXV, traduit et cité par Brun dans *Les Stoïciens*, p. 169.

²⁴⁹ « Il lui entra dans le cœur et dans la tête comme une flamme, et, sur son esprit, il tomba un voile. » *Œuvres III*, p. 179.

lui. Je t'invite fortement (et moi aussi je m'invite !) à nous ranger à une doctrine aussi salubre, et le plus tôt sera le mieux²⁵⁰.

7) De l'espoir

La mort de Candeuil est présentée par le narrateur comme le point ultime, l'aboutissement de sa longue souffrance - il a langui faute d'amour, il meurt pour la même raison.

On se demande cependant pourquoi il meurt alors *précisément* au moment où il reçoit la lettre dans laquelle Tonska lui annonce qu'elle ressent de l'amour pour Conrad. En quoi la situation change-t-elle pour lui ? Il n'a jamais espéré gagner son amour, que lui importe-t-il si elle aime un autre ? Lui, il ne serait jamais aimé de Sophie ; il le savait et la lettre ne lui apprend rien de nouveau là-dessus. *Tout se déroule comme il l'a prévu*²⁵¹.

Sa réaction doit reposer sur d'autres sentiments que la *frustration amoureuse* qui le dévore depuis longtemps.

Si l'annonce de l'engagement de Tonska constituait juste une dernière goutte dans le long processus d'assombrissement, il ne se serait produit, dans le psychisme de Candeuil, aucun choc. Juste un glissement. Il n'aurait fait que descendre une marche de plus sur cet escalier qui mène à l'éteignement total, escalier que Candeuil descend depuis qu'il a *renoncé* à l'amour de Tonska. Il aurait reçu un dernier coup, un coup de grâce qui l'aurait achevé.

Or, la réaction provoquée par la lettre est violente. Ou, plus précisément, il y a, dans sa réaction, un point culminant où Candeuil se met à se frapper la tête. Ce moment est précédé et suivi d'un calme relatif :

Au bout d'un instant, Candeuil mit la lettre sur la table à côté de lui ; immédiatement, il l'attira à lui et la relut de nouveau ; puis il sourit, la plia, la posa à la même place et se leva... Tout à coup il poussa un cri déchirant, ressaisit la lettre une troisième fois, la froissa convulsivement, et se frappant la tête de ses deux mains crispées, serait tombé en arrière si Laudon ne s'était jeté sur lui, ne l'avait embrassé de toute sa force et traîné, plutôt que porté, sur son lit. Le domestique était encore dans la maison ; on

²⁵⁰ Lettre du 8 février 1876. (*Correspondance*, p. 194).

²⁵¹ « [...] tout se déroulera comme Casimir l'avait prévu. » (CAMUS, A. *L'homme révolté*. Paris : Gallimard, 1951, p. 326).

l'envoya chercher en toute hâte le secours [...] et, en attendant, Louis déshabilla Candeuil et le coucha. Celui-ci était comme frappé de mutisme, de stupeur, d'insensibilité [...] ²⁵².

Il est utile de distinguer clairement les trois phases dont sa réaction se compose et qui diffèrent, l'une de l'autre, sensiblement.

La première est plutôt calme. Vient ensuite la deuxième – fiévreuse – qui est suivie de près de la troisième, que caractérisent, au contraire, l'abattement et la consternation.

Il nous paraît légitime de supposer que chaque phase correspond à un sentiment différent. Ainsi, il y aurait non pas un seul sentiment – frustration amoureuse – mais trois sentiments qui se suivraient. Chacun d'eux se manifesterait sous une forme différente :

1. L'amusement d'un sceptique

(Candeuil relit la lettre avec intérêt, mais finit par la déposer avec un sourire sur les lèvres)

2. La rage (liée au regret et au remords)

(Candeuil pousse un cri, froisse la lettre, se frappe la tête)

3. Le désespoir absolu

(Candeuil paraît être frappé de mutisme, de stupeur et d'insensibilité)

Avant de développer notre théorie, signalons que nous nous engageons ici dans les interprétations qui s'éloignent de toutes que nous avons rencontrées chez les différents commentateurs de Gobineau. Ceux-ci adoptent unanimement la version selon laquelle Candeuil dépérit et meurt à défaut d'amour – et faute d'espoir de l'obtenir jamais. On pourrait remarquer que cette interprétation est celle du narrateur lui-même ²⁵³ et pour cela, elle est la seule bonne. Nous sommes pourtant convaincu de pouvoir proposer une interprétation qui serait nouvelle tout en restant fi-

²⁵² *Œuvres III*, p. 269.

²⁵³ « Et voilà comme il mourut, pour avoir voulu trop bien une seule chose, et toujours cette chose, et rien que cette chose, devant l'évidente impuissance de l'obtenir jamais. » (*Œuvres III*, p. 270).

dèle au texte du roman, conforme à la signification que Gobineau voulait lui-même donner à la mort de Candeuil.

Reprenons l'histoire dès le début. Candeuil tombe amoureux de Sophie. Il l'observe, l'étudie, et arrive à la conclusion que cette femme est *incapable d'aimer quiconque*. Il le répète plusieurs fois même²⁵⁴. Il en est intimement persuadé ; comme tel, il refuse de vivre avec Tonska à titre d'essai et part pour Wilna pour *s'épargner une souffrance inutile*.

Tonska, après avoir abandonné Jean-Théodore, sentant le vide de son existence, se décide à *quitter l'impasse où elle s'est engagée*²⁵⁵. « Vous avez prédit juste encore deux fois. Je ne vaud rien, ni pour les autres, ni pour moi-même ; j'ai peur que vous ayez raison jusqu'au bout. Ainsi, jamais je n'aimerais personne [...] ? Je veux lutter pourtant²⁵⁶, » mande-t-elle à Candeuil.

Sophie lutte, l'épreuve est dure, mais elle remporte la victoire : elle aime ! Sans tarder, elle informe Candeuil de son succès : « Quand je vous ai annoncé, il y a trois mois, que j'abandonnerais Conrad et ne pourrais soutenir jusqu'au bout mon dernier essai, je me suis trompée, et vous, vous vous trompiez bien plus encore ! J'ai du cœur et j'aime qui m'aime²⁵⁷. »

Candeuil reçoit la lettre, il la lit. Nous avons déjà cité l'extrait qui décrit sa réaction, il serait inutile de le reproduire ici ; reprenons plutôt le schéma qui nous a servi à exposer ses trois phases successives : nous pouvons maintenant le compléter en attribuant à chaque sentiment sa cause :

1. L'amusement d'un sceptique

(Candeuil relit la lettre avec intérêt, mais finit par la déposer avec un sourire sur les lèvres)

Tonska prétend aimer ; elle se trompe, pense Candeuil. Je *sais* qu'elle ne peut aimer personne.

²⁵⁴ « Je le répète, vous n'aimerez jamais personne et n'aurez jamais que des débuts. » (*Œuvres III*, p. 168).

« Vous ne pouvez pas m'aimer, et même vous ne pouvez pas aimer. » (*Œuvres III*, p. 169).

²⁵⁵ *Œuvres III*, p. 163.

²⁵⁶ *Œuvres III*, p. 163.

²⁵⁷ *Œuvres III*, p. 274.

2. La rage (liée au regret et au remords)

(Candeuil pousse un cri, froisse la lettre, se frappe la tête)

Après avoir réfléchi un instant, Candeuil se rend à l'évidence : Sophie est susceptible d'amour. Trois mois (qu'elle a passés aux côtés de Conrad) sont un temps considérable. Il n'y a plus de doute pour Candeuil : il s'était trompé. Un remords affreux s'empare alors de son être : il aurait pu être heureux, mais, par sa propre faute, il ne le sera jamais²⁵⁸. Il avait voulu éviter une souffrance inutile, c'est le contraire qui est arrivé.

3. Le désespoir absolu

(Candeuil paraît être frappé de mutisme, de stupeur et d'insensibilité)

Candeuil sombre dans un désespoir dont la noirceur est rehaussée par les couleurs lumineuses du bonheur, dont l'image ne cessera de hanter son esprit. En admettant la possibilité d'avoir pu être heureux, Candeuil fait passer, dans son esprit, le bonheur du domaine du rêve, de l'impossible à celui de la réalité, du possible ; le désir n'en a fait que gagner en intensité²⁵⁹. La douleur que suscite la confrontation du bonheur possible et de la souffrance réelle – autrement dit le regret – est insupportable. Mais le pire, c'est le remords. Le pire, c'est la conscience d'être l'unique auteur de son malheur.

Ainsi, selon notre théorie, Candeuil ne meurt pas (seulement) faute d'amour. La vraie cause de son décès est le remords. Cette conclusion nous amène à considérer la destinée du personnage sous une lumière nouvelle. Elle ne se présente plus comme l'expression du pessimisme de Gobineau : *le dévouement vrai et sincère ne parvient pas à sa récompense* (« Voilà ce qu'on reçoit quand on donne trop²⁶⁰ »). Elle invite, au contraire, à l'action, aux efforts. Le message est optimiste, positif. Il faut

²⁵⁸ Candeuil ne peut pas désormais songer à séduire Tonska : elle appartient à Lanze. Une Pléiade ne chercherait jamais à voler ce qui appartient à autrui – rappelons que Aurore interdit à Jean-Théodore de divorcer.

²⁵⁹ C'est, d'ailleurs, pour cette raison que Candeuil a refusé d'essayer de vivre avec Tonska : accepter, fût-ce pour un seul moment, la possibilité qu'elle l'aime, c'est lâcher bride à sa propre passion.

²⁶⁰ *Œuvres III*, p. 274.

espérer, il faut croire. Et même quand on ne croit pas, il faut persévérer dans ses efforts, se raffermir, tenir. L'impossibilité d'arriver au but, si évidente qu'elle nous semble, peut n'être qu'une illusion.

On souffre, on dépérit quand, malgré tout effort, en dépit de tous les sacrifices, on ne parvient pas au but ; mais on *meurt* quand on constate qu'on n'y est pas arrivé par sa propre faute, n'ayant même pas essayé.

Il paraît, d'ailleurs, que, dans l'univers des *Pléiades*, chaque effort trouve, tôt ou tard, sa récompense ; Don Pierre et Jean-Théodore offrent chacun une démonstration émouvante de la règle.

Candeuil, homme qui ne croit pas, qui n'espère pas, n'a confiance ni en soi ni en autrui (Tonska), n'est pas seulement le personnage le plus malheureux du roman – il est le seul à ne pas parvenir au bonheur. Dans *Les Pléiades*, Gobineau nous montre que le bonheur se conquiert, et que c'est souvent l'espoir qui nous donne les moyens de continuer le combat quand nos forces commencent à nous abandonner.

Harriet exprime d'une manière particulièrement succincte ce que le roman nous apprend en narrant les destins des différentes Pléiades :

Pour aimer, il faut quelque espérance, comme la piété religieuse ne va pas sans la foi. Espérez ! je vous le proteste, moi, parce que j'en suis certaine : si vous êtes bien résolu, la grâce même de votre résolution vous conseille d'espérer !

- Quoi ? dit Conrad.

- Je ne sais pas quoi, mais espérez²⁶¹ !

²⁶¹ *Œuvres III*, p. 178.

CONCLUSION

Les Pléiades sont des êtres exceptionnels ; exceptionnels dans le sens positif du terme. Leur spécificité – et, partant, leur supériorité – peuvent être définies sur trois plans.

Sur le plan racial, d'abord, les Pléiades se distinguent par un patrimoine « génétique » particulier. Dans un monde où, en raison d'un métissage poussé, l'humanité sombre dans une médiocrité générale, le sang arian élèverait naturellement les fils de roi au-dessus du reste des mortels.

Sur le plan social, ensuite, l'opposition entre les Pléiades et *la masse de ce qui s'appelle hommes* se situe au niveau de la conscience. Les Pléiades, dotées d'une liberté d'esprit, savent jeter un regard critique sur la société. Seuls susceptibles d'une vraie réflexion autonome, seuls aptes à s'analyser, s'étudier, se réfléchir, les fils de roi s'avèrent être les seuls à se profiler et, surtout, à se concevoir, comme individus. Chaque Pléiade établit sa propre échelle de valeurs, suit ses propres préceptes, formule ses propres désirs, cherche à réaliser ses propres rêves. Les membres ordinaires de la société, par contre, forment une foule uniforme de créatures parfaitement interchangeables qui vivent toutes suivant les mêmes schémas.

Sur le plan émotionnel, enfin, les fils de roi se caractérisent par leur capacité d'éprouver un sentiment authentique, sincère, intense, profond et durable. Les Pléiades sont, avant tout, des êtres passionnés.

Les trois plans sur lesquels nous nous sommes mis, dans le présent travail, à comparer les Pléiades avec les « non-Pléiades », ne représentent pas trois couches séparées et indépendantes. Nous pouvons considérer la caractéristique raciale des fils de roi comme la couche de base, sur laquelle se superpose, d'abord, l'indépendance intellectuelle, puis, la sensibilité.

La liberté d'esprit est, en effet, présentée, dans le roman, comme un des privilèges des nobles :

L'indépendance de mon esprit, la liberté la plus absolue dans mes opinions sont des privilèges inébranlables de ma noble origine ; le Ciel me les a conférés dans mon

berceau, à la façon dont les fils de France recevaient le cordon bleu du Saint-Esprit, et tant que je vivrai, je les garderai²⁶².

L'authenticité des sentiments est, pour sa part, juste une des manifestations de la liberté de jugement : « Mes goûts ne sont pas ceux de la mode ; je sens par moi-même et n'aime ni ne hais d'après les indications du journal²⁶³. »

Dans une optique généralisante, nous pouvons concevoir l'ascension des Pléiades comme la réalisation pure et simple de leurs potentialités. Le devoir de se grandir que s'imposent les fils de roi présuppose des dons innés que les personnages ne feront que développer.

Envisageant le roman dans cette perspective-là, on serait près de donner raison à Gobineau, persuadé que la question du sang est le seul problème qui l'intéresse vraiment²⁶⁴.

Heureusement, l'écrivain se trompe ; en réalité, Gobineau accorde une attention égale à tous les facteurs qui entrent dans le processus de formation du caractère de l'individu : le sang, l'entourage, l'investissement personnel et l'équilibre psychique (que donne le bonheur).

²⁶² *Œuvres III*, p. 15.

²⁶³ *Œuvres III*, p. 15.

²⁶⁴ « Au fond, je n'ai qu'une seule idée ; je n'en ai pas deux et c'est ce qui m'autorise à me considérer comme un barbare du VI^e siècle à la solde de l'Europe. C'est l'idée du sang et de ses conséquences. » (Lettre à R. Lytton du 20 juillet 1868, citée par Gaulmier dans *Spectre de Gobineau*, p. 199).

RÉSUMÉ

Joseph–Arthur de Gobineau : *Plejády*

Diplomová práce je věnována nejvýznamnějšímu prozaickému dílu Josepha-Arthura de Gobineau, románu *Plejády*. Cílem práce je podat zevrubnou charakteristiku hlavních postav, pojímaných autorem jako elita lidstva. Celá práce je rozčleněná do tří částí, v každé kapitole je otázka výjimečnosti královských synů nahlížena z jiného úhlu pohledu. S poukazem na jednotlivé roviny díla se pokoušíme najít tři různé možnosti jak definovat podstatu výjimečnosti Plejád.

První kapitola se zabývá rasovými teoriemi Gobineaua. Román v ní dáváme do souvislosti s jiným autorovým dílem, pojednáním *O nerovnosti lidských ras*. Ukazujeme, že v rasové rovině spočívá nadřazenost Plejád v jejich vrozených dispozicích, které je řadí mezi potomky germánských králů, přičemž objasňujeme vztah pojmů *urozenost* a *rasa*.

Druhá kapitola pojednává o vztahu jedince a společnosti. Zvláštní pozornost věnujeme problematice vlivu prostředí na intelektuální a citový vývoj člověka. Zaměřujeme se též na otázku konfrontace s odlišným coby prostředku k poznání sama sebe. Specifičnost Plejád spatřujeme v jejich svobodě úsudku, která jim umožňuje vyčlenit se z davu, pojímat se coby individuum.

Třetí kapitola se věnuje roli, kterou v životě Plejády hrají štěstí a láska. Všímáme si jednotlivých funkcí, které štěstí a šťastná láska plní, zdůrazňujeme důležitost, kterou jim Gobineau v románě připisuje. Plejády představujeme coby jedince schopné intenzivního a trvalého citu.

SUMMARY

Joseph-Arthur de Gobineau: *Sons of Kings*

This thesis is devoted to the most important prosaic work of J.-A. Gobineau, the novel *Sons of Kings*. Its aim is to give a detailed description of the eponymous characters which the author considers to be the elite of mankind. The thesis is divided into three parts: each chapter regards the exceptional nature of the sons of kings from different points of view. By paying attention to individual levels in the piece we are trying to define the common basis of the exceptionality of the sons of kings.

The first chapter treats the racial theories of Gobineau. The novel is put into context with one other piece by the same writer, *An Essay on the Inequality of the Human Races*. We illustrate that on the racial level the exceptionality of the sons of kings is due to certain inborn capabilities that are shared by all descendants of Germanic kings; at the same time we clarify the relationship between the notions of *nobility* and *race*.

The second chapter discusses the relationship between the individual and society. Special attention is paid to the influence of environment on the intellectual and emotional evolution of mankind. We also focus on the question of confronting the alternative as a means of self-discovery. The specific quality of the sons of kings lies in their freedom of judgment, which allows them to stand out from the crowd and to consider themselves as individuals.

The third chapter is devoted to the role of happiness and love in the lives of the sons of kings. We notice particular functions that allow the possibility of happiness and love; we emphasize the importance that Gobineau has given to these in the novel. The sons of kings will be presented as individuals with the ability to have intense and long-lasting feelings.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

Œuvres de Gobineau

1. GOBINEAU, J.A. *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Paris : Pierre Belfond, 1967.
[online]. [réc. 2007-12-10]. Récupéré de :
<http://classiques.uqac.ca/classiques/gobineau/essai_inegalite_races/essai_inegalite_races.html>.
2. GOBINEAU, J.A. *Mademoiselle Irnois, Adélaïde et autres nouvelles*. Paris : Gallimard, 1985.
3. GOBINEAU, J.A. *Le Mouchoir rouge et autres nouvelles*. Paris : Éditions Garnier Frères, 1968.
4. GOBINEAU, J.A. *Nouvelles asiatiques*. Paris : Perrin et C^{ie}, 1914.
5. GOBINEAU, J.A. *Nouvelles asiatiques*. Paris : Union Générale d'Éditions, 1963.
6. GOBINEAU, J.A. *Œuvres I*. Paris : Gallimard, 1983.
7. GOBINEAU, J.A. *Œuvres II*. Paris : Gallimard, 1983.
8. GOBINEAU, J.A. *Œuvres III*. Paris : Gallimard, 1987.
9. GOBINEAU, J.A. *Les Pléiades*. Paris : Librairie Générale Française, 1960.
10. GOBINEAU, J.A. *Les Pléiades*. Paris : Union Générale d'Éditions, 1982.

Correspondance de Gobineau

1. *Comte de Gobineau, Mère Bénédicte de Gobineau : Correspondance 1872–1882*. Tome I. Édition établie par A. B. Duff. Paris : Mercure de France, 1958.

SOURCES SECONDAIRES

Ouvrages et articles sur Gobineau

1. ALAIN. Gobineau romanesque. *Nouvelle Revue française*, 1934, 1^{er} février 1934, p. 198–209.
[online]. [réc. 2007-12-10]. Récupéré de :
<http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Arthur_de_Gobineau>.
2. BORDAS, E. Les Pléiades, roman malicieux. In LAISNEY, V. *Le miroir et le chemin : l'univers romanesque de Pierre-Louis Rey*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 57–65.
[online]. [réc. 2007-12-10]. Récupéré de :
<<http://books.google.be/books?id=JJUDg-fkSkoC&printsec=frontcover&dq=Laisney&hl=fr#PPA8,M1>>.

3. CONCASTY, M.L. À propos des Pléiades. In DUFF, A.B. ; GAULMIER, J. *Études gobiennes 1970*. Paris : Klincksieck, 1970, p. 243–253.
4. DREYFUS, R. *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*. Paris : Cahiers de la quinzaine, 1905.
5. DUFRÉCHOU, A. *Gobineau*. Paris : Bloud, 1907.
[online]. [réc. 2007-12-10]. Récupéré de :
<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k68007j>>.
6. GAULMIER, J. *Spectre de Gobineau*. Paris : Pauvert, 1965.
7. GOURMONT, R. *Promenades littéraires*. Tome II. Paris : Mercure de France, 1913.
[online]. [réc. 2007-12-10]. Récupéré de :
<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k23506j/CadresFenetre?O=NUMM-23506&M=tdm>>.
8. MOREAU, P. Les Pléiades ou le poème du Moi. In DUFF, A.B. ; GAULMIER, J. *Études gobiennes 1968-1969*. Paris : Klincksieck, 1969, p. 169-182.
9. MORLAND, J. Gobineau romancier (Les Pléiades). *Mercur de France*, 1905, n° 189, 1^{er} mai 1905, p. 5–21.
[online]. [réc. 2007-12-10]. Récupéré de :
<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k201606s/p5>>.
10. PIA, P. *Romanciers, poètes et essayistes du XIX^e siècle*. Paris : Denoël, 1971.
11. REY, P.L. *L'Univers romanesque de Gobineau*. Paris : Gallimard, 1981.
12. RIFFATERRE, M. *Le Style des Pléiades de Gobineau*. Genève : Librairie E. Droz ; Paris : Librairie Minard, 1957.

Autres

1. *Les Mille et une nuits*. Traduction d'Antoine Galland. Paris : Flammarion, 1965.
2. ALAIN. *Propos sur le bonheur*. Paris : Gallimard, 1928.
3. BEAUMARCHAIS, J.P. ; COUTY, D. *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*. Tome III, K–P. Paris: Bordas, 1994.
4. BEAUMARCHAIS, J.P. ; COUTY, D. ; REY, A. : *Dictionnaire des littératures de langue française*. Tome II, G–O. Paris: Bordas, 1984.
5. BRUN, J. *Les Stoïciens*. Paris : PUF, 1966.
6. BRUN, J. *Le Stoïcisme*. Paris : PUF, 1958.
7. CAMUS, A. *L'homme révolté*. Paris : Gallimard, 1951.
8. LAFFONT – BOMPIANI. *Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays*. Tome IV. Paris : Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies, 1954.
9. LÉVI-STRAUSS, C. *Race et histoire*. Paris : Denoël, 1987.
10. STENDHAL. *De l'amour*. Paris: Garnier – Flammarion, 1965.
11. VERGELY, B. *Le petit traité sur le devoir de bonheur*. Toulouse : Milan, 2004.

Sites Internet

1. <<http://atilf.atilf.fr>>.
(Le site propose la version informatisée du *Trésor de la langue française du XIX^e et du XX^e siècle*. 16 vols. Paris : CNRS, 1971-1994.)
2. <<http://www.frantext.fr>>.
(Le corpus Frantext contient le texte des Pléiades tel que le présente l'édition établie par J. Mistler :
GOBINEAU, J.A. *Les Pléiades*. Monaco : Le Rocher, 1946.)